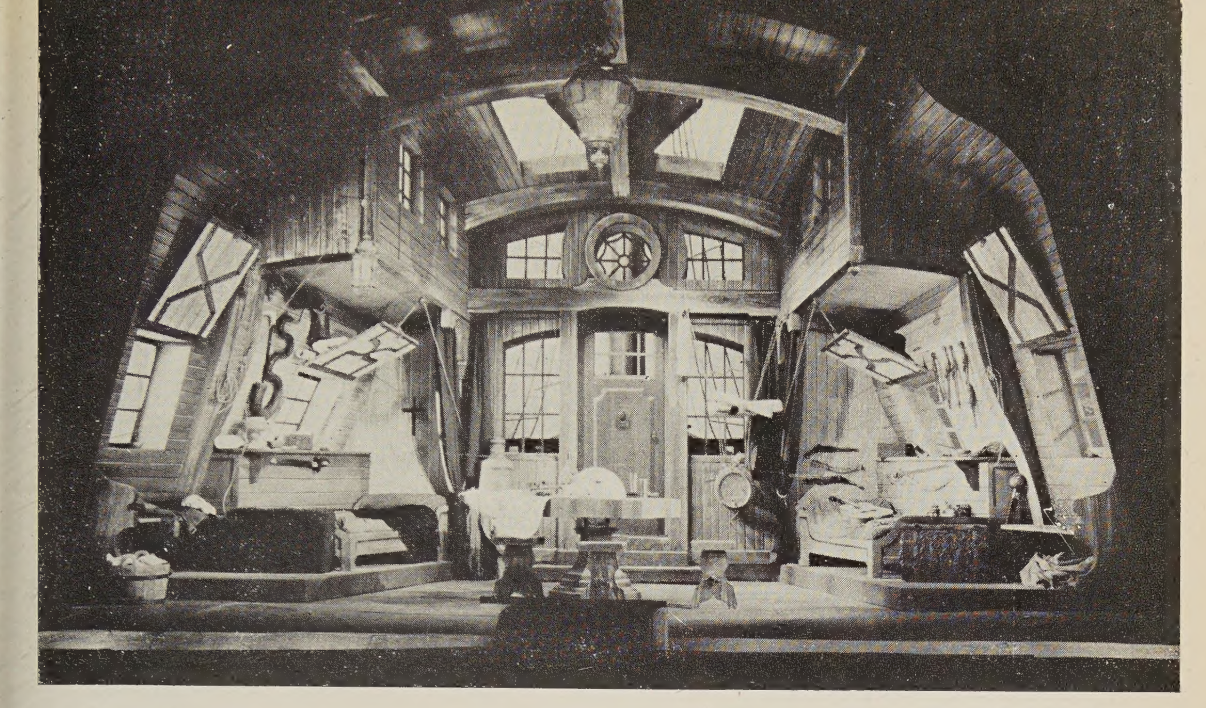

Columbia
l'Avant-Scène
N° 164
éâtre Antoine
èce de Claude-André Puget
se en scène de Julien Bertheau
LE CŒUR
VOLANT





Décor de WAKHEVITCH.

Théâtre Antoine

Direction Simone Berriau

LE CŒUR VOLANT

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Tournemouche	**Yves-Marie Maurin**
Perrine	**Jacqueline Duc**
Jeanne Dieuleveut	**Geneviève Page**
Frère Timothée	**André Brunot**
Gertrude Le Nault	**Béatrice Bretty**
Simon Carrec	**Spanelly**
Guillaume Le Baillif	**René Arrieu**
Vincent Cadoré	**Jean Claudio**

Pièce en 2 actes et 3 tableaux
de Claude-André Puget
Mise en scène de Julien Bertheau

Décors de Georges Wakhevitch
Costumes de Marcel Escoffier
Musique de Émile Souveine

Cette pièce a été créée le 26 septembre 1957 au Théâtre Antoine

GENEVIÈVE PAGE :
« Mon cœur vole... »
(Portrait de Thérèse Le Prat)



JEANNE. — *Tu n'aurais rien contre notre mariage*

 par Paul-Louis Mignon

PUGET Claude-André

est né — théâtralement parlant — le 23 septembre 1931; au Théâtre Michel, Pierre Fresnay créait de lui *La Ligne de Cœur.*

Cet avocat niçois, qui avait pour confrères et amis au barreau de la ville, Me Maurice Jaubert, le futur compositeur, et Me Georges Neveux, auteur dramatique en puissance lui aussi, s'est d'abord fait connaître, en 1923, comme le poète de *Pente sur la Mer.* Mais il s'exerçait bientôt à la poésie dramatique et un certain *Profil de Robespierre*, qui n'a jamais vu les feux de la rampe, mais dont la lecture retint l'attention de Louis Jouvet, puis de Jacques Théry, a été au départ de sa vraie carrière.

Jacques Théry se persuada qu'il fallait arracher C.-A. Puget à Nice et l'attirer à Paris. Ce qu'il fit à la fin de 1929, en l'engageant en qualité de rédacteur à *Bravo*, l'hebdomadaire des spectacles qu'il fondait, puis en l'incitant à écrire sa première grande pièce : *La Ligne de Cœur.*

Déjà en 1928, *Nuit et Jour*, un acte qui ne fut joué que beaucoup plus tard en représentations exceptionnelles, marquait le passage de la poésie surréaliste à celle des planches. En 1930, *Pas de Taille*, un autre acte en collaboration avec Henri Jeanson, faisait débuter C.-A. Puget sur la scène... du Grand-Guignol. Enfin, *La Ligne de Cœur* a dû à un hasard bénéfique d'être dirigée aussitôt sur Pierre Fresnay. Son succès est suivi de celui de *Valentin le Désossé* (1932), de l'échec de *Tourterelle* (1934) qui entraîne C.-A. Puget à collaborer à l'adaptation d'une comédie de Noël Coward : *Les Amants Terribles* (1935).

Les Jours Heureux triomphent en 1938...

Un Petit Ange de rien du tout vient juste d'être créé en mai 1940, quand son public est emporté par l'exode...

Puis ce sont : *Echec à Don Juan* (1941), *Le Grand Poucet* (1943), *Le Printemps de la Saint-Martin*, une nouvelle adaptation de Noël Coward (1945), *Le Saint-Bernard* (1946), *La Peine Capitale* (1948) inscrite au répertoire des Comédiens Français qui jouent ensuite l'adaptation d'*Un Conte d'Hiver* de Shakespeare (1950), que C.-A. Puget donne après avoir adapté *Miss Mabel* de Sheriff (1949), *Le Roi de la Fête* (1951), *Un Nommé Judas* (1) en collaboration avec Pierre Bost (1953), l'adaptation de *Pygmalion* de Bernard Shaw (1955), *Le Cœur Volant* (1957)...

(1) *Publié dans notre numéro 96.*

Poète et peintre

Si j'avais à chercher une correspondance entre C.-A. Puget et un maître de la littérature dramatique, je choisirais Musset. Pour le climat sentimental contrasté d'humour de ses comédies. Pour la vivacité, pour la légèreté, pour le soin minutieux du langage.

« *Les Jours heureux* » ne répondent-ils pas d'une certaine matière à « *A quoi rêvent les jeunes filles* » ? Et « *la Peine capitale* », comme « *Lorenzaccio* » n'emprunte-t-elle pas un décor renaissant pour traduire une angoisse analogue à considérer la société des hommes ?

Poète, parti de l'expérience surréaliste, C.-A. Puget l'est demeuré. Le succès exceptionnel — donc commercial — des « *Jours heureux* » a, comme souvent, prêté à malentendu. Il n'y a pas de rupture des premières rêveries éveillées qu'il nous a proposées aux comédies romanesques qui vont d' « *Echec à Don Juan* » au « *Cœur volant* ». Seules, la maturité de l'écrivain et le tragique des événements de ce temps ont donné plus de gravité à ces dernières œuvres.

La plupart des héros de C.-A. Puget ont ceci de commun — me semble-t-il — qu'ils paraissent insatisfaits de l'existence qui leur a été assignée par la naissance et les conventions sociales ; ils rêvent à plus de fantaisie, aux caprices de l'aventure, à des amours extraordinaires. En ce sens, ils sont romantiques et profitent des possibilités qu'offrent à l'imagination de l'auteur, les jeux du théâtre pour s'évader et s'abandonner avec intransigeance aux plus folles entreprises.

L'auteur de « *La Peine capitale* », du « *Roi de la fête* » ou du « *Cœur volant* », n'est-il pas inspiré par des coutumes étranges qui bouleversent justement les habitudes ? Leur pittoresque insolite oblige C.-A. Puget à planter le décor, à créer l'atmosphère de ses pièces avec un souci raffiné du détail qui rende naturel ce que le sujet a d'inhabituel, pour dépayser le spectateur sans le déconcerter. Mais cela répond — j'imagine — à un goût profond, parnassien, de la précision du dessin des personnages, de la qualité plastique des ensembles.

C.-A. Puget est aussi un peintre.

C'est le hasard d'une lecture, une idée d'abord vague, fugitive, qui suggèrent à C.-A. Puget le sujet de ses comédies.

« *Un jour, raconte-t-il, j'avais seulement pensé qu'il serait amusant de mettre en scène deux personnages qui en inventeraient un troisième... et celui-ci, soudain, apparaîtrait !*

« *Plus tard, en y réfléchissant, je me suis convaincu qu'un tel jeu ne serait vraisemblable que s'il avait lieu entre adolescents, entre des êtres capables de croire à la réalité de leur créature.*

« *C'est ainsi que sont nés* Les Jours heureux... »

Quand C.-A. Puget était enfant, sa mère lui parlait souvent des triomphes d'un petit violoniste prodige, Kübelik. Ensuite, il avait su que la facilité avait gâché le talent du garçon qui avait peu à peu disparu de la scène de l'actualité.

Bien des années après, C.-A. Puget attendait dans le salon d'un dentiste ; il feuilletait un magazine quand le nom de Kübelik le frappa ; celui-ci était devenu violoniste dans une brasserie de Budapest.

Une autre fois, il lisait Les Contes de Perrault *illustrés par Gustave Doré : « En somme, se dit-il, le petit Poucet, cet enfant génial inventeur de routes, avait fini comme courtisan... Cette remarque s'associa aussitôt dans son esprit au souvenir de la destinée de Kübelik pour illustrer le thème de l'enfance précoce. Pour Poucet, les bottes de sept lieux, c'était la facilité à laquelle Kübelik s'était abandonné. Il fallait, pour la surmonter, qu'il affrontât la vie, et la vie ce serait l'Ogre. L'intrigue du* Grand Poucet, *brusquement, s'organisait...*

A Maman, comme si elle vivait encore, car elle est toujours là.

CL.-A.

ACTE I

Nous sommes à Saint-Malo, en l'an de Grâce 1666.

Le « salon de compagnie » au premier étage d'une maison qui forme hôtel particulier. Ameublement disparate, mais qui témoigne d'une assez grande opulence. A gauche, une porte-fenêtre (ouverte au lever du rideau) donne sur un balcon qui surplombe la rue et d'où l'on aperçoit la mer, assez loin. Au fond, une haute porte à double battant, également ouverte au lever du rideau, donne sur le palier de l'étage. A droite, deux portes, l'une au premier plan (fermée), l'autre au second (ouverte). Aux murs : des portraits de famille, des armes. Bahuts, tables, fauteuils, chaises et tabourets.

Un matin ensoleillé de la fin du mois de juin.

Lorsque le rideau se lève, la scène est vide. Mais, tout de suite, et ce pendant que l'heure sonne au clocher d'une église voisine et qu'on entend, venant de la rue, la voix d'une poissonnière ambulante qui appelle ses chalands : « Allons ! les dames d'en-haut ! v'là la marchande de gros poinclos ! Allons ! les dames des rues ! v'là la marchande de crabes velus ! » *on voit apparaître sur le palier un garçon de treize à quatorze ans, vêtu d'une vieille culotte rapiécée, d'une chemise en loques, d'une ceinture en laine de couleurs, coiffé d'une espèce de bonnet, et nu-pieds. Du seuil, avec précaution, il jette un regard dans la pièce, constate qu'elle est vide, entre, et, dès lors, tout ce qu'il y découvre le plonge, semble-t-il, dans l'étonnement le plus admiratif. Il touche avec délicatesse les meubles, les tapis, les bibelots, comme s'il les caressait. Puis il va vers la porte de droite, second plan. Même jeu que précédemment. Rassuré de ne voir personne, il entre dans la chambre.*

Dès qu'il a disparu, un bruit de pas dans l'escalier, et Perrine entre, portant un plateau chargé d'une assiette de viandes froides, de pain, d'un pichet de cidre et d'un gobelet, qu'elle va poser sur une table. A ce moment, l'on entend, montant de la rue, sous la fenêtre, un chœur de voix enfantines qui chante une chanson naïve, sorte d'aubade ou d'épithalame populaire dont les gamins régalent traditionnellement ceux qui vont se marier, au matin de leurs noces.

Qui se marie lundi matin
La mariée met robe de lune.
Qui se marie mardi midi
Le marié dort dans lit de plume.
Qui se marie le mercredi
Donne aux orphelins sa fortune.
Dans la semaine à mariage
Il n'y a pas de jour maudit.

PERRINE. — Quoi, déjà ! (*Elle prend de la menue monnaie dans la poche de sa jupe et va sur le balcon.*) Il est trop tôt. Le promis n'est pas encore là. Et la fiancée s'habille. Revenez plus tard. En attendant, tenez. (*Elle jette de la monnaie.*) Eh bien ! Eh bien ! voulez-vous ! Voulez-vous ne pas vous battre ! Mais voyez ça, donc ! Si vous vous battez, on ne vous donnera plus rien tout à l'heure. (*La querelle s'apaise.*) Vous avez compris ?... (*Le chœur reprend.*) C'est ça, j'aime encore mieux que vous chantiez.

VOIX DES ENFANTS

Qui se marie jeudi matin
Sa vie ressemble à du satin.
Et qui convole un vendredi
Prendra chemin de paradis.
Samedi, dansez sous les branches,
On ne se dit jamais adieu.
Mais le dimanche, le dimanche,
Restez chez vous à prier Dieu.

(*Tandis qu'ils chantent, entre rapidement Jeanne par la porte de droite, premier plan. Elle porte des vêtements d'homme. Elle est nu-tête, les cheveux rejetés en arrière. Elle tient une rapière à la main qu'elle jette sur une table.*)

JEANNE, *elle appelle.* — Perrine ! ma collation. Ah ! elle est là. Bravo.

PERRINE, *revenant.* — Par où êtes-vous passée ? Par la ruelle ?

JEANNE. — Oui.

PERRINE. — Ah ! bien. Je me disais aussi... J'étais sur le balcon et je ne vous ai pas vue arriver.

JEANNE. — Ce sont les petits de l'orphelinat ? Tu leur as donné ?

PERRINE. — Quelques sols.

JEANNE. — Jette-leur cette bourse.

PERRINE. — C'est trop.

JEANNE. — Rien n'est de trop pour personne aujourd'hui : j'enterre ma vie de garçon. Et puis, je suis orpheline comme eux, j'aurais pu être aussi démunie. Mais ferme la fenêtre. On ne s'entend plus. (*Elle enlève sa veste qu'elle envoie dans un fauteuil.*) J'ai faim, Perrine.

(*Elle s'attable et commence à manger. Perrine passe sur le balcon. Elle lance la bourse aux enfants. Puis leur crie :*)

PERRINE. — Tenez ! C'est de la part de Mademoiselle. Et ne l'oubliez pas dans vos prières. (*Elle revient et ferme la fenêtre.*) Vous n'êtes pas fatiguée ?

JEANNE. — Est-ce que tu m'as déjà vue fatiguée ?

PERRINE. — Non. Mais, cette nuit, vous n'avez pas dormi.

JEANNE. — Très peu, c'est vrai. Comment le sais-tu ?

PERRINE. — De mon lit, en bas, je vous ai entendue me marcher sur la tête pendant des heures.

JEANNE. — Ma pauvre Perrine. Je te demande pardon.

PERRINE. — Oh ! moi, ce n'est rien. Ce n'est pas moi qui me marie, c'est vous. Et, que vous ne dormiez pas la nuit d'avant votre mariage, cela peut se comprendre. Mais que vous éprouviez le besoin d'aller faire le Jacques, ensuite, tout à votre ordinaire, comme si c'était un matin qui ressemblait aux autres...

JEANNE. — Justement. J'avais envie de me calmer.

PERRINE. — Et vous êtes calmée ?

JEANNE, *elle rit.* — Non. Mais c'était bon quand même. Une façon, Perrine, de me sentir *moi* une dernière fois. Une dernière fois de dire *je*. Bientôt, je dirai *nous*, toujours. De me faire passer un dernier examen de détails avant de me donner à un autre. (*Elle se tourne vers un portrait de vieille femme au mur.*) Et d'en prendre la grand-mamie à témoin pour lui demander si elle était contente, si c'était bien ça qu'elle voulait. En somme, une façon de la mêler tout de suite à cette journée qui lui appartient encore plus qu'à moi et de l'en remercier. Et de savoir qu'elle s'épanouit d'aise là où elle est.

PERRINE, *elle bougonne.* — Si la mort donne de la sagesse, elle attendra un peu avant de se réjouir.

JEANNE. — Tu es aimable !

PERRINE. — Vous connaissez mon sentiment là-dessus.

JEANNE. — Inutile d'y revenir, alors !

PERRINE. — Se réjouir ? Et de quoi ? De vous voir enfourcher des chevaux, plonger, nager, tenir la barre et l'épée, sortir vêtue en homme à la réprobation des gens de bien ? La belle éducation de chrétienne !

JEANNE. — Celle qui convenait. « Quand je serai morte, tu épouseras Guilou, a-t-elle dit, j'arrangerai tout pour cela. Et il ne s'y dérobera point, où qu'il soit, parce qu'il aime l'argent, et que, dans la vie qu'il a prise, on ruisselle d'écus le soir pour s'en retrouver tari le lendemain. Mais il faut que tu lui sois une vraie femme. Et un capitaine-flibustier n'a que faire d'une mauviette ou d'une bourgeoise renchérie. » C'était voir juste.

PERRINE. — Qu'en savez-vous ? Que connaissait-elle de son petit-fils parti depuis dix ans et qu'elle n'avait pas revu ? Et vous, qu'il n'a même pas daigné venir visiter une seule fois depuis vingt jours que son bateau est à quai ? Je n'aurais pas supporté ça de mon promis, moi, toute servante que je suis.

JEANNE. — Tais-toi. De quoi te mêles-tu ? Et qu'est-ce qui te prend, à cette heure ? Tu trouves que c'est le moment ?

PERRINE. — Il y a trois semaines que j'ai ça sur le cœur.

JEANNE, *dure.* — Il fallait l'y garder. Je ne t'ai pas consultée. (*Un temps. Plus doucement.*) Chacun ses manières. Il a de l'orgueil. On lui met une femme dans son héritage. Il l'accepte. Mais il n'a pas à venir faire le damoiseau tout autour. C'est d'un homme. Je l'en estime.

PERRINE. — A votre gré.

JEANNE, *toujours doucement.* — De l'orgueil, oui. Et de la décence, et du respect : il sait que je vis seule ici depuis la mort de la grand-mamie. — Et de la délicatesse aussi : il n'a pas voulu me faire sentir, avant de me mener devant l'autel, qu'il était là chez lui.

PERRINE. — Peut-être.

JEANNE. — Et il m'a envoyé des fleurs plusieurs fois.

PERRINE. — C'est bien le moins.

JEANNE. — Sans compter un collier de perles fines dont on pourrait parer la Vierge de la Mer.

PERRINE. — Pour ce qu'il a dû le payer !

JEANNE. — Le prix de la hardiesse : avec du sang. C'est une monnaie dont les gens de bien, comme tu dis, ne sont pas si prodigues. Les Espagnols et les Hollandais se défendent, tu sais. (*Un silence. Elle montre le portrait.*) Elle l'approuve comme moi, j'en suis sûre. Ce matin, Perrine, elle m'a accompagnée partout. Comme pour me dire : « Va, ma fille, tout est bien. » Ce sont des choses qui ne trompent pas. Elle tenait les rênes pendant que je galopais. Chez Boisbrûlé, durant que je ferraillais avec lui, elle me guidait le bras. Tant et si bien qu'il m'a dit : « Tu en sais autant que moi maintenant. » Et dans la mer, après, tandis que je nageais, elle m'enveloppait de la même tendresse qu'elle, la mer. Ça me faisait chaud jusqu'au creux de la poitrine.

PERRINE. — Tant mieux pour vous. Ce vous sera une réserve. (*Un temps.*) Et puisque vous en avez telle envie, il est temps d'aller vous mettre en mariée.

JEANNE. — J'ai deux heures. C'est plus qu'il ne m'en faut. (*On entend remuer dans la pièce où est entré le gamin.*) Tu as entendu ?... Il y a quelqu'un dans la chambre de la grand-mamie.

PERRINE, *se signe.* — Jésus ! Vous l'avez évoquée et c'est elle qui revient !

JEANNE, *se lève.* — Tu es folle ! Je voudrais bien. (*Elle va à la porte de la chambre.*) Qu'est-ce que c'est que celui-là ? Qui es-tu ?

LE GAMIN, *apparaissant.* — Moi, je suis Tournemouche.

JEANNE. — Tournemouche ?

TOURNEMOUCHE. — Oui.

PERRINE. — Mais d'où sort-il ?

TOURNEMOUCHE. — Mousse sur *Le Cœur-Volant.* Capitaine Guillaume Le Baillif.

PERRINE. — Ah ! par exemple !

JEANNE. — Tu es le mousse de mon promis ? Et c'est lui qui t'envoie ?

TOURNEMOUCHE. — Non. Je suis venu de moi-même.

JEANNE. — Et pourquoi, donc ?

TOURNEMOUCHE. — Pour vous regarder.

PERRINE. — Quel toupet !

JEANNE. — Pour me regarder, moi ?

TOURNEMOUCHE. — Oui. J'ai trouvé la porte ouverte. J'ai entré.

PERRINE. — Sans rien demander ?

TOURNEMOUCHE. — Il n'y avait personne. J'ai monté.

JEANNE. — Et tu voulais me regarder ? Comme ça ? Simplement ?

TOURNEMOUCHE. — Oui. (*Il hésite.*) Enfin...

JEANNE. — Enfin, quoi ?

TOURNEMOUCHE. — Non. Pas simplement comme ça.

JEANNE. — Et comment ?

TOURNEMOUCHE. — Toute belle.

JEANNE. — C'est-à-dire ?

TOURNEMOUCHE. — Dans vos atours de noces.

JEANNE. — Alors, tu es déçu ?

TOURNEMOUCHE. — Oui.

PERRINE. — Et grossier avec ça !...

JEANNE. — Tu ne me trouves pas belle ?

TOURNEMOUCHE, *dans un élan.* — Oh, si !...

PERRINE. — Encore heureux !

TOURNEMOUCHE. — Mais...

JEANNE. — Mais ça ne te suffit pas !

TOURNEMOUCHE. — Ben !...

JEANNE. — Tu me verras à l'église.

TOURNEMOUCHE. — Je n'y vais pas, à l'église. L'équipage, oui. Pas moi.

PERRINE. — Pourquoi ?

TOURNEMOUCHE. — Parce que je garde le bateau.

PERRINE. — En voilà un qui sera bien gardé, tiens !

TOURNEMOUCHE. — Oh oui ! Madame. Oh oui ! Je l'ai déjà fait plus d'une fois. Et dans des lieux moins sûrs.

JEANNE. — Quel âge as-tu ?

TOURNEMOUCHE. — Quatorze ans, dans un mois.

JEANNE. — Et il y a longtemps que tu es mousse ?

TOURNEMOUCHE. — Deux ans ça fait.

PERRINE. — Mais pourquoi as-tu quitté le navire si tu dois le garder ?

TOURNEMOUCHE. — La capitaine m'a permis. Deux heures il m'a données. Tu as deux heures il m'a dit. Mais pas plus. Autrement, la garcette.

JEANNE. — La garcette ?

TOURNEMOUCHE. — Oui. Lié à un canon. Le dos nu. Et dix coups de garcette. Au moins.

PERRINE. — En retard ou pas, tu l'auras, ta garcette. Quand le capitaine apprendra ce que tu as fait ici...

TOURNEMOUCHE. — Je n'ai rien fait de mal.

PERRINE. — Voire. Qu'est-ce que tu fournicotais, là ?

TOURNEMOUCHE. — Je regardais.

PERRINE. — C'est une manie !

TOURNEMOUCHE. — Il n'y a pas de mal à ça.

JEANNE. — Et que regardais-tu ?

TOURNEMOUCHE. — Tout. Une vraie maison, dans une ville, je n'en avais pas encore vue. A la Tortue, dans les îles, c'est des cases. Les habitations on appelle. Ça ne ressemble à rien d'ici. Même celle du capitaine, à Basse-Terre, elle a beau être grande... (*Un temps. Avec appréhension.*) Vous lui direz, au capitaine ?

PERRINE. — Tu as peur, hein ?

TOURNEMOUCHE. — J'ai peur du capitaine. De rien autre.

JEANNE. — Il est donc si sévère ?

TOURNEMOUCHE. — C'est le capitaine. Il ne faut pas lui manquer. Sinon...

JEANNE. — Sinon ?

TOURNEMOUCHE. — Surtout quand il prend ses colères. Des colères froides, vous savez. Et alors, ce n'est plus le cas de se rigoler.

JEANNE, *à Tournemouche.* — Veux-tu manger un morceau ?

TOURNEMOUCHE. — Non. J'ai mangé déjà. Je n'ai pas faim. Depuis trois jours, à bord, on a plus que son content.

JEANNE. — A cause de mon mariage ?

TOURNEMOUCHE. — Non. A cause qu'on a travaillé dur. Jour et nuit.

JEANNE. — Et à quoi ?

TOURNEMOUCHE. — A remettre tout en état.

JEANNE. — En état de quoi faire ?

TOURNEMOUCHE. — D'appareiller, probable.

JEANNE, *alertée.* — Quand cela ?

(*Un temps.*)

TOURNEMOUCHE. — Je ne sais pas.

JEANNE. — Tu ne sais pas ?

TOURNEMOUCHE. — Non. A moi on ne me dit rien.

JEANNE. — Ah ?

TOURNEMOUCHE. — Jamais. Non. Rien du tout. Je ne sais pas.

(*Un temps.*)

JEANNE. — Perrine, donne-lui un bol de cidre. (*A Tournemouche.*) Tu n'as pas faim, mais tu boiras bien un coup de cidre en mon honneur ?

TOURNEMOUCHE. — Non.

JEANNE. — Tu ne veux pas me porter une santé ?

TOURNEMOUCHE. — Je ne goûte pas le cidre. C'est trop doux.

PERRINE. — Ce qu'il faut entendre ! Du cidre bouché ! J'en fais mes dimanches, moi !

TOURNEMOUCHE. — Nous, aux Iles, c'est le vin d'Espagne ou une goulée de rikiki.

PERRINE. — On n'en a pas, ici. On n'a que du vin de France. Et on ne va pas en ouvrir une bouteille pour toi.

TOURNEMOUCHE. — Ça ne fait rien. Je n'ai pas envie.

JEANNE. — Bref, tu n'as envie de rien ?

TOURNEMOUCHE. — Si.

JEANNE. — Et de quoi ?

TOURNEMOUCHE. — Je voudrais vous voir en robe d'épousée.

PERRINE. — Ah, il y tient !

TOURNEMOUCHE, *enchérissant.* — Je comprends !

JEANNE. — Eh bien ! reviens dans une heure.

PERRINE. — Comment ? Vous lui cédez, à ce va-nu-pieds-là ?

JEANNE. — Ma chambre est juste au-dessus. Tu toqueras à la porte. Je serai prête. Et tu me verras le premier, avant les autres.

TOURNEMOUCHE. — Oh ! merci.

JEANNE. — Va, maintenant.

TOURNEMOUCHE. — Oui.

JEANNE. — Et si tu apprends quelque chose, tu me le diras. Même si on te l'a défendu. Ça restera entre nous.

TOURNEMOUCHE. — Oui. (*Il va vers la porte. A l'instant de sortir, il se retourne.*) Demoiselle... Les fleurs...

JEANNE. — Quelles fleurs ?

TOURNEMOUCHE. — Celles du capitaine...

PERRINE. — Eh bien ?

TOURNEMOUCHE. — Elles vous ont plu ?

JEANNE. — Beaucoup. Oui. Pourquoi ?

TOURNEMOUCHE. — J'ai bien choisi, alors ?

JEANNE. — Toi ?

PERRINE. — Ce n'était pas le capitaine ?

TOURNEMOUCHE. — Oh non ! Le capitaine, il n'a pas le goût aux fleurs. C'est moi qu'il envoyait chez le marchand. « Fais-lui porter des fleurs », il disait.

JEANNE. — Ah ?

TOURNEMOUCHE. — Oui. Aux Iles, elles sont plus belles. Seulement, des fois, il y a des serpents dedans. Des tout petits. Quand ils mordent, on en meurt. Alors, d'un sens, vaut mieux les fleurs d'ici. (*Un temps. Il la regarde.*) Moi, celles qui me plaisent le plus, c'est les narcisses. Et vous ?

JEANNE, *souriant.* — Moi aussi.

TOURNEMOUCHE. — Je l'avais deviné, vous voyez. Je suis content. On est pareils, nous deux. (*Il fait un pas pour sortir, mais il se ravise, et brusquement.*) Je vous ai menti tout à l'heure : c'est demain qu'on reprend la mer. (*Et il sort en courant.*)

PERRINE, *suffoquée.* — Quoi ?

JEANNE, *toute saisie, elle aussi.* — Demain ?... (*Elle se précipite vers le palier et appelle.*) Tournemouche !... (*Mais il est hors de portée. A Perrine.*) Appelle-le ! Vite !

PERRINE, *sur le balcon.* — Hep !... Tournemouche !... (*Elle revient.*) Ah ! le diable ! il court comme un voleur.

JEANNE. — Demain ?... Non, pas demain... Pas déjà...

PERRINE, *violente.* — Et pourquoi non ?

JEANNE. — Demain !...

PERRINE. — Eh bien, oui ! Et après ? Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

JEANNE, *lentement.* — Ce que cela peut me faire, Perrine ?

PERRINE. — Vous ne le connaissez même pas.

JEANNE, *l'air un peu égaré.* — Non, je ne le connais pas... C'est vrai...

PERRINE. — Alors, quelle importance ? Il ne vous est de rien. De quoi serez-vous privée ? Voyez comme il vous traite. Vous êtes pour lui comme si vous n'existiez pas, il ne vous l'envoie pas dire ! Rendez-lui donc la pareille. C'est un mariage incongru, je n'en démordrai pas. Mais, soit ! il y en a eu d'autres. Tant pis. Epousez-le. Obéissez à la vieille dame, *comme lui,* puisqu'il faut vous y prêter, mais après, qu'il s'en aille et qu'on ne le revoie plus ! Et loué Dieu si c'est demain matin : ça ne vous aura fait qu'une mauvaise nuit à passer.

JEANNE. *nerveuse.* — Qu'est-ce que tu as dit, là ? Mais oui. Mais oui. Tu as raison. Obéir. C'est cela. On le force. Il s'incline. Mais il a trouvé cette revanche-là. Çà, j'avoue que je ne l'avais pas prévu. (*Elle éclate de rire.*) Ç'aurait dû me crever les yeux d'avance, cependant !... Ah ! c'est trop drôle, tiens !

PERRINE, *étonnée.* — Mais de quoi parlez-vous ?

JEANNE. — Comment ? Tu ne comprends pas ? C'est pourtant clair, je t'assure. Et tellement normal, en somme. Mais si. Réfléchis. Mets-toi à sa place. Tu es au fort de ton âge. Tu es libre et loin. Tu es le chef. Tu es le maître. Maître de ton vaisseau, de ta vie et de celle des autres. Tu as tout ce que tu aimes. Tu te bats, tu ripailles. Tu provoques le hasard et tu es toujours à sa taille. Tu as de l'or quand tu en trouves et tu en trouves quand tu le cherches. De la gloire par surcroît, même si tu échoues. Et tu as la chance avec toi : voilà dix ans que ça dure ! Sur ce, un beau matin, tu apprends que ta mère-grand est morte, au pays, qu'elle te laisse du bien, beaucoup de bien, à condition d'épouser celle qu'elle t'a choisie et dans les douze mois qui viennent, sinon tu perds ta part, c'est la fille qui en hérite. En voilà une histoire ! Mais quoi ? On ne dédaigne pas une prise pareille. Ça vaut un brigantin lourd chargé. Et sans risques. Tu dis oui. Seulement, ça ne t'amuse pas. Alors, comme on t'accorde un sursis, tu en profites jusqu'au bout. Et puis, tu te résignes enfin. Tu reviens. Mais une fois-là, oh ! pas de corvée surtout. La fille qu'on t'impose, il sera toujours assez tôt pour apprécier sa tournure. Si, chaque jour, chaque soir, elle attend que tu frappes en bas, du heurtoir, si elle guette d'heure en heure tous les bruits de pas de la rue, si elle n'ose plus sortir de la maison qu'à l'aube de peur d'y manquer ta venue, si elle n'a plus, petit à petit, d'autre ressource que de t'inventer des excuses, parfait ! bonne habitude à prendre. Et le jour des noces arrive. Là, il faudra bien que tu paraisses. Tant pis : il faut ce qu'il faut. Tu iras à l'heure dite — pas avant ! tu n'y es pas tenu —, tu la conduiras à l'église, et peut-être iras-tu jusqu'à coucher le soir avec elle, mais halte-là ! pas d'illusions, ma petite : le lendemain matin, on se quitte, bon vent ! vogue la voile ! la farce est terminée. Et quelle farce, s'il vous plaît ! On ne fait pas plus comique.

PERRINE. — Je ne trouve pas.

JEANNE. — C'est que tu ne sais pas voir. C'est que tu ne sais pas tout. Car il y a plus encore. Et mille fois plus risible. Tu vas pouvoir te moquer de moi à ton aise. Moi, je me donnerais le fouet si je m'écoutais. Parce que, des illusions, je m'en suis fabriqué à en donner aux pauvres. Et pas seulement des illusions. Des projets, des espoirs, qui sont autant de contes à l'usage des nourrices. Tu me regardes avec des yeux de l'autre monde et il y a de quoi, j'en conviens. Mais attends le plus beau. Tu ne me connais pas. D'ailleurs, qui me connaît ? A qui ai-je jamais permis de me connaître ? Même pas à la vieille Marthe, qui a aidé la grand-mamie à m'élever et que tu as remplacée l'an dernier. Ni à la grand-mamie elle-même, pourtant elle m'adorait et je le lui rendais bien. Je ne sais pas *dire les choses*. Je ne peux pas. Je ne veux pas. Je ne veux pas donner aux autres ce que j'ai au fond de moi, ce qui est à moi toute seule. Tu le leur donnes et tu ne le reconnais plus. Et puis, comment se raconter ? On ne raconte pas l'air qu'on respire. Et un secret, dont on a la sottise de vivre, ça devient votre seul air respirable. Je te répète qu'il y a de quoi mourir de rire. Pourquoi je t'en parle aujourd'hui, à toi qui ne m'es à peu près rien, et alors que je n'en ai jamais soufflé mot à quiconque ? je l'ignore. Il faut que ça sorte, c'est tout, je n'en peux plus. La seule chose que je te demande, c'est de me jurer le silence. Tu me feras honte après, si tu veux. Ecoute... Peut-être que, quand tu étais petite fille, tu as aimé d'amour un garçon ? Rappelle-toi ? Oh ! et puis non, qu'importe ! Moi, j'avais dix ans — il y en a douze de cela — quand je l'ai vu pour la première fois. C'était ici, dans cette pièce. Il faisait nuit. On m'avait enveloppée dans une couverture. Je n'avais pas mangé depuis deux jours. J'avais froid. Je tremblais. Et il était là, lui, avec la grand-mamie. Et alors, c'est drôle, je n'ai plus eu ni faim, ni peur, ni froid, ni peine. Je l'ai aimé, voilà, je l'ai aimé tout de suite. Comme si je l'avais attendu. Comme si je le retrouvais d'une autre vie. Il m'est entré par les yeux, comme ça, droit dans la peau. Ce qui ne serait rien, tu penses, une gamine... Mais le grotesque, c'est qu'il y est resté. Toujours. C'est que je l'y ai gardé. On n'est pas plus imbécile, hein ? avoue. Tu m'imagines en train de raconter ça ? Le succès que j'aurais eu !... Pourtant, on ne croirait pas, c'est solide, tu sais, une passion de petite fille qui se fait son chemin dans une femme, ensuite, et qui s'y nourrit de tout : d'une présence de deux ans d'abord, dans la même maison, puis d'une absence interminable. Naturellement, il n'y aurait pas eu l'amour de la grand-mamie et ce qu'elle avait décidé : mon histoire qui allait cesser de n'être vraie que pour moi, qui prenait corps pour lui et pour moi, pour nous deux, pour tout le monde, je n'aurais pas su que je lui étais réservée et qu'on me le donnait, il serait mort là-bas ou il en aurait épousé une autre, peut-être que ça se serait usé de soi-même, en moi, sans même que je m'en aperçoive. Mais non ! Tout au contraire ! Les bonnes fées existent ! Je suis au plein du miracle ! C'est fait ! C'est pour tout de suite ! Et, tout d'un coup, plus rien. Je suis forte, remarque. Je suis robuste. Je me tiens debout. On m'aurait dit : « Tu seras sa femme, mais tu ne l'auras qu'une nuit, une seule nuit », je n'aurais pas fait la difficile, j'y aurais consenti. J'aurais mis toute ma vie dans une nuit. Mes douzes années passées et toutes celles à venir, j'en aurais fait un feu qui aurait flambé toute une nuit. Mais, à présent, j'aurais beau me raisonner, je n'ai plus le temps de m'habituer à cette idée-là. Deux heures, c'est trop juste. Même pas : *j'avais* deux heures. Je ne les ai plus. J'en ai gâché une partie, pauvre idiote, à gémir devant toi comme un pigeon malade. Comme si ça pouvait arranger quelque chose ! — Non. Ne dis rien. Tout à l'heure, je t'ai permis de te moquer de moi, mais maintenant je ne le supporterais pas.

PERRINE. — Je n'en aurais pas le cœur.

JEANNE. — Ah ! et pas de pitié non plus. Ce serait pire. D'ailleurs je n'en mérite aucune. Ou alors, je vaux mieux que ça. Comme tu voudras.

PERRINE. — C'est du regret que j'ai.

JEANNE. — De quoi ?

PERRINE. — De vous avoir blessée peut-être, trop souvent, sans le faire exprès, et pour cause : si vous ne vous étiez pas cachée de moi, je n'aurais pas pensé ni parlé de la même manière. Cela dit, ne croyez pas que je vous plaigne. Je vous envierais bien, plutôt.

JEANNE, *petit rire sarcastique*. — Je ne t'en demande pas tant !

PERRINE, *s'expliquant*. — Un amour comme celui-là, on ne regarde plus avec les yeux de tout le monde. On a trouvé sa raison de la vie.

JEANNE. — Pas si on vous la retire.

PERRINE. — Enfin, vous avez bien l'intention de vous défendre, quand même ?

JEANNE. — Et comment veux-tu que je me défende ? Je n'ai jamais aimé que lui. Je n'ai pas d'expérience. Je ne sais ni jouer ni me battre à ce jeu-là. Je n'ai pas appris.

PERRINE. — On n'a pas besoin d'apprendre. On va d'instinct. Vous finirez par me mettre en colère : Vous n'avez donc jamais regardé comme vous voilà faite ? Est-ce qu'il se doute seulement de ce qui l'attend, le bienheureux ? Toute brute comme il est, une jeune fille, est-ce qu'il sait ce que c'est ? Et une comme vous ? Qui se donne à lui d'un amour pareil ? Vous pensez qu'un homme y renonce aussi vite, à tout ça ? Mais à quoi rêvez-vous ? Attendez qu'il ait dénoué ses amarres avant de vous désespérer. Demain, c'est demain. Pour aujourd'hui, vous l'avez dit, il est encore le maître. Demain, tâchez que ce soit vous. A chacun son bonheur ! Et, puisque votre bonheur à vous, c'est d'avoir cet homme-là, même s'il vous fait damner, à vous de faire, bon sang ! (*Un temps. Elle change de ton.*) Je vous demande pardon : je viens d'être un peu vive, mais le cœur y était.

JEANNE, *à mi-voix*. — Merci, Perrine. (*Un temps, puis.*) Comment se fait-il que tu m'aies dit juste les mots qu'il fallait pour que j'y croie encore, à ce bonheur ? Je ne savais pas que tu m'aimais bien.

PERRINE. — Ce n'est pas seulement que je vous aime bien. C'est que j'y crois aussi.

JEANNE. — Nous sommes peut-être complètement folles toutes les deux.

PERRINE. — Mais j'y crois à une première condition...

JEANNE. — Laquelle ?

PERRINE. — Que vous ne restiez pas en garçon. Ce n'est pas un semble-garçon qu'il doit trouver devant lui. Au contraire. Et vous n'êtes pas en avance.

JEANNE, *prenant la veste qu'elle avait jetée sur un siège*. — Oui. Tu as raison. Vite.

PERRINE. — Vous n'avez pas besoin de moi ?

JEANNE. — Non. Je préfère rester seule.

PERRINE. — Pas pour pleurer, j'espère ?

JEANNE. — Je ne sais pas pleurer.

(*Elle sort rapidement. Perrine reste un moment immobile. Puis elle prend la rapière, que Jeanne a laissée sur une table, et elle va l'accrocher au mur du fond. Son regard rencontre le portrait de la grand-mère. Elle le contemple d'abord, puis s'adressant à lui.*)

PERRINE. — Vous m'avez entendue, Madame. Vous qui connaissez le fond des choses, maintenant — là où Dieu vous a mise et c'est peut être à Son Côté —, vous savez bien, Madame, que je ne pense rien de ce que je lui ai dit. Mais il paraît que vous étiez très bonne, Madame, vous avez donc compris pourquoi je le lui ai dit. Et, puisque vous avez voulu ce qui est, faites que ce que je lui ai dit devienne vrai. Ainsi soit-il.

FRÈRE TIMOTHÉE, *qui est apparu sur le seuil.* — Amen !

PERRINE, *saisie, pousse un cri.* — Hâ !

TIMOTHÉE, *il porte deux bouteilles de vin.* — Vous adressez vos prières à des images bien profanes, ma fille. Mais je n'ai jamais blâmé le culte que l'on rend aux défunts. Le tout est de ne pas confondre les torchons avec les serviettes et de ne pas oublier que la plupart des morts ne valaient pas tripette quand ils étaient vivants. Vous me regardez avec surprise, mon enfant. Si c'est à cause de mes bottes, dites-vous que des sandales seraient très incommodes à bord d'un vaisseau-corsaire. Et si c'est à cause de ces bouteilles, sachez que je n'ai rien bu depuis l'angélus, ce qui est contraire aux besoins en humidité de la nature humaine.

PERRINE. — Mais que désirez-vous, mon frère ?

TIMOTHÉE. — Pour l'instant, je ne désire qu'une chose, c'est de boire quelques lampées de ce bourgogne et de le faire à votre santé, ma mignonne, car vous êtes fort ragoûtante.

PERRINE. — Pardon ?

TIMOTHÉE. — Oh ! mais sans le moindre sentiment de concupiscence, ma sœur, croyez-le bien.

PERRINE. — Il ne manquerait plus que ça !

TIMOTHÉE. — Encore que, pour parler comme mon cher Panurge, vous soyez éminemment de celles qui valent le débraguetté.

PERRINE. — Oh ! mon frère !

TIMOTHÉE. — Je parle pour les laïcs, bien entendu. (*Il a sorti un tire-bouchon et il débouche une bouteille.*) Euh !... N'auriez-vous pas un gobelet sous la main ?

PERRINE. — Si. Là. Mais...

TIMOTHÉE. — Je vous en remercie. (*Il s'approche de la table.*)

PERRINE. — Mais, à la fin, qui êtes-vous, mon frère ?

TIMOTHÉE, *déclamant.* — « Bien fendu de la gueule, et beau dépescheur d'Heures, beau desbrideur de messes, beau décrotteur de vigiles, et, pour parler sommairement, vrai moine si oncques en fût depuis que le monde moinant moine de moinerie. » Rabelais, ma chère, Rabelais. Il faut toujours en revenir à lui.

PERRINE. — Comment l'appelez-vous ?

TIMOTHÉE. — Lisez-le, ma charmante. Je ne saurais trop vous le conseiller. Il n'y a pas de lecture plus saine après les Ecritures. (*Il boit.*)

PERRINE. — En tout cas, vous êtes un drôle de moine.

TIMOTHÉE. — Sans doute. Sans doute. Mais aussi, grâce à Dieu, un fort bon aumônier de la libre flibuste, où la cagoterie n'est guère de saison.

PERRINE. — Vous êtes aumônier, vous ?

TIMOTHÉE. — Hé oui ! Egalement, écrivain du bord. Et chirurgien à mes heures. A l'occasion, découpeur de morues frais pêchées. Grâce à quoi, le capitaine Le Baillif m'assure des parts de prise qui me suffisent amplement depuis que j'ai renoncé au jeu de dés et autres gobe-mouches.

PERRINE. — Comment ? Vous êtes au capitaine Le Baillif ?

TIMOTHÉE. — Après Dieu. Oui, ma chatte.

PERRINE. — Et vous ne pouviez pas me le dire plus tôt ?

TIMOTHÉE. — J'ai pensé que vous l'aviez entendu de reste : il n'y a pas au port d'autre vaisseau-flibustier que le nôtre.

PERRINE. — Pour ce que nous pouvons en connaître de votre vaisseau !... Depuis trois semaines qu'il est à l'ancre, il ne nous a pas fait souvent l'honneur d'un messager. Il est vrai que ce matin, il nous gâte. Et, si l'on en juge par le mousse et par l'aumônier, on se demande ce que nous réserve leur capitaine ! — C'est lui qui vous a chargé d'une mission ici ?

TIMOTHÉE. — Oui, mon enfant. Votre jeune maîtresse est-elle bien au logis ?

PERRINE. — Oui. Faut-il que j'aille l'appeler ?

TIMOTHÉE. — Mais non, mais non. Pourquoi ? Rien ne presse. Elle est aux derniers apprêts de sa toilette nuptiale, je suppose ?

PERRINE. — Naturellement oui.

TIMOTHÉE. — Eh bien ! ce sont là des instants ineffables que nous aurions mauvaise grâce à troubler. Laissons-la en jouir encore un peu.

PERRINE. — « La troubler » ? « Encore un peu » ? Ah çà, mais, jour de Dieu, qu'est-ce que vous mijotez ?

TIMOTHÉE. — Chut ! Chut ! Ne blasphémez pas, ma sœur, c'est très vilain. Ecoutez donc, plutôt : il me semble qu'on vient ?... Oui... Ce doit être le tuteur de votre maîtresse que j'ai envoyé quérir par Tournemouche.

PERRINE. — Maître Simon Carrec ? Vous avez envoyé votre mousse auprès de lui ? Et pour le voir chez nous ? Misère de moi ! Vous m'effrayez, à présent.

(*Entre Simon Carrec.*)

Bonjour, Messire.

SIMON CARREC. — Bonjour, Perrine. (*A Timothée.*) Mes respects. Monsieur l'Aumônier.

TIMOTHÉE. — Je vous salue bien, mon fils. Et je vous rends grâces d'avoir répondu si promptement à ma prière. Mais la course a dû vous altérer. Me ferez-vous raison, s'il vous plaît ?

SIMON CARREC. — Excusez-moi. Je ne bois que de l'eau.

TIMOTHÉE. — C'est un précieux liquide. Mais il ne faut point en abuser. (*Il se sert.*) Il sera dit, décidément, que je suis seul à me tenir tête ce matin. Enfin, n'importe !... Je sais à quoi l'honneur m'oblige. (*Il boit.*)

SIMON CARREC. — Laissez-nous, Perrine.

PERRINE, *très contrariée.* — Ah ?

SIMON CARREC, *avec autorité.* — Oui.

PERRINE, *mal résignée.* — Bien.

SIMON CARREC. — Et fermez la porte.

PERRINE. — Aussi ?

SIMON CARREC. — Oui.

PERRINE, *très dépitée.* — Ah ? Bien. Bien.

(*Un silence. Perrine ferme à regret les deux vantaux de la porte et sort. Un temps, puis.*)

SIMON CARREC. — Je vous écoute, Monsieur l'Aumônier.

TIMOTHÉE. — Oui... Euh !... Voici. Je serai, Messire, aussi succinct que je pourrai. Mais je ne voudrais pas, dès l'abord, que mon habit vous incite à voir en moi je ne sais quelle hostilité de principe : on m'assure, en effet, que vous appartenez à la Religion Réformée, et...

SIMON CARREC. — Je ne m'en cache pas.

TIMOTHÉE. — Vous faites aussi bien, cela se saurait de même. (*Enchaînant.*) ... Et je tiens à ce que vous sachiez tout de suite que je fais personnellement très bon ménage avec les Religionnaires. Je vous ai donc prié de bien vouloir me joindre, mais — je vous le confesse —, c'est une démarche dont l'initiative me revient exclusivement, car le capitaine Le Baillif m'avait ordonné de le représenter seul auprès de votre pupille. Cependant, par bonheur, et chemin faisant, des scrupules se sont emparés de moi. Je me suis pris à songer que j'étais aussi peu désigné que possible pour parler à une jeune fille de la société. Les jeunes filles de la société sont des créatures que je fréquente assez rarement dans les mers Caraïbes. Pour ce qui est du petit sexe, en effet, je n'ai plus de rapports depuis longtemps qu'avec certains animaux femelles, qui, pour citer un poète anglais fort injustement oublié et qui a nom Shakespeare, sont tous « plus familiers avec les fesses de la nuit qu'avec le front de l'aurore ». Vous me suivez, mon fils ?

SIMON CARREC, *légèrement ironique.* — Je m'y essaye, mon frère.

TIMOTHÉE. — Je vous en suis obligé. C'est alors que j'ai pensé à vous.

SIMON CARREC. — A moi ? Pour quoi faire ?

TIMOTHÉE. — J'ai appris en effet que le rôle de tuteur de Jeanne Dieuleveut avait un temps cessé de vous suffire et que vous aviez eu le désir d'y substituer celui de son époux légitime.

SIMON CARREC, *furieux.* — Qui vous en a parlé ? J'avais pourtant entouré ce projet de beaucoup de réserve. Je l'avais formé à la mort de ma femme. Et ce n'est pas sans regret que je m'en suis départi, je l'avoue. Enfin, soit ! et alors ?

TIMOTHÉE. — Alors, j'ai supposé que vous n'aviez pas dû souscrire d'un cœur très entier au mariage de votre pupille et que vous m'aideriez d'autant plus volontiers à lui annoncer une décision qui, mon Dieu, ne laisse pas d'être assez impromptue...

SIMON CARREC. — Oh ! trêve de circonlocutions, Monsieur ! Parlez droit, s'il vous plaît ! A quoi voulez-vous en venir ?

TIMOTHÉE. — Eh bien, à ceci, Messire, et vous m'en voyez bien contrit : c'est que le capitaine Le Baillif renonce à se marier.

SIMON CARREC. — Comment ?

TIMOTHÉE. — Oui, mon fils. (*Il pousse un soupir, s'éponge le front et va boire.*)

SIMON CARREC. — J'ai dû vous entendre mal.

TIMOTHÉE. — Non, mon fils. Vous m'avez très bien entendu.

SIMON CARREC. — Qu'est-ce que c'est que cette méchante plaisanterie ?

TIMOTHÉE. — J'aurais scrupule à plaisanter là-dessus.

SIMON CARREC. — Voyons ! Voyons ! Vous prétendez qu'à deux heures de la cérémonie nuptiale, le fiancé refuse brusquement de s'y rendre, et, tout de go, vous envoie le signifier à sa promise ?

TIMOTHÉE. — Oui, mon fils.

SIMON CARREC. — Et vous voulez que je vous prenne au sérieux ?

TIMOTHÉE. — Il le faut bien, hélas !

SIMON CARREC. — Par ma foi, Monsieur l'Aumônier, est-ce que votre homme a perdu la raison ?

TIMOTHÉE. — Je ne crois pas.

SIMON CARREC. — Mais alors, Monsieur, s'il a gardé tout son jugement, a-t-il réfléchi au scandale que cette annonce va provoquer dans la ville ? Au soupçon qu'elle va jeter sur l'honneur de ma pupille ? A la honte qu'elle en éprouvera ?

TIMOTHÉE. — Justement : vous serez là, Messire, pour apaiser le scandale, effacer le soupçon et remédier à la honte. Grâce au ciel, vous n'êtes pas encore remarié.

SIMON CARREC. — Il n'est pas question de moi.

TIMOTHÉE. — Mais si, mon fils. Il en sera sûrement question de nouveau.

SIMON CARREC. — Et d'ailleurs, à propos de moi...

TIMOTHÉE. — Oui ?

SIMON CARREC. — A-t-il songé qu'il résignait du coup son héritage ?

TIMOTHÉE. — Vous pensez bien !

SIMON CARREC. — Et qu'il l'abandonnait de ce fait à ma pupille ?

TIMOTHÉE. — Hé ! mon fils, elle n'en devient qu'un parti plus splendide.

SIMON CARREC. — Ce n'est point de cela que je m'avise.

TIMOTHÉE. — Ah non ? Et de quoi donc ?

SIMON CARREC. — Revenons, Monsieur, revenons ! Et expliquez-vous. Car enfin, on ne se résout pas à pareille défaite sans y avoir de très graves motifs ?

TIMOTHÉE. — Certes. Et je vais vous les exposer, Messire. Je crains, malheureusement, que vous ne les trouviez quelque peu saugrenus, car ils ressortissent à des coutumes qui vous sont étrangères, mais...

(*Il est brusquement interrompu par le bruit de la porte du fond qui s'ouvre comme sur un coup de vent et par l'arrivée en trombe de Gertrude Le Nault, suivie de près par Perrine.*)

SIMON CARREC, *surpris, se retournant.* — Ah ! c'est vous, ma commère !

GERTRUDE. — Oui. C'est moi. Bonjour.

SIMON CARREC. — Vous arrivez à point.

GERTRUDE. — Vous pouvez le dire. (*A Perrine.*) Vous n'avez pas alerté votre maîtresse, au moins ?

PERRINE. — Non. Je n'ai pas osé.

GERTRUDE. — Dieu soit loué ! Elle ne se doute de rien ?

PERRINE. — De rien. Je n'ai pas bougé du palier. J'essayais d'entendre ce qu'ils disaient. Mais la porte est épaisse.

GERTRUDE. — Parfait. (*Désignant Timothée.*) Alors, c'est ce moine-là, l'aumônier ?

PERRINE. — Oui.

GERTRUDE. — On aura tout vu. Le curé de Saint-Laurent m'avait pourtant prévenue, mais je n'en imaginais pas autant. Ma parole, on le prendrait

pour un déserteur déguisé. Votre communauté a dû vous voir partir avec un certain soulagement, mon ami. Et il pue le vin à dix toises, il est complet. On ne s'étonne plus qu'il se soit fait le complice d'une telle monstruosité, mais, du coup, à le voir, le curé ne l'a cru qu'à moitié. Vous avez eu beau lui affirmer que vous décommandiez la cérémonie sur l'ordre de votre capitaine et lui expliquer pourquoi, mon bonhomme...

PERRINE. — Sainte Vierge ! C'était donc ça !

GERTRUDE, *à Perrine.* — Oui, ma fille. C'était ça. (*Enchaînant.*) ... Il ne se résignait pas à enlever les fleurs et les ornements de l'église, et je n'ai eu aucun mal à le persuader de tout remettre en place.

SIMON CARREC, *à Timothée.* — Comment ? Avant même d'en informer quiconque, vous aviez...

GERTRUDE. — Oui, mon cher. C'est un comble.

TIMOTHÉE. — Mais qui êtes-vous, ma sœur ?

GERTRUDE, *martelant ses mots.* — Justement *pas* votre sœur. En tout cas, *pas* votre sœur. Gardez vos parentés pour ceux qui vous ressemblent.

TIMOTHÉE. — Mais...

GERTRUDE. — Je suis Gertrude Le Nault, la marraine de Jeanne Dieuleveut.

TIMOTHÉE. — Ah bien !

GERTRUDE. — Et je vous jure, ma foi, que je saurai la protéger.

TIMOTHÉE. — Il n'y a pas...

GERTRUDE. — Si, Monsieur. Il y a. Je ne me suis jamais occupée d'elle jusqu'ici, c'est entendu. Je n'en ai pas eu le temps. On n'est pas veuve quatre fois de suite sans y trouver de quoi remplir sa vie. On a son chose de femme ou bien on ne l'a pas. Moi je l'ai. Mais il y a des limites à tout. Cela n'empêche pas que j'aime tendrement cette petite. Et il ferait beau voir qu'on puisse rompre une alliance au dernier moment sous un prétexte aussi ridicule.

SIMON CARREC. — Quel prétexte ?

GERTRUDE. — Quoi ? Il ne vous a pas encore dégoisé son histoire de matelot qui est mort ?

SIMON CARREC. — Non.

TIMOTHÉE. — Ce n'est pas un prétexte.

GERTRUDE. — Ah ! vraiment ? Alors, si je comprends bien, votre capitaine prend le deuil, s'enferme dans sa chambre et renonce aux joies de ce monde, chaque fois qu'un de ses matelots rend sa belle âme au diable ? Avec la vie qu'il mène et le métier qu'il fait, cela ne le gêne pas trop dans ses expéditions, dites-moi ?

(*A ce moment, on aperçoit Tournemouche qui passe silencieusement sur le palier sans que les autres le remarquent et qui grimpe l'escalier.*)

TIMOTHÉE. — Il ne s'agit pas d'un de ses matelots, mais de son second, le lieutenant Vincent Cadoré.

GERTRUDE. — Vous avez dit au curé : son matelot.

TIMOTHÉE. — Oui. Parce que c'est aussi son matelot.

GERTRUDE. — Naturellement ! La bonne farce ! J'imagine bien qu'un lieutenant de marine est également un matelot. Et pas un laboureur. Et pas un ferblantier.

TIMOTHÉE. — Je n'ai pas dit *un* matelot. J'ai dit *son* matelot.

GERTRUDE. — Ah çà ! Est-ce que vous avez juré de vous payer notre tête ? Vous l'entendez, Simon ? Mais pour qui nous prend-il ? Et en quoi ce possessif peut-il changer les choses ?

TIMOTHÉE. — Il les change du tout au tout.

GERTRUDE. — Pardon ?

TIMOTHÉE. — Oui, ma sœur.

GERTRUDE, *frappée.* — Quoi ? — Ah ! mon Dieu !

SIMON CARREC. — Qu'avez-vous ?

GERTRUDE. — Ah ! mon Dieu ! Oui. J'y suis. J'ai compris.

SIMON CARREC. — Vous avez compris ?

GERTRUDE. — Oui. Pas vous ? — Quelle horreur !

SIMON CARREC. — Mais parlez donc.

GERTRUDE. — On m'avait déjà rapporté que les gens de mer se livraient à des chienneries de ce genre. Mais j'avoue que je n'avais pas fait ce rapprochement-là.

SIMON CARREC. — Allons ! Allons ! Qu'est-ce que vous allez chercher ?

TIMOTHÉE. — Voyons !

GERTRUDE, *montant le ton.* — Comment ? Mais c'est clair comme le soleil ! Nous avons affaire à un homme qui a des mœurs hors-nature. Il ne nous fallait plus que cela. Un sodomite, mon cher, et qui pleure après son amant. Eh bien ! nous voilà frais !

TIMOTHÉE, *riant.* — Mais non ! Mais non ! Pas du tout. Vous vous fourvoyez complètement, ma sœur. Je ne saurais nier que, parmi les boucaniers de nos îles et autres flibustiers, il n'en soit trop, hélas ! que s'adonnent à ces détestables pratiques. Mais, pour ce qui est de ces deux-là, au contraire, je n'ai guère connu de garçons qui aiment autant et plus exclusivement les femmes et qui l'aient mieux prouvé. Non. Non. Dieu merci, nous sommes loin de compte. J'en mets ma main au feu.

GERTRUDE. — De quoi retourne-t-il, alors ?

SIMON CARREC. — Oui ?

TIMOTHÉE. — D'une des plus nobles coutumes de la Côte, messire, et qui chez nous est le plus strictement observée. Voyez-vous, ceux qui ont passé le Tropique se tiennent pour délivrés de leurs anciennes obligations, mais en revanche s'engagent envers de nouvelles qui sont issues de la nécessité. La loi dont je vous parle, notamment, a résolu pour eux un problème de vie ou de mort. Dans cette existence de dangers incessants, un homme ne peut pas être seul. C'est pourquoi il se lie à un autre. De ce jour, ils sont deux à faire face au hasard, à souffrir et à jouir des mêmes choses. Quand l'un dort, l'autre veille. S'il est malade ou blessé, son matelot l'assiste. Ils s'entraident mutuellement en tout. Et ils partagent tout.

SIMON CARREC. — Même leur argent ?

TIMOTHÉE. — Tout, vous dis-je.

GERTRUDE, *ironique.* — Leur femme aussi, peut-être ?

TIMOTHÉE. — Leur femme aussi. Oui, ma sœur.

SIMON CARREC. — Plaît-il ?

PERRINE. — Dieu juste !

TIMOTHÉE. — C'est même pour eux une règle absolue et je ne l'ai jamais vue transgressée par aucun.

GERTRUDE. — Par aucun ?

PERRINE. — Deux maris pour une femme ? Pour une femme *légitime ?*

TIMOTHÉE. — Oui, ma fille.

PERRINE. — Ah ! les sauvages ! Comme si ce n'était pas asesz d'un ! — Et les femmes se laissent faire ?

TIMOTHÉE. — Je n'en ai pas rencontré qui boudent sur le chapitre.

GERTRUDE. — Et la femme n'a même pas le droit d'exprimer sa préférence ?

TIMOTHÉE. — Tout dépend de ce que vous entendez par exprimer, ma sœur. Dans ces cas-là, la femme a plusieurs façons « d'exprimer ». Vous le savez mieux que moi.

GERTRUDE. — Et eux, alors, et eux, ne se la disputent pas ? Les occasions ne doivent pas manquer, sapristi ! La première fois, par exemple ?

TIMOTHÉE. — Non. Généralement, ils jouent à pile ou face à qui des deux lui donnera son nom. Et ils re-jouent ensuite à qui aura la nuit de noces.

GERTRUDE. — Parce qu'ils ne partagent pas la nuit de noces ?

TIMOTHÉE. — Jamais. Elle est à l'un *ou* à l'autre.

GERTRUDE. — A tant faire, on se demande pourquoi. Ils devraient y prendre leur quart comme sur un navire.

SIMON CARREC. — Et vous admettez cela, vous, un religieux ?

TIMOTHÉE. — Oh ! moi, mon frère, vous l'avez déjà deviné, je n'en suis plus à de pareils détails.

SIMON CARREC. — Vous appelez cette infâmie-là un détail ?

TIMOTHÉE. — Il y a très peu de femmes aux îles, mon cher fils. Quand je suis arrivée à la Tortue, autrefois, elles étaient trois pour cinq mille habitants. C'est vous dire que leurs journées étaient assez chargées.

GERTRUDE. — Remarquez qu'en un sens notre sexe se trouve assez favorisé dans ce système. S'il en était de même à Saint-Malo, cela arrangerait bigrement bien les choses.

SIMON CARREC. — Permettez. Permettez. Mais alors...

GERTRUDE. — Oui ? Quoi ?

SIMON CARREC. — J'y songe tout à coup : cet homme ne serait pas mort...

GERTRUDE. — Eh bien ?

SIMON CARREC. — Ma pupille aurait couru le risque de se voir ainsi prostituée ?

TIMOTHÉE. — Voilà un bien grand mot, mon fils. A la vérité, elle aurait passé sa nuit de noces avec le lieutenant. C'est lui qui l'avait gagnée juste avant de partir.

SIMON CARREC. — Avec le lieutenant ? Sa nuit de noces ?

TIMOTHÉE. — Oui.

PERRINE. — Dieu du ciel !

TIMOTHÉE. — Ce qui, au fond, aurait bien accommodé les choses, avouez-le.

SIMON CARREC. — Ah ! vous trouvez ?

TIMOTHÉE. — Mais oui. Pratiquement, il devenait son mari de fait. Et l'autre l'étant de droit, cela s'arrangeait tout seul.

SIMON CARREC. — Et vous vous imaginez que je me serais prêté à cette forfaiture ? Vous oubliez que nous sommes à Saint-Malo, Monsieur, que nous y avons encore des mœurs et des tribunaux pour les faire respecter.

PERRINE. — Et un évêque.

GERTRUDE, *à Simon*. — Ah çà ! Mais vous divaguez, mon ami ? L'affaire n'est pas là, malheureusement. Car, à tout prendre, il aurait mieux valu avoir deux maris que pas du tout. Or, c'est là que nous en sommes : Une nuit de noces sans mari, puisqu'il y en a un qui est mort et que l'autre imbécile s'est fait passer le goût du mariage ! Comme si cela pouvait vous passer aussi facilement ! Et c'est bien pourquoi cette histoire est du dernier grotesque. Un enterrement sort. Une noce le remplace. C'est la vie. Qui est-ce qui m'a fichu un corsaire de cette espèce, audacieux comme on le dit, et qui emploie son temps à regretter son matelot quand il devrait s'en servir à caresser sa femme ? Il ne pense quand même pas que cela va le ressusciter par hasard ?

TIMOTHÉE, *qui se met un peu en colère*. — Ma sœur, je me demande la tête qu'aurait faite Notre Seigneur Jésus si on était venu lui annoncer que saint Jean était mort. Tel que je le connais, je peux vous assurer qu'il ne se serait pas marié, nom de Bleu ! Et d'ailleurs, quand Jésus a été mort, saint Jean non plus n'a jamais voulu se marier.

SIMON CARREC. — Vous avez de ces comparaisons, Monsieur l'Aumônier !

GERTRUDE. — Attendez ! Attendez ! Vous dites : « Si on était venu lui annoncer... ? » Pourquoi ? Il n'était donc pas là, ce lieutenant que Dieu damne ? Ce n'est pas ici, sur votre bateau, qu'il est mort ?

TIMOTHÉE. — Non.

SIMON CARREC. — Mais où et comment est-il mort, alors ?

TIMOTHÉE. — On n'en sait rien encore, exactement.

GERTRUDE. — Ah oui ? Eh bien, il y a une chose que je sais, moi, en tout cas ! Et très exactement.

SIMON CARREC. — Laquelle ?

GERTRUDE, *à Simon*. — C'est que vous allez m'accompagner tout de suite sur ce vaisseau de Jean-foutre et que vous allez m'aider à traîner notre homme à l'autel. Ou j'y perdrai mon sang. Je suis têtue, ma Doué. On a son chose de Bretonne ou bien on ne l'a pas. Moi, je l'ai. Et je le lui prouverai.

GUILLAUME LE BAILLIF, *qui s'encadre dans la porte*. — Vous me le prouverez à domicile, Madame. Vous n'aurez pas à vous déranger.

(*Ils se retournent tous, saisis.*)

TIMOTHÉE. — Parbleu ! tu es venu, mon fils ? Tu n'as pas eu confiance en moi ?

GUILLAUME. — Finalement non. Tu vois.

TIMOTHÉE. — Tu as eu tort de douter de mes capacités, ce n'est pas bien.

GUILLAUME. — Il en est une dont je n'ai pas douté, précisément.

TIMOTHÉE. — Laquelle ?

GUILLAUME. — Tu ne devines pas, peut-être ?

TIMOTHÉE, *montrant les bouteilles*. — Oh ! mon fils, quelques gouttes à peine.

GUILLAUME. — Je te l'avais défendu. En outre, tu n'as pas fait ce que je t'avais dit. Je tenais beaucoup à ce que tu parles directement à ma promise, seul à seule.

TIMOTHÉE. — J'ai cru bon de...

GUILLAUME. — Lorsque je te donne un ordre, tu

n'as rien d'autre à croire. Je n'aime pas qu'on me désobéisse. Tu le sais.

TIMOTHÉE. — Oui, mais...

GUILLAUME. — Tu sais aussi ce que cela coûte, Timothée ?

TIMOTHÉE. — Je...

GUILLAUME. — Dès que nous aurons débouqué de la passe, tout à l'heure, tu diras ta messe, comme d'habitude, mais tout de suite après, tu prendras les fers pour deux jours.

TIMOTHÉE. — A ta volonté, capitaine.

GUILLAUME. — Et retourne à bord, immédiatement.

TIMOTHÉE. — Bien, mon fils. (*Il va vers la porte, puis soudain se ravise, et retourne à la table où il prend une bouteille de vin qu'il emporte. Regard courroucé de Guillaume à quoi il répond par :* Oh ! pour la messe, seulement !... *Et il sort après un geste de bénédiction.*)

GUILLAUME, *à Perrine.* — Tu es la servante ?

PERRINE. — Oui.

GUILLAUME. — Cherche-moi ta maîtresse.

PERRINE. — Tout de suite. (*Elle sort.*)

GUILLAUME. — Quant à vous, je vous prie de me laisser avec elle. C'est à elle que je dois d'abord des éclaircissements. Vous me direz peut-être que j'y pense un peu tard. Sans doute. Mais je suis un corps tout d'une pièce. Je commence par agir. Je réfléchis ensuite. (*Un temps.*) Eh bien ? Vous avez entendu ? Je veux être seul avec mon accordée.

SIMON CARREC. — C'est bien, Monsieur. A votre gré.

GUILLAUME. — Si besoin est, je vous verrai après.

GERTRUDE. — Besoin sera sûrement. Nous vous attendrons dans la salle du bas.

GUILLAUME. — Comme il vous plaira. (*Il lui tourne le dos et va se planter devant le portrait de sa grand-mère.*)

GERTRUDE. — Et sachez-le : je n'ai pas peur de vous, moi. J'en ai vu d'autres. Ah, mais !... (*Il hausse les épaules sans même se retourner.*) Oui... Hum !... (*Elle va vers la porte. A Simon Carrec, en sortant.*) N'empêche ! Voilà un homme.

(*Ils sortent et descendent l'escalier. Resté seul, Guillaume regarde toutes choses autour de lui comme s'il en reprenait mémoire et possession, puis il va lentement vers la chambre de sa grand-mère, s'arrête sur le seuil, enlève son chapeau, et pénètre dans la chambre. Un temps. Paraît alors sur le palier, descendant de l'étage supérieur, Jeanne. Elle est en vêtements et en coiffe de mariée. Derrière elle, Tournemouche et Perrine. Jeanne entre dans la pièce. Puis elle se retourne vers eux. Tournemouche met un doigt sur ses lèvres comme pour lui recommander le silence. Elle lui répond par un petit geste pour le rassurer, ferme la porte, avance d'un pas, et demeure immobile, l'œil fixé sur Guillaume qu'elle a aperçu dans la chambre. Un temps. Puis Guillaume apparaît. Ils se regardent. Un assez long silence, puis.*)

JEANNE, *très simple.* — Bonjour, Guilou.

GUILLAUME, *étonné.* — Guilou ?

JEANNE. — Oui.

GUILLAUME. — Pourquoi m'appelles-tu Guilou ?

JEANNE. — C'est ainsi que t'a toujours appelé la grand-mamie. Moi aussi. Tu ne t'en souvenais pas ?

GUILLAUME. — Il y a longtemps de cela.

JEANNE. — Oui. Il y a très longtemps.

GUILLAUME. — Je n'aime pas les diminutifs. Je n'aime rien de ce qui diminue. Je m'appelle Guillaume. Pour tout le monde.

JEANNE. — Comme tu voudras.

GUILLAUME, *sec.* — S'il te plaît.

JEANNE. — Je m'habituerai. J'ai l'habitude de m'habituer. Ce ne sera peut-être pas pour tout de suite, puisque nous n'avons qu'un moment. Mais ce sera pour après, quand je penserai à toi. Jusqu'à présent, je me disais : Guilou. Je ne me le dirai plus. Je me dirai Guillaume.

GUILLAUME. — Merci.

JEANNE. — Et ce sera la seule chose — à peu près — qui aura changé dans cette maison depuis ton départ... (*Elle montre le portrait.*) ... et le sien : la façon de te nommer. Car, tu as vu, rien n'a changé ici depuis dix ans.

GUILLAUME. — Si. Toi.

JEANNE. — Moi. Oui. Bien sûr. Par force. Et encore ! Moins que tu ne crois.

GUILLAUME. — Tu ressemblais à une ombre, autrefois, on te voyait à peine.

JEANNE. — C'est que tu ne me regardais jamais. Mais j'étais un peu comme ton ombre, c'est vrai. En plus petit. Toujours derrière toi.

GUILLAUME, *étonné.* — Tu étais toujours derrière moi ?

JEANNE. — Tu ne t'en étais pas aperçu ?

GUILLAUME. — Non. En tout cas, je ne t'aurais pas reconnue.

JEANNE. — Il ne tenait qu'à toi de refaire connaissance plus tôt.

GUILLAUME. — J'avais mes raisons.

JEANNE. — Sans doute.

GUILLAUME. — D'abord...

JEANNE. — Je ne me plains pas. Je ne te reproche rien. Tu n'as pas à me les donner.

GUILLAUME. — Si. D'abord, je craignais que tu ne fusses laide. J'ai reculé tant que j'ai pu. Si je t'avais trouvée laide, je n'aurais pas eu le courage de t'épouser. Malgré le testament. Je ne supporte pas les choses laides. J'en ai honte comme si c'était ma faute.

JEANNE. — Tu pouvais espérer que je ne l'étais pas.

GUILLAUME. — Je ne crois jamais d'avance aux bonnes choses.

JEANNE. — Pourquoi ?

GUILLAUME. — Pour me ménager des surprises. (*Un temps. Il sourit pour la première fois.*) Je suis surpris.

JEANNE. — C'est une chance. Une chance qui m'est inutile. Mais une chance, après tout. Pourtant, moi, si une blessure t'avait défiguré ou rendu infirme...

GUILLAUME, *la coupant.* — Je t'en aurais informée. Je ne t'aurais pas imposé d'aller à l'église et dans la vie au bras d'un épouvantail, sans ton assentiment. En revanche, je ne connais pas une femme qui écrirait à celui qu'on lui destine : « Ne me prenez pas : je suis laide. » C'est sans exemple.

JEANNE. — Peut-être. Ce n'est pas certain.

GUILLAUME. — Et puis, je ne voulais pas être seul à en juger. J'attendais Vincent.

JEANNE. — Pour te plaire, il aurait fallu que je lui plaise aussi ?

GUILLAUME. — Oui.

JEANNE. — Tiens !

GUILLAUME. — C'est ainsi.

JEANNE. — Tu ne faisais donc jamais rien qu'avec son approbation ?

GUILLAUME. — Ni lui qu'avec la mienne. On se double.

JEANNE. — Tu as cependant l'air de bien savoir ce que tu veux sans l'aide de quiconque ? « J'aime. Je n'aime pas. Je crois. Je ne crois pas. » A t'entendre, il semble que tu aies des idées assez fermes sur tout.

GUILLAUME. — On a les mêmes, lui et moi. C'est bien pourquoi, maintenant que je t'ai vue, je sais comme il aurait réagi. Et c'est pourquoi aussi j'ai peut-être eu tort de venir. Je vais te regretter. (*Léger temps.*) Au fond, je t'aurais préférée laide. Mon devoir m'eût été plus facile.

JEANNE. — Ton devoir, c'est de ne pas m'épouser ?

GUILLAUME. — Oui.

JEANNE. — Et ce, parce que ton second est mort ?

GUILLAUME. — Non : Parce que je ne suis pas sûr qu'il soit mort. J'en suis *presque* sûr, malheureusement. Mais c'est à cause de ce presque-là que je dois m'en aller.

JEANNE. — Sur l'heure ?

GUILLAUME. — Sur l'heure. Et c'est cela que je suis venu t'expliquer. Je ne sais pas ce que mon ivrogne d'aumônier a raconté à ton tuteur et à cette femme qui était là...

JEANNE. — C'est ma marraine.

GUILLAUME. — Ah bien ! Je ne sais pas non plus ce que ta servante a pu t'en rapporter. Mais, moi, je vais te dire les choses exactement comme elles sont. Et j'espère que tu les comprendras.

JEANNE. — Je vais essayer.

GUILLAUME. — Cela m'ennuierait que tu m'en veuilles. Surtout à présent. Cet affront que je te fais, c'est malgré moi. On est souvent calomnié par ses propres actes. Rien n'est plus rare chez un homme qu'un acte qui soit vraiment de lui : il y a les sentiments, on n'en est pas tellement responsable. Par disgrâce, le genre de sentiment qui nous lie, Vincent et moi, les femmes ne le comprennent guère.

JEANNE. — Il n'y a peut-être qu'une chose que je comprenne bien dans la vie, et c'est les sentiments.

GUILLAUME. — Ah ?

JEANNE. — Oui.

GUILLAUME. — Bon. Alors, écoute-moi. Vincent, je l'ai rencontré quand j'ai débarqué à la Tortue. Ce n'est pas d'hier, tu vois. On s'est convenus tout de suite. Comme on n'avait pas d'argent, on a décidé d'en gagner ensemble, mais en restant nos maîtres : on n'était pas bâtis pour obéir. Alors, on s'est fait boucaniers, dans le nord de la Grande-Ile, Saint-Domingue on l'appelle, qui est à deux lieues de mer de la Tortue. C'est pénible, tu sais, la vie de boucanier. On a une vingtaine de chiens. Et on chasse les taureaux sauvages. Ils sont féroces. Il faut les tuer du premier coup. Sinon, ils te chargent et ils t'éventrent avant que tu n'aies dit ouf. Ensuite, on porte leur cuir au rivage. Un cuir, ça pèse environ cent livres. On en porte chacun six ou sept sur le dos pendant des lieues à travers les fourrés, les lianes, les ronces, les épines. On dort à même le sol, sous la tente. Il y a les scorpions, les maringouins et les fourmis blanches. Il y a les Espagnols. Ils vous viennent dessus, à la nuit. On est tellement recru qu'on ne les entend pas. Et ils vous clouent par terre avec leur lance. Ça a duré deux ans. Et puis, un jour, on a été assez riches pour acheter une vieille goélette. On a signé une chasse-partie avec quelques hommes. Et on a commencé à faire la course. Ça nous a bien réussi. Depuis, on ne s'est jamais séparés. On aurait pu. On a le droit de se séparer après chaque expédition et de s'associer à un autre : c'est la coutume de la Côte. Nous, on n'a jamais eu envie. Voilà. A la vie à la mort, comme on dit. Mais, chez nous, ce n'est pas une formule. La mort, on la voit de près tout le temps. Et la vie, nous nous la sommes sauvée mutuellement plus d'une fois. Seulement, cette fois-ci, et pour la première fois, il est tout seul à se battre contre la mort. Et si je veux essayer d'arriver à temps pour l'en sortir, je n'ai pas un jour à perdre : il est loin.

JEANNE. — Où est-il ?

GUILLAUME. — Sur un ilôt désert au grand large des Petites-Antilles.

JEANNE. — Et seul, tu dis ?

GUILLAUME. — Seul.

JEANNE. — Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

GUILLAUME. — Il s'est passé la tentation du Diable. Il s'est passé qu'à vingt lieues de la Tortue, comme nous faisions route vers ici, il y a deux mois, nous avons croisé un galion espagnol, que la tempête avait efflotté de son escadre et dont nous nous en sommes emparés sans coup férir. Une prise royale. Des cales gorgées d'or et de marchandises. Des otages de qualité, dont l'évêque de la Vera-Cruz. J'y ai détaché une poignée de mes hommes sous le commandement de Vincent. Mais le bateau n'était pas en état de nous accompagner. Il fallait le conduire à la Tortue. Ce que Vincent a accepté de faire, quitte à me joindre ensuite sur un vaisseau de la Compagnie des Indes qui devait quitter l'île dix jours après. En somme, c'était, sauf accident, dix jours de retard sur moi pour rallier Saint-Malo.

JEANNE. — Oui ? Alors ?

GUILLAUME. — Alors, le malheur a voulu que l'amiral espagnol ait fait revenir sa flotte en arrière. Il n'y avait pas de combat possible. Contre menace de mettre le feu aux poudres et d'y sacrifier les otages, Vincent, avant de se rendre, a obtenu la vie sauve pour ses compagnons et pour lui. Mais, pour lui, c'est manière de parler, car les Espagnols l'ont débarqué seul, sur cet ilot sauvage, avec son mousquet, un peu de poudre, quelques balles et cinq jours de vivres. Sans miracle, à l'heure actuelle, il est mort.

JEANNE. — Mais comment as-tu appris tout cela ?

GUILLAUME. — Par l'un de mes gabiers que j'avais mis dans l'équipage de prise. Les Espagnols l'avaient gardé prisonnier, mais, à l'escale d'Anvers, il a pu s'évader et il est venu droit ici.

JEANNE. — Quand donc ? Cette nuit ?

GUILLAUME. — Il y a quatre jours.

JEANNE. — Quatre jours ! Et pourquoi les as-tu perdus, ces quatre jours ?

GUILLAUME. — Je n'avais plus rien dans mes soutes. On ne part pas avec un bateau vide pour une

traversée de cinq semaines. Il a fallu nous avitailler de tout.

Jeanne. — C'est à cause de cela que tu avais décidé de te marier quand même et de t'en aller demain ?

Guillaume. — Oui.

Jeanne. — Tu n'avais rien contre notre mariage, alors ? Ni contre moi ?

Guillaume. — Je suis homme de parole. Je l'aurais tenue.

Jeanne. — Et qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis, ce matin, brusquement ?

Guillaume. — Nous avons tant et tant travaillé que, contre toute attente, nous sommes prêts depuis l'aube. Un jour est un jour. J'ai consigné l'équipage. Et nous levons l'ancre à la marée. Voilà. Je t'ai tout dit. (*Un temps.*) Est-ce que tu me comprends ?

Jeanne. — Oui. (*Léger temps.*) Tu es libre.

Guillaume. — Oh ! Ma liberté ne dépend de personne.

Jeanne. — Je veux dire : libre de tout remords. Mais tu as bien fait de venir me voir avant de t'en retourner. Je t'aurais mal jugé.

Guillaume. — C'est ce que j'ai voulu éviter.

Jeanne. — Alors, pars, Guillaume. Je t'attendrai. (*Un temps.*)

Guillaume. — Tu m'attendras ?

Jeanne. — Oui. Je suis très douée pour attendre.

Guillaume. — Ecoute. Non. Tu ne dois pas m'attendre.

Jeanne. — Pourquoi ?

Guillaume. — Parce que je ne reviendrai pas.

Jeanne. — Ah ?

Guillaume. — S'il est mort... ce n'est pas avec toi, non ce n'est même pas avec toi, pardonne-moi, que je m'en pourrais consoler.

Jeanne. — Ah !

Guillaume. — Ce ne sera qu'en le faisant payer de plus en plus cher à ceux qui me l'auront tué. Enfin, du moins à ceux du même tonneau.

Jeanne. — Et s'il est encore vivant ?

Guillaume. — Ah ! s'il est vivant !...

Jeanne. — Eh bien ?

Guillaume. — Il y a si peu de chances...

Jeanne. — Il n'en faut qu'une.

Guillaume. — Elle est très faible.

Jeanne. — Quand même, tu ne te hâtes autant que parce que tu y comptes ?

Guillaume. — Je n'y compte pas beaucoup, mais je n'ai pas le droit de la négliger, de ne pas la servir, cette chance, au plus vite et de toutes mes forces.

Jeanne. — Eh bien ! moi, j'ai confiance. Je ne sais pas pourquoi. Mais j'ai confiance. Peut-être, tout simplement, parce que mon sort est attaché au sien et que c'est le seul espoir qui me reste.

Guillaume. — Tu tiens donc beaucoup à ce mariage ?

Jeanne. — Et toi ? Tu m'as dit que tu me regretterais ?

Guillaume. — Que je te regrette ou non, ne m'attends pas.

Jeanne. — Ce n'est pas à toi d'en décider.

Guillaume. — J'y aurais des scrupules. Ce me serait une attache. Une gêne. Un poids, bientôt insupportable. Non.

Jeanne. — Je t'ai déjà dit que je t'en libérais. Ne te préoccupe de rien. Fais selon ton humeur, Guillaume. Je vais plus loin : que tu retrouves Vincent ou non, si, pour une raison ou l'autre, tu n'as pas envie de revenir, sache en tout cas que ton héritage te reste. J'ai bien assez de la part que la grand-mamie m'a léguée. Ce qui est à toi est à toi.

Guillaume. — Tu as de la noblesse.

Jeanne. — Je n'en sais rien.

Guillaume. — Et de la générosité.

Jeanne. — J'aime ce qui est juste.

Guillaume. — Ce qui le serait, précisément, c'est que tu gardes cet argent en compensation de ce qui t'advient par ma faute. Réfléchis.

Jeanne. — C'est tout réfléchi.

Guillaume. — Très bien. Je te remercie.

Jeanne. — Au demeurant, rien ne pourrait être une compensation à la blessure que j'aurais si je ne te revois pas.

Guillaume. — La blessure ? Comme tu y vas ! Disons : l'égratignure. Et d'amour-propre encore ! Cela se guérit vite.

Jeanne. — Non. Ce serait beaucoup plus grave.

Guillaume. — Pourquoi ? Tu ne m'aimes pas !

Jeanne. — Qui sait ? Les filles, c'est bizarre. Pendant des années, la grand-mamie ne m'a parlé que de toi. Ensuite, elle ne m'a parlé que de toi et de moi. Elle nous avait déjà unis. Alors, je me suis prise à rêver, c'est normal.

Guillaume. — Tu rêveras d'un autre.

Jeanne. — Ce sera difficile.

Guillaume. — Avoir rêvé de moi, c'est déjà avoir rêvé d'un autre. Je ne ressemble pas à ton rêve.

Jeanne. — Et que fais-tu de son rêve, à elle, avec quoi elle est morte ? Elle, tu l'aimais bien, Guillaume.

Guillaume. — Oui. Mais aujourd'hui Vincent passe avant elle.

Jeanne. — Cela se tient.

Guillaume. — Quoi ?

(*Un temps.*)

Jeanne. — Est-ce que tu ne crois pas aux morts, à la volonté des morts ? Tu ne crois pas qu'ils reviennent, qu'ils nous entourent, et qu'ils sont avec ou contre nous suivant ce que nous avons fait de leurs vouloirs ?

Guillaume. — Pourquoi me parles-tu de ça ?

Jeanne. — Parce que, en l'occurrence, il faut tout dire et tout craindre. Réponds-moi.

Guillaume. — Si, j'y crois. Une nuit, à Saint-Domingue, un de mes mulâtres a saigné un coq dans une cuve, devant moi. Et il a évoqué les défunts. Ils sont venus et ils ont bu le sang. Je ne les ai pas vus, mais j'ai vu le sang disparaître.

Jeanne. — Alors, si tu t'en vas sans faire ce que la grand-mamie a tellement désiré, si tu t'en vas sans esprit de retour, est-ce que tu n'as pas peur qu'elle vous jette un mauvais sort, à ton Vincent et à toi ? Moi, si.

Guillaume, *il se signe.* — Dieu nous en garde !

Jeanne. — C'est elle qui est près de Dieu. Il l'exaucera mieux que toi.

GUILLAUME. — Mon grand-père, mon père étaient des marins. Elle comprendra.

JEANNE. — J'en doute. C'est pour toi que je parle maintenant. Pas pour moi.

GUILLAUME. — Je ne veux pas sacrifier vingt-quatre heures.

JEANNE. — Pas vingt-quatre. Mais une ?

GUILLAUME. — Comment, une ?

JEANNE. — Il ne nous faut qu'une heure pour aller à l'église y recevoir la bénédiction du prêtre et la sienne. En tout état de cause, tu ne peux pas mettre à flot avant la marée haute.

GUILLAUME. — Tu te contenterais de n'être ma femme qu'à l'église ?

JEANNE. — Oui.

GUILLAUME. — Tu ne me garderais pas rancune de ne pas avoir rêvé, *moi*, à ton propos, et même, puisque je ne t'aime point, de ne pas faire semblant ?

JEANNE. — Elle n'a pas demandé que tu m'aimes ou que tu fasses semblant. Elle a demandé que tu m'épouses. Tu lui auras obéi.

GUILLAUME. — Tu ne m'en voudras pas de ne te donner que mon nom ? De te dérober notre journée et notre nuit de noces, parce qu'elles appartiennent à Vincent, et peut-être plus encore que tu ne le supposes ?

JEANNE. — Pourquoi, plus encore ?

GUILLAUME. — Parce que... non. Rien. Peu importe. Et si nos ennemis me pendent un de ces jours, pour l'avoir trop cruellement vengé, tu m'absoudras de t'avoir rendue veuve avant de t'avoir faite ma vraie femme ?

JEANNE. — Ce n'est pas moi qui compte pour le moment. C'est elle.

GUILLAUME. — Et si j'exige enfin qu'il n'y ait personne à l'église pour assister à notre messe, personne à qui parler, sourire, et faire des grâces — je n'en ai pas le courage —, si cette messe elle-même nous demandons au prêtre de la réduire au plus court, tu n'y trouveras rien à reprendre ?

JEANNE. — J'allais te le proposer.

GUILLAUME. — Alors, soit !

JEANNE, *vibrante*. — Tu acceptes ?

GUILLAUME. — Oui. S'il est bien entendu que je ne m'engage pas au-delà de ce que j'ai dit.

JEANNE, *elle sourit*. — Tope là, capitaine... (*Elle lui tend la main. Il y pose la sienne.*) C'est bien agir, Guillaume. Tu trouveras Vincent et tu me reviendras avec lui ou j'irai vous rejoindre. J'en suis sûre à présent.

GUILLAUME. — Le ciel t'entende.

JEANNE. — Et viens, maintenant. Non. Attends une seconde. (*Elle va à la porte du fond qu'elle ouvre et appelle.*) Perrine ! (*Elle l'aperçoit en faction sur le palier.*) Ah ! tu es là ? Tant mieux ! Perrine... Perrine, nous nous marions.

PERRINE. — Sainte Vierge ! Est-ce bien vrai ?

GUILLAUME. — Oui.

PERRINE. — Ah ! que je suis heureuse ! Mais j'ai tellement prié depuis une heure...

JEANNE. — Pourtant, écoute-moi : nous ne voulons personne avec nous. Nous allons seuls à l'église.

PERRINE. — Et pourquoi ?

JEANNE. — Je t'expliquerai. Pour l'instant, pas un mot. A quiconque. Tu m'entends ? Tu vas rester ici. Nous, nous sortons par la ruelle. Si on te questionne, réponds que tu ne sais pas.

PERRINE. — Bien. Je ne comprends pas pourquoi. J'ai l'impression que tout le monde a perdu le sens, ce matin. Mais vous êtes les maîtres, après tout. Vous savez ce que vous faites.

(*A ce moment, on entend de nouveau, venant de la rue, le chœur des enfants comme au début de l'acte.*)

GUILLAUME. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

JEANNE. — Les orphelins du pays. Je leur ai déjà donné. Mais ils réclament aussi l'obole du marié. (*Souriant.*) C'est la coutume de notre côte !

GUILLAUME, *à Perrine*. — Tiens ! Voilà pour eux. (*Il lui jette sa bourse.*)

PERRINE. — Eh bien ! ils n'auront pas perdu leur temps, ces galvaudeux ! Heureusement qu'on ne se marie pas tous les jours ! Sans quoi... (*Elle va à la fenêtre, l'ouvre et passe sur le balcon.*)

JEANNE. — Redonne-moi ta main, Guillaume. J'ai le droit de te tenir la main pendant une heure : j'en profite, je ne la lâche plus. (*Elle lui prend la main.*) Et suis-moi. (*Elle l'entraîne vers la porte de droite premier plan qu'elle ouvre.*) Tu te souviens ? Le petit escalier ? C'est par là que tu passais, jadis, quand tu rentrais, la nuit, très tard, et que tu ne voulais pas que la grand-mamie t'entende ? Moi, j'attendais toujours que tu sois revenu avant de m'endormir.

GUILLAUME. — Tu m'attendais ?

JEANNE. — Oui.

GUILLAUME. — Tu es une drôle de fille.

JEANNE. — Viens.

(*Ils sortent. Jeanne referme la porte derrière elle. Un temps, assez long. Les enfants continuent à chanter. Puis, soudain, on entend la voix de Tournemouche dans l'escalier qui crie : « Capitaine ! Capitaine ! »*)

PERRINE, *revenant*. — Qui appelle ?

TOURNEMOUCHE, *apparaissant, tout essoufflé et appelant*. — Capitaine ! (*A Perrine.*) Où est notre capitaine ?

PERRINE. — Ah ! c'est toi ? Qu'est-ce que tu lui veux, au capitaine ? Je te croyais au bateau ?

TOURNEMANCHE. — J'en viens, Madame. Et regardez avec qui ! Regardez avec qui !

PERRINE. — Comment, avec qui ?

TOURNEMOUCHE, *il va vers l'escalier et crie*. — Montez, mon lieutenant. Montez.

PERRINE. — Ton lieutenant ? Quel lieutenant ?

TOURNEMOUCHE. — Celui qui était mort.

PERRINE. — Qu'est-ce que tu dis ?

TOURNEMOUCHE. — On l'a sauvé.

PERRINE. — On l'a sauvé ?

TOURNEMOUCHE. — Oui. Un frère de la côte. Le capitaine Le Basque.

PERRINE. — On l'a sauvé ? Et il est là ?

TOURNEMOUCHE. — Oui ! Oui ! Regardez, Madame, regardez. C'est un miracle.

PERRINE. — Un miracle ? Jésus Marie, qu'avez-vous fait ?...

(*Ils fixent tous deux la porte du fond. On voit Vincent monter l'escalier et apparaître sur le palier pendant que le rideau tombe.*)

ACTE II

Premier Tableau

Trois ou quatre heures plus tard.

La cabine ou plutôt, comme on disait alors, la « chambre » du capitaine sur Le Cœur Volant.

Au fond, deux lits, chacun d'eux enfoncé dans une sorte d'alcôve. Entre les deux lits, au milieu de la paroi du fond : la porte, qui est surélevée de deux marches et qui ouvre sur le château arrière. Un coffre, attaché par des chaînes et des anneaux à la cloison. Deux hublots, l'un à droite, l'autre à gauche. Une commode. Une lourde table. Des sièges. Des armes. Un astrolabe. Des instruments d'optique et de navigation. Des cartes géographiques. Une lampe à suspension. Des candélabres à plusieurs branches garnis de chandelles. Une guitare.

Au lever du rideau, Guillaume et Vincent sont en scène, continuant une conversation commencée.

GUILLAUME, *incrédule.* — Le Basque ?

VINCENT. — Oui.

GUILLAUME. — Le Basque t'a proposé d'être son matelot ?

VINCENT. — Eh bien ! oui.

GUILLAUME. — C'est incroyable.

VINCENT. — Pourquoi ? On ne se connaissait pas beaucoup, mais on a vite été camarades. Moi, je lui devais la vie, à la suite d'un hasard, bien sûr, mais enfin je la lui devais, je lui en avais de la gratitude. Lui m'a tout de suite manifesté de l'estime, de la confiance, et, pratiquement, je lui ai servi de second pendant la traversée. Alors, un jour, en bavardant...

GUILLAUME. — Et tu trouves ça normal ?

VINCENT, *riant.* — D'un homme tel que lui, je trouve ça flatteur, si tu permets.

GUILLAUME. — Oh ! ne déplace pas la question, veux-tu ? Et d'abord, son matelot, à lui, où a-t-il passé ? Boilevent, si je ne m'abuse, oui... Boilevent l'a lâché ? Après tant d'années ?

VINCENT. — Boilevent est mort.

GUILLAUME. — Ah ? Quand cela ?

VINCENT. — Il y a trois mois. Dans l'abordage d'un Hollandais. Chaude affaire. Une frégate de guerre camouflée en navire marchand. Le Basque a fini par l'avoir quand même, mais de la mort de Boilevent, il s'était si mal consolé qu'il n'avait encore demandé à personne de le remplacer.

GUILLAUME. — Qu'il te l'ait demandé, à toi, c'est ce que je n'admets point.

VINCENT. — Pour quelle raison ?

GUILLAUME. — Ou plutôt, c'est ce que je ne comprends pas. Le Basque a toujours respecté scrupuleusement la Coutume de la Côte. On dit même qu'il y met un point d'honneur. Comme moi.

VINCENT. — La Coutume de la Côte n'interdit pas à deux matelots de se quitter. C'est à la volonté de chacun.

GUILLAUME. — Tu as eu envie de me quitter ?

VINCENT. — Non, mais, dans la circonstance, il a dû se le figurer.

GUILLAUME, *il s'exclame.* — Quelle circonstance ? Nous n'étions séparés que fortuitement !

VINCENT, *rectifiant avec fermeté.* — Ah ! pas fortuitement, non. Nous ne nous sommes séparés que parce que tu l'as décidé. Et il ne t'approuvait pas.

GUILLAUME. — En quoi ne m'approuvait-il pas ?

VINCENT. — Il ne t'approuvait pas, comme moi, du reste, et il l'a bien senti, de m'avoir, par peur de prendre du retard, laissé la garde d'un vaisseau plein de trésors et de prisonniers rançonnables que je n'avais pas les moyens de défendre. Et il ne concevait point que tu n'aies pas tout transbordé sur « *Le Cœur Volant* » ou que tu ne m'aies pas convoyé jusqu'à la Tortue, ce que je t'avais instamment prié de faire, rappelle-toi, et que tu m'as refusé.

GUILLAUME. — Bon. D'accord. Depuis, je me le suis assez reproché moi-même, sang-Dieu. Il advient qu'on se trompe. Et n'importe qui. A preuve : Le Basque, tiens ! ton Le Basque, qui n'est pourtant pas né de la dernière mousson et qui s'est fourvoyé comme un novice avec sa frégate déguisée. Erreur ne fait pas compte.

VINCENT, *spécifiant.* — Pardon ! En cas de succès seulement ! Tandis que ton erreur, à toi, Guillaume, s'est soldée par un compte énorme. Nous y avons tous perdu une fortune quasiment innumérable. Demande un peu à tes hommes ce qu'ils en pensent de ton erreur ! Si j'en juge par moi, durant les jours qui ont suivi...

GUILLAUME. — Oui ? Eh bien ?

VINCENT. — J'ai écumé de rage contre toi, c'est simple.

GUILLAUME. — Moins que moi, je te le répète. N'en parlons plus. Il s'agit de Le Basque.

VINCENT. — Je ne m'en écarte pas. C'est le même propos. C'est le même point de vue. Je ne lui ai rien laissé voir de mon opinion, mais il ne lui a pas été difficile de la deviner. Et de présumer aussi qu'un bonhomme dans mon genre n'aime guère à être vaincu sans se battre, ni, moins encore, à se voir finir en charogne pour les oiseaux de mer. Et, au vrai, je ne l'aurais pardonné à personne autre qu'à toi. (*Un silence. Il regarde Guillaume et lui sourit affectueusement.*) Mais c'était toi, voilà. (*Un temps.*) D'ailleurs, si je ne me suis pas fait sauter sur ce galion

de malheur, c'est uniquement dans l'espoir de te retrouver. Et c'est ça que j'ai répondu à la proposition de Le Basque.

GUILLAUME, *dont le visage s'est éclairci.* — Alors, il n'a pas insisté ?

VINCENT. — Il a si peu insisté qu'il a fait force voiles et qu'il a dérouté son bateau du chemin de Bayonne, où il devait aller, pour m'amener ici et pour que je sois plus tôt près de toi.

GUILLAUME. — J'irai lui dire l'obligation que je lui en ai.

VINCENT. — Tu peux. Il y a eu du mérite. Car il doutait fort que tu sois resté pareil à toi-même. Il ne me l'a pas caché.

GUILLAUME. — Allons bon ! En voilà bien d'une autre, à présent ! Et pourquoi ?

VINCENT. — Parce qu'il savait que tu avais accepté de rentrer au pays pour t'y marier, à seule fin de préserver tes écus.

GUILLAUME. — Et alors ?

VINCENT. — Et alors, avoue que parmi nous on a plus volontiers tendance à rompre avec ses parents qu'à renouer avec eux, vivants ou morts, de quelque façon que ce soit ; qu'on se soucie de leurs vœux, de leurs pucelles ou de leurs sacs à succession autant que du roi d'Espagne, et qu'il y a là de quoi donner à penser...

GUILLAUME. — A penser ?

VINCENT. — A supposer, si tu préfères.

GUILLAUME. — Par exemple ?

VINCENT. — Par exemple, à supposer qu'à retrouver ta terre et à t'y sentir bien assis, tu t'y étais découvert moins étranger que tu ne l'imaginais, que tu y avais repris goût, et que, l'amour aidant...

GUILLAUME. — Quel amour ? Et pour qui ?

VINCENT. — Pour qui veux-tu que ce soit ? Pour ta promise. Il ignorait naturellement — moi aussi — qu'avant d'aller la voir tu m'avais attendu jusqu'au dernier moment. Tu pouvais donc t'être mis à l'aimer — et, depuis que je l'ai vue moi-même, je ne trouve pas que s'était une hypothèque absurde ! — ne plus vouloir te priver d'elle et décider de rester ici, à ses côtés, pour n'avoir pas à l'emmener avec nous et à nous la partager.

GUILLAUME. — Comment ? Comment ? Tu ne lui avais pas dit qu'au départ nous avions joué, comme il se doit, notre première nuit avec elle et que tu l'avais gagnée ?

VINCENT. — Si.

GUILLAUME. — Et qu'il était sous-entendu que, pucelle de Bretagne ou non, riche héritière ou pas, tu aurais sur elle les mêmes droits que moi, selon notre Coutume.

VINCENT. — Si.

GUILLAUME. — Et il m'aurait cru capable de revenir là-dessus ? Moi ? De trahir mon matelot ?

VINCENT. — Peut-être.

GUILLAUME. — Quoi ! ? Il m'aurait cru capable de t'empêcher de coucher avec ma femme et de lui faire l'amour autant que tu voudrais ? Mais, enfin, ç'aurait été scandaleux ! Réfléchis.

VINCENT. — Ce l'aurait été, oui.

GUILLAUME. — Pour qui me prend-il, dis donc ? Est-ce qu'on cesse aussi vite d'être un homme d'honneur ? Est-ce qu'on oublie aussi facilement toute morale et toute dignité ? Sans compter le ridicule ! Est-ce que tu me vois, non, mais est-ce que tu me vois, là-bas, parmi nos Frères, me donner la honte d'être celui qui veut garder sa femme pour soi tout seul ? J'aurais bonne façon ! Ah çà ! mais il est fou, Le Basque ?

VINCENT. — Il n'est pas fou. Tu te souviens de Laurent de Graaf ? Avec cette captive qu'il avait ramassée je ne sais plus où ? Et pour laquelle il a tout abandonné ?

GUILLAUME. — Il avait des excuses. On venait de l'amputer d'une jambe. Il ne pouvait plus aller battre l'estrade. Et il s'est très bien conduit avec son matelot. En échange, il lui a fait cadeau de son navire et de tout ce qu'il contenait. C'est cher payer le plaisir exclusif de sa femelle.

VINCENT. — Autrement dit, il en a eu la cervelle entièrement tournée. C'était pourtant un flibustier de la plus fine trempe. Voire notre maître à tous.

GUILLAUME. — En tout cas, je ne suis pas comme lui sur ce point. Je ne le serai jamais. Toi non plus.

VINCENT. — Espérons-le.

GUILLAUME. — Notre vie est ailleurs. Elle est d'une autre étoffe que celle du commun. Il y a dix ans et plus que nous nous la fabriquons au jour le jour. Elle est légère à souhait. On y respire à l'aise. La renoncer pour s'envelopper dans l'amour d'une femme et pour s'y confiner, on mourrait d'étouffement.

VINCENT. — A qui le dis-tu ?

GUILLAUME. — Alors ?

VINCENT. — Alors, rien.

GUILLAUME. — Pourquoi me réponds-tu sur ce ton ?

VINCENT. — Quel ton ?

GUILLAUME. — Comme si tu doutais de ma sincérité ?

VINCENT. — Mais non.

GUILLAUME. — Regarde-moi. Ce sont bien les idées ou les appréhensions de Le Basque dont tu me parles, là ? Ce ne sont pas les tiennes ? (*Vincent ne répond pas. Navré.*) Tu les as eues aussi ?

VINCENT. — Par moments. Je l'avoue.

GUILLAUME. — Toi ?

VINCENT. — Oui.

GUILLAUME. — Mais tu ne les as plus ?

VINCENT. — Un peu moins.

GUILLAUMME. — Un peu moins, seulement ?

VINCENT. — Oui.

GUILLAUME. — Que te faut-il donc pour ne les avoir plus du tout ?

VINCENT. — L'assurance que tu ne te leurres pas.

GUILLAUME. — Sur quoi ?

VINCENT. — Sur tes sentiments.

GUILLAUME. — Vis-à-vis d'elle ? De toi ?

VINCENT. — D'elle. De moi. Et de nous trois ensemble.

GUILLAUME. — Parce que ?

VINCENT. — Je te l'ai déjà dit : parce qu'elle est très belle.

GUILLAUME. — Et après ? Ce n'est pas la première belle fille que nous avons.

VINCENT. — Elle est même peut-être plus que ça.

GUILLAUME. — Peut-être.

VINCENT. — Nous ne nous y attendions guère.

GUILLAUME. — Il n'y a pas lieu de s'en plaindre.

VINCENT. — Il y a lieu de s'en défier. Ça change la perspective. Ce mariage, nous ne l'avions envisagé que comme une formalité. Sans plus.

GUILLAUME. — Tant mieux s'il se transforme en partie de plaisir, tu es drôle.

VINCENT. — De plaisir, oui. A condition qu'il le reste.

GUILLAUMME. — Cela ne dépend que de nous.

VINCENT. — Et d'elle et de toi, si elle prétend à prendre trop de place entre nous et si tu lui permets de le faire.

GUILLAUME. — Elle aurait tort de tabler là-dessus.

VINCENT. — Justement. C'est ce que je demande à voir.

GUILLAUME. — Oh ! tu le verras très vite. Dès qu'elle sera de retour, je te laisserai avec elle.

VINCENT. — Sous quel prétexte ?

GUILLAUME. — Aucun. Je ne lui dois pas de comptes.

VINCENT. — Où iras-tu ?

GUILLAUME. — Peu importe. Inspecter les soutes. Faire visite à Le Basque.

VINCENT. — Faire visite à Le Basque, je préfère. De toutes façons, cette visite, il faut que tu la lui fasses. Mieux vaut à présent que plus tard. D'autant qu'il a un grand projet sous roche, auquel il veut t'associer.

GUILLAUME. — Ah ? Lequel ?

VINCENT. — Il s'est réservé de t'en parler lui-même.

GUILLAUME. — Bien.

VINCENT. — Pour en revenir à notre brebis, elle ignore ce qui l'attend, tu en es sûr ?

GUILLAUME. — Comment, ce qui l'attend ?

VINCENT. — Oui : qu'elle est ma femme en même temps que la tienne et que c'est avec moi qu'elle couchera ce soir ?

GUILLAUME. — Tout à l'heure, quand je l'ai envoyée nous excuser auprès de son tuteur et de sa marraine, je suis sûr qu'elle l'ignorait encore. Mais j'espère bien qu'elle ne l'ignore plus.

VINCENT. — Par qui l'aurait-elle appris ?

GUILLAUME. — Par eux, précisément. Timothée le leur avait dévoilé ce matin, paraît-il, juste avant que je n'arrive. Moi, je te croyais mort. Sinon, j'aurais eu la loyauté de lui en parler moi-même. Ensuite, je te l'ai raconté, nous avons filé à l'église. Tu y es apparu comme nous en sortions. Nous sommes restés ensemble, tous les trois, et, ma foi...

VINCENT. — Supposons donc qu'elle le sait...

GUILLAUME. — Mais elle le sait certainement ! Tu penses ! Ils ont dû en rebattre les oreilles.

VINCENT. — Et admettons qu'elle refuse ?

GUILLAUME. — Si elle refuse, elle ne reviendra pas. Je ne la connais pas depuis beaucoup plus longtemps que toi, mais elle m'a semblé fière et sensible, et je ne la vois pas revenant ici pour nous exposer ses griefs ou nous adresser des insultes.

VINCENT. — Dans ce cas, que faisons-nous ?

GUILLAUME. — Rien. Je n'ai pas l'intention de la contraindre. Toi non plus ?

VINCENT. — Certes non.

GUILLAUME. — Quant à moi, elle l'a reconnu elle-même, je ne me suis engagé qu'à l'épouser. C'est fait. Aucun remords à avoir. Nous repartirons sans elle. Voilà tout. Tant pis.

VINCENT. — En un certain sens, oui, en effet : tant pis.

(*Un temps.*)

GUILLAUME. — Elle te plaît, hein ?

VINCENT. — Oh ! pour cela, furieusement.

GUILLAUME, *soulignant en souriant.* — « Furieusement » ?

VINCENT, *souriant aussi.* — Eh bien, oui. Ça te gêne ?

GUILLAUME. — Moi ? Pas le moins du monde. Je suis très heureux, au contraire, qu'elle te plaise autant qu'à moi.

VINCENT. — Autant qu'à toi, c'est peu probable. Mais j'aurais mauvaise grâce à nier qu'elle me fait grande envie. Terriblement envie. C'est un morceau de roi.

GUILLAUME. — Oui...

(*Un temps.*)

VINCENT, *il sourit.* — A quoi penses-tu ?

GUILLAUME, *de même.* — A la même chose que toi. Souhaitons donc qu'elle revienne.

VINCENT. — Oui.

GUILLAUME. — Car — tu es bien de mon avis — si elle revient, cela veut dire implicitement qu'elle accepte de se plier à notre Coutume ?

VINCENT. — Je le crois.

GUILLAUME. — Peut-être ne nous en touchera-t-elle pas un mot, note bien. Tout uniment. Ou mieux encore, pour sauver les apparences, peut-être inventera-t-elle une petite histoire, je ne sais pas, moi : personne ne lui aura parlé de rien, elle n'aura vu personne, enfin quelque chose dans ce goût-là, n'importe quoi... Mais nous sentirons très rapidement à son attitude et à ses façons d'être avec toi, qu'elle adopte notre genre de vie et qu'elle s'y conforme. — Le reste te regarde.

VINCENT. — Bien sûr.

GUILLAUME. — Tu as toute la fin de la journée pourlui tourner la tête. — Si ce n'est déjà fait. Comme d'habitude.

VINCENT. — N'exagère pas.

GUILLAUME. — Je n'exagère pas. De nous deux, c'est toujours toi que ces dames préfèrent. Et, en ce qui concerne Jeanne, je l'observais pendant que tu nous rapportais tes aventures, elle ne te quittait guère des yeux.

VINCENT. — Mais c'était à toi qu'elle souriait, je l'ai remarqué aussi.

GUILLAUME. — Crois-moi : elle te regardait avec complaisance et très visiblement.

VINCENT. — Disons : avec curiosité.

GUILLAUME. — Non, non. Je suis certain qu'elle te trouvait de l'agrément. Et... et je m'en suis réjoui.

GALAS DE LA PIÈCE EN UN ACTE

Le prochain gala doit avoir lieu fin décembre. Les personnes désireuses d'assister à cette représentation, réservée aux seuls membres de l'Association, sont priées de se faire inscrire en écrivant au président de l'Association : Ange Gilles, 34, rue Scheffer, Paris-16°.

Cotisation annuelle : 1.000 fr. pour les membres actifs ; 5.000 fr. pour les membres bienfaiteurs.

Elles auront ainsi le plaisir d'assister à une véritable première parisienne et accompliront un acte de solidarité envers les auteurs.

Ange Gilles reçoit à L'AVANT-SCÈNE *tous les jeudis, de 9 h. 30 à midi.*

VINCENT. — Si c'est exact, je m'en réjouis également. Tout n'en sera que plus clair.

GUILLAUME. — Plus clair ?

VINCENT. — Je veux dire qu'il me sera d'autant plus facile de lui marquer ses limites. A la première incartade... (*Geste significatif.*)

GUILLAUME. — Use de quelques égards, quand même.

VINCENT. — Mauvaise méthode. Lorsqu'on dresse un cheval, le mieux est de lui briser la bouche dès le début. Ensuite, il se le rappelle toujours.

GUILLAUME. — C'est entendu. Cependant...

VINCENT. — Cependant ?

GUILLAUME. — Oh ! et puis non, après tout ! je n'ai pas de conseils à te donner. Je n'ai jamais rien compris aux femmes. Tu es plus à ton affaire que moi.

VINCENT. — Mais si, parle. Qu'est-ce que tu allais dire ?

GUILLAUME. — J'allais dire qu'elle n'est ni notre esclave ni notre prisonnière, qu'elle n'est pas davantage une de nos catins de Basse-Terre, qu'elle est neuve...

VINCENT. — Raison de plus !

GUILLAUME. — Ah ?

VINCENT. — Mais voyons ! Si elle répugne à nos manières ou s'il est manifeste qu'elle s'en indignera plus tard, autant le savoir tout de suite ou la percer suffisamment à jour pour le prévoir, et... qu'elle rentre chez elle ! Je ne veux pas d'équivoque. Il y a, d'abord, ce qui doit demeurer pour nous l'essentiel. Et c'est pourquoi, d'emblée, vois-tu...

(*On frappe à la porte.*)

GUILLAUME. — Entrez !

(*La porte s'ouvre. Paraît Jeanne. Elle a changé de robe et s'est vêtue plus simplement. Un moment après, entrera Frère Timothée, suivi de Tournemouche, qui portera un plateau avec une cruche et des gobelets.*)

JEANNE, *souriante.* — Je ne reviens pas trop tôt ?

GUILLAUME. — Mais non.

JEANNE. — J'hésitais, figurez-vous.

VINCENT. — A revenir ?

JEANNE. — Oui. Enfin, à revenir aussi vite.

GUILLAUME. — Quelle idée !

JEANNE. — Hé ! c'est qu'il faut que je compte avec vous deux, désormais ! La situation est un peu particulière.

GUILLAUME. — Beaucoup moins que tu ne crois.

JEANNE. — Tu ! Tu ! Tu ! ce ne sera pas tous les jours commode. Et je ne sais pas si je m'en tirerai chaque fois à votre contentement.

VINCENT. — Nous vous y aiderons. Ce n'est qu'un pli à prendre.

JEANNE. — Oh ! je le prendrai, c'est promis. Je m'y mettrai avec cœur. Faites-moi confiance. Je m'y efforcerai même de toute ma personne.

GUILLAUME. — De toute ta personne, vraiment ?

JEANNE. — Je ne peux pas mieux vous dire.

GUILLAUME. — En effet. Voilà une bonne nouvelle.

JEANNE. — Vous en aviez douté ?

GUILLAUME. — Oh ! nous n'en doutons plus ! (*A Vincent.*) N'est-ce pas ?

TIMOTHÉE, *à Tournemouche.* — Pose ça là, toi.

(*Tournemouche va poser le plateau sur la table. Timothée commence à remplir les gobelets. Pendant ce temps.*)

JEANNE. — Vous vous êtes défiés de moi ?

VINCENT. — A parler franc, nous avions quelque inquiétude à votre endroit, mais elle se dissipe.

GUILLAUME. — Entièrement. Rien qu'à te voir là d'abord.

JEANNE. — Comment, à me voir là ?

GUILLAUME. — Enfin, telle que tu te montres.

JEANNE. — Ah ! bon.

GUILLAUME, *presque affirmatif.* — Tu as bavardé avec tes parents, bien entendu ?

JEANNE. — Non.

GUILLAUME. — Non ?

JEANNE. — Non.

GUILLAUME. — Tiens ! Et pourquoi ?

JEANNE. — Je ne les ai pas rencontrés.

GUILLAUME, *à Vincent.* — Qu'est-ce que je te disais!

JEANNE. — Tu l'avais prévu ?

GUILLAUME. — Oui. Un pressentiment, comme ça... (*Clin d'œil à Vincent.*)

JEANNE. — La maison était vide.

GUILLAUME, *l'air étonné.* — Pas possible ?

JEANNE. — Du haut en bas. Perrine elle-même, qui ne sort jamais à ces heures-ci, Perrine elle-même, était absente. Je me suis changée. J'ai rangé mes affaires. Et puis, de guerre lasse, je suis allée aux nouvelles, chez mon tuteur d'abord, chez ma marraine ensuite. Aucun d'eux n'était rentré depuis le matin. J'ai repassé par chez nous. Toujours personne. C'est singulier, vous ne trouvez pas ?

GUILLAUME, *entre deux tons.* — *Très* singulier. (*A Vincent, avec un clin d'œil.*) N'est-ce pas ?

VINCENT, *souriant.* — Oui. Très.

JEANNE. — Alors, j'ai repris le chemin du port, que faire ? Tant pis pour vous. J'aurais bien voulu prolonger votre plaisir d'être seuls, mais... (*Elle laisse la phrase en suspens.*) Vous avez eu le temps de vous faire toutes vos confidences, au moins ?

VINCENT. — Toutes. Et au-delà.

TIMOTHÉE, *intervenant.* — Vous devez même en avoir le gosier sec ! (*Il distribue les gobelets, aidé par Tournemouche.*)

VINCENT. — Tu en juges par le tien ?

TIMOTHÉE. — J'en juge par sympathie, mon garçon. Je pense toujours à la soif des autres. C'est la meilleure façon de communier avec ses semblables. (*Il lève son gobelet.*) A la Providence, mon fils, qui t'a si benoîtement protégé !

VINCENT. — Non, chère éponge de mon âme, non. Pas à ta vieille lune de Providence. Garde-la pour tes ouailles.

TIMOTHÉE, *faussement grondeur.* — Allons ! lieutenant, allons !

VINCENT. — En revanche, je boirai à ma chance, si tu veux bien. Elle n'admettrait pas que je l'oublie. Elle est très susceptible.

GUILLAUME. — A toutes deux, alors ! Et à Michel Le Basque, qu'elles ont conduit vers toi !

VINCENT. — Oh ! pour cela, de grand cœur !

JEANNE. — A notre amitié, Vincent !

VINCENT. — Certes oui.

GUILLAUME. — A votre *intime* amitié.

JEANNE. — Cela va de soi.

(*Léger temps.*)

TIMOTHÉE. — Et à l'eau douce !

GUILLAUME, *il s'exclame.* — Quoi ? !

VINCENT, *idem.* — C'est la fin du monde ! Tu bois de l'eau, toi, à présent ?

TIMOTHÉE. — Je n'en bois pas, mon fils : je ne pousse rien aux extrêmes. Mais je ne laisse pas de lui rendre justice, à l'occasion. Et celle-ci me paraît tout indiquée.

VINCENT. — Parce que ?

TIMOTHÉE. — Parce que, si le capitaine Le Basque n'avait pas manqué d'eau, il ne lui serait pas venu à l'idée de relâcher devant ton île.

GUILLAUME. — Ah ! C'est exact.

VINCENT. — Dans ce cas, pas de généralité : à l'eau de source, seulement !

TIMOTHÉE. — Tu as raison.

GUILLAUME. — Pour finir, à notre salut à tous et à celui du *Cœur-Volant !*

TIMOTHÉE. — Dans la grâce de Dieu.

(*Tous se signent, sauf Vincent. Et ils boivent.*)

JEANNE, *que le breuvage fait tousser, riant.* — Diable ! il n'y a pas beaucoup d'eau là-dedans !

TOURNEMOUCHE, *innocemment.* — Il y a de l'eau-de-vie, Madame.

JEANNE, *ironique.* — Tu m'étonnes !

TOURNEMOUCHE. — C'est du Sang-Gris. Une recette à frère Timothée.

JEANNE. — Ah ! ah !

TIMOTHÉE. — Oui, mon enfant. Je le prépare moi-même avec du tafia — beaucoup de tafia — du vin de Madère — beaucoup de vin de Madère — du citron, du poivre noir, de la canelle, des clous de girofle et force noix de muscade.

JEANNE. — Un sirop, somme toute !

TOURNEMOUCHE. — Des fois, avant de nous battre, on y ajoute de la poudre !

JEANNE. — Ah ! Je me disais bien, aussi, qu'il y manquait quelque chose !...

TOURNEMOUCHE. — Oh ! oui. C'est bien meilleur.

JEANNE, *à celui-ci.* — Tu veux finir mon verre ?

TOURNEMOUCHE, *à Guillaume.* — Je peux, capitaine ?

GUILLAUME. — Bien sûr. Tu nous diras ce qu'elle pense.

JEANNE. — Il n'en est pas besoin. Je pense à notre triple bonheur. (*Guillaume et Vincent se regardent.*) Et c'est à lui que j'ai bu, puisque vous n'y avez pas songé.

GUILLAUME, *à Vincent, il lui tape sur l'épaule.* — Eh bien ? Te voilà rassuré ?

VINCENT. — Presque.

GUILLAUME, *à Jeanne.* — Ah ! il se réserve encore ! Tu vois, il est coriace.

JEANNE. — Je le convaincrai bientôt.

GUILLAUME. — J'en suis certain.

TOURNEMOUCHE, *à Jeanne.* — Je bois à vous, Madame.

(*Elle lui caresse affectueusement la nuque. Il sourit et avale d'un trait le contenu de son verre.*)

TIMOTHÉE, *à Guillaume.* — Tu as des ordres à transmettre, mon fils ?

GUILLAUME. — Oui. Fais descendre l'esquif avec deux hommes. Immédiatement. Je te suis.

TIMOTHÉE. — Bien. (*A Tournemouche.*) Allez ! Viens, toi. (*Il sort rapidement en poussant Tournemouche devant lui. Il laisse la porte ouverte.*)

JEANNE, *à Guillaume.* — Tu nous quittes déjà ?

GUILLAUME. — Oui. J'ai affaire.

JEANNE. — Ah ?

GUILLAUME. — D'ailleurs, vous avez à vous connaître de plus près, tous les deux.

JEANNE, *doucement.* — Nous aussi, Guillaume.

GUILLAUME. — Oui, mais à chacun son tour. Pour le moment, c'est celui de Vincent. Moi, j'ai de l'avance sur lui, il faut qu'il me rattrape. (*Il rit.*) Séduisez-vous l'un l'autre : ordre du capitaine ! (*Il les regarde.*) Vous n'avez pas de temps à perdre. Mettez-le à profit. (*Un temps.*) A tout à l'heure. (*Il sort et referme la porte sur lui.*)

JEANNE. — Où va-t-il ?

VINCENT. — Je ne sais pas.

JEANNE. — Vous ne savez pas ?

VINCENT. — Non.

JEANNE. — Vous me surprenez.

VINCENT. — Enfin, oui, naturellement, je le sais.

JEANNE. — Ah ! C'est un secret ?

VINCENT. — Non.

JEANNE. — Alors ?

VINCENT. — Alors, rien. Il va où bon lui semble.

JEANNE. — Vous êtes fâché ?

VINCENT. — Moi ? Non. Pourquoi ?

JEANNE. — Vous êtes si brusque, tout d'un coup !

VINCENT. — Je le suis souvent.

JEANNE. — Mais pas sans motif ?

VINCENT. — Généralement pas, en effet.

JEANNE. — Et vous en avez un, en ce moment ? J'ai commis un impair ? J'ai dit, j'ai fait quelque chose qui vous a froissé ?

VINCENT. — Oh ! froissé...

JEANNE. — Contrarié ?

VINCENT. — Agacé. Nous n'aimons guère que nos femmes nous interrogent sur nos faits et gestes, sur nos allées et venues. Il y a là comme un contrôle que nous supportons mal.

JEANNE. — Ah ! voilà !

VINCENT. — Voilà !

(*Un temps.*)

JEANNE, *souriant.* — Mon apprentissage commence !

VINCENT. — Si vous voulez.

JEANNE. — C'est ce que vous appelez me donner un pli ?

VINCENT. — Entre autres.

JEANNE. — Très bien. Après tout, vous n'avez pas tort. Le principe est excellent. Autant me rompre tout de suite.

VINCENT. — Vous prenez les choses comme il faut.

JEANNE. — Ma foi, elles sont à prendre ou à laisser ?

VINCENT. — Exactement.

JEANNE, *concluant.* — Alors ! Je vous ai promis de les prendre. Je ne me dédis pas. Je les prends.

VINCENT. — Sans arrière-pensée ?

JEANNE. — Sans aucune. Mais à une condition.

VINCENT. — Vous n'avez pas à nous imposer de condition.

JEANNE. — Si vous souhaitez que je sois une élève docile, celle-là s'impose d'elle-même.

VINCENT. — Ah ! oui ?

JEANNE. — Oui. La manière rude, tant que vous voudrez, elle ne me rebute pas. Et même je la préfère. C'est un peu la mienne. Mais pas de brimade pour rien. Avec moi, c'est superflu. Laissez-moi seulement faire mes preuves et...

VINCENT. — Vos preuves de quoi ?

JEANNE. — De bon compagnon.

VINCENT. — Les femmes ne sont jamais nos compagnons. Elles se disent nos compagnes. Et elles ne nous sont même pas une compagnie. Ou alors, dans la stricte mesure où le sont quelquefois les petits animaux domestiques. Et, comme eux, nous les envoyons coucher.

JEANNE, *ironique.* — Au sens précis du mot ?

VINCENT. — Au sens le plus précis du mot : avec nous quand elles nous attirent et seules quand elles nous assomment.

JEANNE. — Dans quel mépris vous les tenez, mon Dieu !

VINCENT. — Ce n'est pas du mépris. C'est de l'instinct de conservation.

JEANNE. — A quelles femmes faut-il donc que vous vous soyez volontairement réduits ?

VINCENT. — Aux plus inoffensives. A celles qui se contentent de nous donner du plaisir et de ne recevoir en paiement que ce que nous consentons à leur livrer de nous-mêmes. — Mais les autres, qui font les importantes...

JEANNE. — Oui ?

VINCENT. — Il faut qu'elles comprennent très vite, ex-trê-me-ment vite, qu'elles n'ont rien à espérer au-delà. Ou sinon...

JEANNE. — Je vois.

VINCENT. — Tant mieux.

(Un temps.)

JEANNE, *elle éclate de rire.* — Eh bien, vrai !...

VINCENT. — Qu'avez-vous ?

JEANNE. — Ce que nous sommes nigauds !

VINCENT. — Vous trouvez ?

JEANNE. — Ah ! Ecoutez, on ne peut pas plus ! Nous sommes stupides. On dirait de deux enfants qui boudent contre leur faim !

VINCENT. — Quelle faim ?

JEANNE. — Leur faim d'amitié. Mais, maintenant, ça suffit. Moi, j'arrête la chamaille, et je vous dis : j'ai faim, j'ai faim de ce plaisir-là.

VINCENT. — De ce plaisir là, seulement ?

JEANNE. — Et de tous ceux qui en résulteront, bien sûr. Pas vous ?

VINCENT. — Ah ! si.

JEANNE. — Bravo. Alors, je vous propose un pacte.

VINCENT. — Lequel ?

JEANNE. — On efface tout et on repart de zéro. Ça va être très amusant, vous allez voir. Vous quittez votre air de magister qui vous va affreusement mal... *(Il sourit.)* ... Voilà !... Très bien !... Et on reprend à la sortie de Guillaume. Vous êtes d'accord ? — Bon, on commence. Je le regarde sortir... Je me tourne vers vous... Je vous demande où il va... Vous me répondez bien gentiment qu'il va remercier Le Basque...

VINCENT. — Comment ? Vous l'aviez deviné ?

JEANNE. — Oh ! les filles, c'est malin, vous savez. C'est très malin. C'est de la graine de sorcière.

VINCENT. — Non, sérieusement ?

JEANNE, *elle explique.* — Nous sommes à quai et il a pris son esquif. Où voulez-vous qu'il aille sinon sur le bateau de votre sauveur, qui est ancré au milieu du port, vous me l'avez montré en venant.

VINCENT. — Vous êtes fine.

JEANNE. — Il vous en faut bien peu.

VINCENT. — Mais pourquoi m'avez-vous questionné, alors ?

JEANNE. — Histoire d'engager la conversation. Sans intérêt. N'insistons pas. Bien. Elle est engagée. Je vous demande alors si vous pensez que cette visite sera longue. Vous me répondez que c'est très probable parce qu'ils ont des tas de choses à se raconter. Alors, moi, du coup et tout naturellement, je vous rappelle la recommandation que Guillaume nous a faite avant de partir...

VINCENT. — Quelle recommandation ?

JEANNE. — Vous n'avez pas de mémoire, mon petit ami. C'est très grave pour un lieutenant. Allons ! voyons, souvenez-vous. (*Elle va à la porte et elle imite Guillaume.*) « Séduisez-vous l'un l'autre : ordre du capitaine. Et vous n'avez pas de temps à perdre. Mettez-le à profit. »

VINCENT. — Ah oui !...

JEANNE. — Vous y êtes, cette fois-ci ?

VINCENT. — Complètement.

JEANNE. — Parfait. Alors, moi je vous dis : « Eh bien ! puisque c'est comme ça : on va en profiter tout de suite ! »

VINCENT. — C'est cela que vous me dites ?

JEANNE. — Bien entendu.

VINCENT. — Vous voulez qu'on en profite tout de suite ?

JEANNE. — Evidemment ! Pourquoi attendre ? On ne s'aime jamais trop tôt lorsqu'on est appelés à s'aimer !

VINCENT. — Sans doute, mais...

JEANNE. — Je vous assure. A quoi bon les détours habituels ? Brûlons les étapes. C'est tellement plus simple. Et allons droit au but.

VINCENT. — Vous êtes hardie.

JEANNE. — Il n'y a pas de hardiesse là-dedans. Il n'y a que du naturel. Et — vous vous en apercevrez à l'usage, Vincent, c'est peut-être ma seule qualité — je suis toujours naturelle, je regarde toujours les choses comme elles sont, et je n'ai peur d'aucune réalité.

VINCENT. — Je m'en aperçois déjà.

JEANNE. — Ce qui ne signifie pas que j'adhère à n'importe laquelle, loin de là. Mais, lorsque je l'ai fait, j'en accepte les suites, sans discuter. Dans ces conditions, pas d'histoire entre nous. Je vous le répète : Guillaume sait très bien ce qu'il veut, nous le voulons aussi, nous sommes seuls, nous avons tout le temps qu'il nous faut, ne le gâchons pas à parler pour ne rien dire ! — Accordez-moi que je vous mets à l'aise ?

VINCENT. — Je n'en espérais pas tant.

JEANNE. — Eh bien, donc ! Abrégeons ! Et, du moment qu'en effet nous avons à nous connaître de plus près, comme dit encore Guillaume, n'hésitons plus, je vous en prie, posons cartes sur table et rapprochons-nous vite.

VINCENT. — Je ne demande pas mieux.

JEANNE. — Et, pour cela, moi, je ne sais qu'un moyen.

VINCENT. — Moi aussi. (*Il fait un pas vers elle.*)

JEANNE. — Ce doit être le même.

VINCENT. — Sûrement. (*Un autre pas.*)

JEANNE. — Il exige d'ailleurs un peu de courage, mais nous n'en manquons pas : il n'y a qu'à nous mettre tout nus l'un devant l'autre.

VINCENT. — Pardon ?

JEANNE. — Oui, quoi ! disons-nous toute la vérité. Notre vraie vérité. A cœur ouvert. Au lieu, comme à l'accoutumée, de procéder à tâtons et de nous la découvrir petit à petit.

VINCENT, *douché.* — Ah ! c'est cela ?

JEANNE. — Qu'aviez-vous donc compris ?

VINCENT. — C'est cela, votre façon de brûler les étapes ?

JEANNE. — Je n'en connais pas de meilleure.

VINCENT. — A quel jeu jouez-vous ?

JEANNE. — Mais à aucun, Vincent, je vous le jure. Parlons-nous bien clairement de nous. De votre vérité. De la mienne. De ce qui les oppose, mais surtout de ce qui peut les unir...

VINCENT, *il l'interrompt.* — Vous devriez monter en chaire ! Vous prêchez bien.

JEANNE. — Non, Vincent, non. Vous ne vous en sortirez pas avec des taquineries. Tenez ! si vous voulez, j'attaque la première. Votre vérité à vous, Vincent, c'est que vous avez été très hostile à mon mariage, d'instinct, et qu'il vous en est resté quelque chose. N'est-ce pas ?

VINCENT. — Oui.

JEANNE, *profondément sincère.* — Et je le conçois si bien !...

VINCENT. — Vous ?

JEANNE. — Pardieu ! Qu'est-ce que je représentais à vos yeux ? Une intruse. Depuis votre âge d'homme, vous êtes avec Guillaume deux corps pour une seule âme. Coude à coude. Cœur à cœur. Qu'une fille prétende à s'immiscer entre vous, à s'y installer à demeure, la seule idée en est intolérable ! D'autant que la donzelle, on ne se doute que trop de ce qu'elle peut être. Une pécore de province. Une confiture d'hosties et d'eau bénite. Fière de sa vertu. Une dinde ou une pimbêche. Et vraisemblablement les deux. Une parvenue en plus, forte de ses pistoles, qui fera sonner haut ses droits et ses exigences...

VINCENT, *il l'interrompt en riant.* — J'ai été plus optimiste : je ne suis pas allé aussi loin.

JEANNE. — Saint-Malo en est plein, de ces espèces. Je les connais. C'est à lever le cœur.

VINCENT. — Même à moins, nous y aurions mis bon ordre, vous savez.

JEANNE. — Je sais. Je n'ai pas oublié la petite leçon que vous avez cru devoir me donner, tout à l'heure, en guise d'avertissement. Mais c'était trop vous hâter.

VINCENT. — Je ne pense pas.

JEANNE. — Oh ! que si ! Il y a fille et fille.

VINCENT. — C'est ce que je vous ai dit.

JEANNE. — Pas dans le même sens. Et je riais bien, intérieurement, à vous voir déprécier les femmes en général afin de m'abaisser en particulier : je ne me sentais pas en cause. Car je les aime encore moins que vous, moi, les femmes. (*Elle rit.*) Forcément ! Je n'ai pas les mêmes raisons que vous pour les aimer de temps en temps !...

VINCENT. — Que vous ont-elles donc fait ?

JEANNE. — Elles m'ont fait qu'elles ne savent pas être heureuses. C'est cela que je ne leur pardonne pas. Parce que ma vérité à moi, Vincent, c'est que j'ai la vocation du bonheur, d'un *certain* bonheur : que ce bonheur-là, je l'ai longuement et patiemment voulu ; que je le tiens enfin ; que je n'en désire pas d'autre, qu'il me comble, et que je suis prête à n'importe quoi pour le sauvegarder.

VINCENT. — C'est-à-dire ?

JEANNE. — Vous ne devinez pas ?

VINCENT. — Oh ! Dieu me garde de deviner encore, avec vous ! Merci bien. On ne sait jamais où vous nous entraînez ! — Qu'est-ce que ça signifie votre : prête à n'importe quoi ?

JEANNE. — Ça signifie : vous deux premiers servis. Toujours. Et dans tout ce qui dépendra de moi.

VINCENT. — Pesez bien vos paroles. C'est un engagement.

JEANNE. — Je le signe les yeux fermés. Qu'est-ce que je risque ? J'aime d'avance tout ce que vous aimez. Votre manière de vivre est la seule que j'ai envie de vivre. Je me suis faite à elle depuis l'enfance. Déjà, lorsque j'étais gamine, je m'échappais pour aller jouer avec les chenapans du port. On jouait à se battre contre ceux de Saint-Servan. Et je me battais bien. Ils avaient peur de moi.

VINCENT. — Peste !

JEANNE. — Ne riez pas. J'ai appris tout ce qu'on enseigne aux garçons. Le cheval, les armes, les voiles et la barre. Ce n'est pas un paquet de jupons que vous emmenez avec vous. Je suis forte. J'ai des muscles.

VINCENT. — Montrez.

JEANNE, *elle tend les deux bras.* — Tenez. Vous ne les plierez pas facilement. Vous pouvez essayer.

(*Il la saisit aux poignets, et, lentement, car elle résiste, il lui ramène les bras derrière le dos et il les y maintient.*)

VINCENT. — C'est vrai que vous êtes forte.

JEANNE. — Vous voyez.

VINCENT. — Je vous fais mal ?

JEANNE. — A peine.

VINCENT, *il la courbe légèrement en arrière et se penche sur elle.* — L'effort vous fait rougir. Cela vous rend plus belle encore.

JEANNE, *gênée.* — Pensez-vous !

VINCENT. — J'aime l'odeur de vos cheveux. Ils sentent bon.

JEANNE, *idem.* — Tant mieux... mais...

VINCENT. — Il y avait longtemps que je n'avais pas respiré l'odeur d'une femme...

JEANNE. — Lâchez-moi, voulez-vous. Lâchez-moi, maintenant.

VINCENT. — Je croyais que vous n'aviez peur d'aucune réalité !

JEANNE. — La plaisanterie est de mauvais goût, Vincent. Lâchez-moi.

VINCENT, *il l'attire contre lui et approche son visage du sien.* — Jamais de la vie.

JEANNE, *elle essaye en vain de se dégager.* — Vive Dieu ! Lâchez-moi ou...

VINCENT. — Pourquoi me résistez-vous ? C'est absurde, à présent.

JEANNE. — Ne faites pas cela, Vincent. Vous allez tout gâcher entre nous. Ce sera irrémédiable.

VINCENT. — Au contraire. Le remède sera toujours à notre portée, voyons ! (*Il l'embrasse, malgré elle. Puis il la lâche enfin. Et il rit. Un temps, très court. Et, soudain, elle le gifle avec violence.*) Oh ! oh ! Plus jamais de ça, s'il vous plaît ! (*Il la gifle à son tour, sur les deux joues, avec non moins de violence.*) Et qu'il vous en souvienne ! (*Un temps.*) Le piment de la fausse innocence, c'est très bien. Je l'apprécie tout comme un autre. Mais il y faut une juste proportion. (*Elle s'essuie lentement la bouche, du revers de la main, puis elle crache.*) Fichtre ! Je vous répugne à ce point ?

JEANNE. — Cela vous étonne ?

VINCENT. — Dans ce cas, pourquoi toute cette comédie ?

JEANNE. — Quelle comédie ?

VINCENT. — Mais, à la fin des fins, vos parents ne vous ont-ils donc pas informée de ce qu'ils ont appris eux-mêmes durant que vous étiez à l'église ou juste auparavant ?

JEANNE. — Je vous ai dit que je ne les avais pas revus.

VINCENT, *il s'exclame.* — C'était exact ?... Vous n'aviez pas triché ?... (*Autre ton.*) Alors, s'il y a eu maldonne, ne vous en prenez qu'à vous. Depuis votre retour dans cette chambre, vous n'avez pas prononcé un seul mot qui n'exprime votre soumission à des lois dont vous auriez eu connaissance.

JEANNE. — Des lois ?

VINCENT. — Les nôtres, oui. Et qui, dorénavant, vous contraignent comme nous.

JEANNE. — Il y en a une qui m'oblige à supporter vos baisers ?

VINCENT. — Toute désirable que vous soyez, croyez-vous que je vous aurais embrassée si je n'en avais pas le droit ?...

JEANNE. — Qu'est-ce que vous dites ?

VINCENT, *enchaînant.* — Si notre loi, précisément, ne vous donnait à moi *autant* qu'à Guillaume ?...

JEANNE. — Ce n'est pas vrai !

VINCENT, *idem.* — Mieux encore : si elle ne vous donnait à moi *avant* lui, puisque, en matelots qui la respectent, nous avons joué à pile ou face votre nuit d'aujourd'hui, et que je l'ai gagnée ?

JEANNE. — Quoi ?... (*Un temps.*) Je vous appartiendrais comme à Guillaume ?

VINCENT. — Oui.

JEANNE. — Et vous m'auriez jouée à pile ou face ?

VINCENT. — C'est ce que nous faisons toujours. Ça va plus vite.

JEANNE. — Vous mentez. Vous mentez.

VINCENT. — Moi ? Et dans quel dessein ? Pour vous posséder indûment ? Mais encore une fois, me tenez-vous pour un homme qui abuserait de la confiance de son chef, de son frère, et qui tenterait de le déshonorer ? Savez-vous point, au contraire, que je suis garant de son honneur ainsi qu'il l'est du mien, et que nous sommes, lui et moi, les défenseurs du vôtre ?

JEANNE. — Comment ?

VINCENT. — Eh bien ! oui, naturellement. Faites donc l'amour avec un troisième et vous verrez ce qu'il adviendra de vous et de votre complice !

JEANNE. — Ah çà ! Mais vous me parlez un langage de fou !

VINCENT. — Pourquoi, de fou ? Parce que les aventuriers, les enfants perdus que nous sommes sont régis par un code qui n'appartient qu'à eux ? Parce que nous avons trouvé dans le partage notre seul moyen de salut : partage à deux, pour les femmes, et à plusieurs pour le reste ? — Vous doutez-vous seulement qu'après le pillage d'une ville ou d'un vaisseau, celui qui n'apporterait pas à la masse *tout* son butin personnel serait pendu par les génitoires jusqu'à ce que mort s'ensuive? — Allez! Allez! Décidément, je ne m'étais pas trompé. Malgré tous vos discours, vous ne pouvez pas nous comprendre. Vous n'êtes pas une femme pour nous. D'une façon ou de l'autre, vous empoisonneriez notre vie. Rentrez chez vous et laissez-nous à nous-mêmes.

JEANNE, *à voix basse et fervente.* — Au secours ! Mon Dieu, au secours !

VINCENT, *rire bref.* — Hâ !... Et voilà Dieu maintenant! Je n'attendais plus que lui! — Dieu, s'il existe, ne s'est pas souvent occupé de cette planète, ma petite. Ce sont les hommes qui s'en sont chargés. Et, après tout, ils ne s'en dépêtrent pas si mal. — D'ailleurs, au secours de quoi, de qui appelez-vous ? On ne vous touchera point. Guillaume pas plus que moi. Nous ne voulons plus de vous. Allez-vous-en, je vous dis. J'expliquerai tout à Guillaume.

JEANNE. — Je n'ai pas besoin d'interprète pour parler à Guillaume. Je lui dirai moi-même ce que j'ai à lui dire. Et c'est lui, au moins, que j'entendrai me répondre.

VINCENT. — Qu'espérez-vous encore ? La question est tranchée !

JEANNE. — Je n'en sais rien, mais j'espère. Je suis tenace. Depuis ce matin, je joue à qui perd gagne. Je continue.

VINCENT. — Ah ! vraiment? Et qu'allez-vous faire? Le mettre en devoir de choisir entre vous et moi peut-être ? — Parole ! vous êtes d'une fatuité touchante ! Nous avons beau avoir envie de vous, ma mignonne, nous saurons fort bien nous consoler de vous avoir tiré notre révérence, je vous l'affirme. Même si c'est avant de nous être satisfaits. (*La porte s'ouvre brusquement. Il se retourne.*) Qu'est-ce que c'est ?

(*C'est Timothée qui entre.*)

Pourquoi me déranges-tu ? Que se passe-t-il ?

TIMOTHÉE. — Je te demande pardon, mon fils, mais je n'y comprends goutte. C'est un sergent du roi, flanqué de nombreux soldats de police... (*A Jeanne.*) qui est là pour assurer, dit-il, la protection de votre tuteur et de votre marraine en même temps que la vôtre.

VINCENT, *il éclate de rire.* — Oh ! oh ! Voilà du sérieux !

JEANNE, *à Timothée.* — Comment, de mon tuteur et de ma marraine ? Mais ils ne sont pas à bord ! (*A Vincent.*) Et quant à moi...

TIMOTHÉE. — Si, si. Ils s'apprêtent à y monter vaillamment, derrière leur escorte.

JEANNE. — Ah ?

VINCENT, *qui s'amuse.* — Et quant à vous, j'ai l'impression que votre Dieu vous a exaucée. Il vous a dépêché les anges qui vous conviennent.

JEANNE. — Vous vous trompez, Vincent. Ce n'est pas à *mon* secours que j'ai appelé. C'est à celui d'un sentiment qui m'a fait vivre jusqu'ici, et que je ne voudrais pas qu'on m'abîme ou qu'on m'arrache avant de l'avoir défendu. Défendu jusqu'au bout, vous m'entendez. Mais, si je n'arrive pas à le sauvegarder, mon corps, ma peau et l'usage que vous en pourriez faire, m'importeront bien peu.

VINCENT. — Quel sentiment ?

JEANNE. — Cela ne vous regarde pas.

TIMOTHÉE. — Vous n'avez pas l'air en très bons termes, mes enfants ?

VINCENT. — Cela ne te regarde pas non plus.

TIMOTHÉE. — Ah ? Bien. Désires-tu que j'envoie chercher le capitaine ? C'est l'affaire de quelques minutes.

VINCENT. — Oui. Ce sera mieux.

(*Timothée va vers la porte. Il en monte les degrés et s'arrête.*)

TIMOTHÉE. — Inutile. Le voilà. Avec le sergent. Ils viennent. (*Il sort.*)

(*On entend des voix au dehors.*)

VOIX DU SERGENT. — Je suis au regret, capitaine, mais, en dépit de mon respect pour vous, je dois exécuter les ordres que j'ai reçus.

VOIX DE GUILLAUME. — Ils sont offensants, Monsieur. J'ai l'honneur de servir le roi aussi fidèlement que vous. Vous envahissez mon navire comme s'il était celui d'un pirate ou d'un contrebandier. Je ne suis ni l'un ni l'autre.

VOIX DU SERGENT. — Il n'en va pas de ma faute, Excusez-moi.

GUILLAUME. — Allez au diable ! (*Il apparaît. A Jeanne.*) Tu n'avais donc pas vu tes parents ? Ce n'était pas une histoire ?

VINCENT. — Non.

GUILLAUME, *il entre, à Vincent.* — Ah ? — Et alors ? Tu l'as mise au fait ?

VINCENT. — Oui. Elle donne admirablement les gifles.

GUILLAUME. — Elle t'a giflé ? Toi ? J'espère que tu le lui as rendu ?

VINCENT. — Evidemment.

GUILLAUME. — A la bonne heure ! Chez qui se croit-elle ? — Et ces gens, qu'est-ce qu'ils foutent, tonnerre de Dieu ? D'ailleurs, au nom de quoi me font-ils une avanie pareille ?

VINCENT. — Aucune importance.

GUILLAUME. — A Ah, tu trouves ! On aurait résolu de nous jeter en prison qu'on n'agirait pas autrement. Rien ne prouve, du reste, qu'on ne va pas vouloir nous y jeter !

VINCENT. — Mais non. Ils viennent réclamer leur enfant martyr. Ils ont eu peur que tu le leur refuses et ils ont pris des précautions. Mais nous allons le leur remettre bien gentiment. Et ç'en sera fini de toutes ces calembredaines.

JEANNE. — Vous ne pensez pas que j'ai mon mot à dire, là-dessus ?

VINCENT. — Vous l'avez déjà dit, votre mot : c'est non.

JEANNE. — Ce n'est pas exactement cela que j'ai dit, Vincent.

VINCENT. — Cela revient au même.

GUILLAUME. — Tu es sûr ? Elle n'est pas sotte. Tout peut encore s'arranger.

JEANNE, *à Guillaume.* — Il n'y a que toi qui puisses encore tout arranger. Mais tu le peux, en effet.

VINCENT, *concluant.* — Là ! On ne saurait être plus limpide ! Tu as compris ?

GUILLAUME. — Oui. (*Un temps.*) C'est dommage. Lorsque je vous ai quittés, les choses semblaient devoir aller si bien ici que je me suis très vite habitué à l'idée de l'avoir à nous et avec nous.

JEANNE. — C'est vrai, Guillaume ?

(*Ils se regardent tous les deux.*)

VINCENT. — Alors, félicitons-nous de ce qu'il ne soit pas trop tard. — Cela dit, mauvaise partie, Gouillaume, décidément ! Nous y aurons perdu la plus belle prise de notre vie. Tu as bien failli m'y perdre. Et nous continuons à y perdre notre temps. C'est beaucoup pour une seule femme !

GUILLAUME. — Oui. — Ah ! je m'en souviendrait de ce mariage.

VINCENT. — Moi aussi.

JEANNE. — Moi aussi.

(*Ils ne peuvent s'empêcher de rire tous les trois.*)

GUILLAUME. — Voilà au moins un point sur lequel nous serons d'accord !

JEANNE, *avec une âpre amertume.* — Ce sera toujours ça !

VINCENT. — Tu as vu Le Basque ?

GUILLAUME. — Oui. Rendez-vous pris. A l'Ile aux Vaches. Dans cinq semaines.

(*De nouveau des voix dehors.*)

Ah ! Enfin !...

VOIX DU SERGENT. — Faut-il que je vous suive, Messire ?

VOIX DE SIMON CARREC. — Non. Merci, monsieur l'Officier. Mais vous nous obligerez en restant à portée de voix.

(*Simon Carrec et Gertrude Le Nault apparaissent.*)

GUILLAUME. — Eh bien ! entrez, mort-Dieu ! entrez. Pourquoi hésitez-vous ? Vous avez beau afficher un amour excessif pour la gendarmerie, on ne vous mangera pas tout crus. Seulement, vous comprendrez que, dans un tel appareil, votre visite m'est fort désagréable. Tâchez qu'elle soit brève.

GERTRUDE, *à Simon Carrec, explosant.* — Et voilà ! Vous l'avais-je prédit, oui ou non ? Vous nous couvrez de ridicule ! (*A Jeanne.*) Jeanne, ma petite fille, je suis en opposition complète avec ton tuteur sur toute cette affaire. Je veux que *tes* maris le sachent toute de suite.

VINCENT. — Tiens, tiens !

GERTRUDE, *montrant Simon Carrec.* — Il y a des heures que je fais l'impossible pour le contrecarrer.

SIMON CARREC. — A qui le dites-vous !

GERTRUDE. — A qui de droit. Et je ne suis là que pour continuer : je n'ai pas envie qu'on me croie piquée de la même mouche que vous.

SIMON CARREC. — Une mouche ? C'est mon devoir que vous traitez de mouche ?

GERTRUDE. — Oui. Et de mouche venimeuse, encore ! Je les connais, les hommes de devoir : placez-en un n'importe où, le malheur n'est pas loin.

SIMON CARREC. — Ma pupille en jugera.

GERTRUDE. — Votre pupille ? Prenez donc la peine de la regarder, c'est tout jugé : elle a une mine superbe, je ne lui ai jamais vu les joues si colorées, on jugerait qu'elle a reçu des calottes, elle nage dans le bonheur, et, si vous ne trouvez pas que ce mariage lui réussit, je me demande ce qu'il vous faut ! (*A Jeanne.*) N'est-ce pas ?

SIMON CARREC. — Il me faut de la décence et de la dignité, ma commère. Le respect de soi-même et de la volonté de Dieu.

GERTRUDE. — Oh là, là !... Quand on sait ce que tout cela cache...

SIMON CARREC. — Ce que cela cache ?

GERTRUDE. — Oh ! je vous en prie ! Ne faites pas l'innocent. Il y a belle lurette que vous êtes jaugé, mon bonhomme, vous et tous les cancrelats de votre religion. La Saint-Barthélemy ne nous a servi de rien. L'Edit de Nantes est une calamité. Et si on m'écoutait, les bûchers brûleraient en permanence

sur la place publique. On a son chose de bonne catholique ou bien on ne l'a pas.. Moi, je l'ai.

SIMON CARREC. — Vous n'avez pas honte ?

GERTRUDE. — Et vous ?

SIMON CARREC. — Moi ?

GERTRUDE. — Oui. Vous. Car, enfin, voulez-vous que je vous dise ce qu'il y a sous vos grands airs et vos nobles paroles ? Il y a, tout sordidement, que vous n'avez jamais digéré que Jeanne vous échappe. Il y a que vous souffrez d'un chatouillement dans vos chausses et que vous n'avez jamais pu vous en guérir. A votre âge ! C'est une dérision ! — Alors, quoi, vous estimez que votre pauvre épouse, la sainte femme ! ne vous en a pas assez donné à porter ? Il vous en faut encore ?

SIMON CARREC. — Ma femme ? Vous perdez la tête ? Vous ne savez pas ce que vous dites !

GERTRUDE. — Je le sais quatre fois mieux que vous : j'ai eu quatre maris et ils m'ont trompée tous les quatre. Seulement, ce n'est pas parce que vous avez été cocu et moi aussi que nous avons ensemble quelque chose de commun.

(*Guillaume et Vincent éclatent de rire.*)

SIMON CARREC. — J'ai toujours fermé les yeux sur vos extravagances, ma commère, mais, je vous en avertis : vous passez la mesure. (*A Guillaume.*) Monsieur, vous m'avez prié d'être bref. Je le serai si j'ai la faculté de m'adresser enfin à ma pupille.

VINCENT, *sur le ton le plus apparemment détaché.* — Ce cuistre me déplaît.

GERTRUDE. — Heureuse de vous l'entendre dire : je me sentais trop seule.

SIMON CARREC, *venimeux.* — Monsieur est le lieutenant Cadoré, sans doute ?

GERTRUDE, *à Jeanne.* — Ah, au fait ! Il est très bien !

SIMON CARREC, *exaspéré.* — Gertrude !

GERTRUDE. — J'ai le droit d'avoir du goût, dites donc !

SIMON CARREC, *idem.* — Sacrebleu ! Il n'y aura donc personne ici pour vous clouer le bec !

GUILLAUME. — Mais si. Vos policiers. Faites-la mettre en prison !

GERTRUDE. — Il en serait bien capable !

GUILLAUME, *enchaînant.* — Mais ne comptez pas sur nous pour lui imposer silence, Madame nous amuse trop.

VINCENT. — Oui.

SIMON CARREC, *menaçant.* — Vous avez tort, messieurs, vous avez grand tort d'évoquer la prison avec cette légèreté.

GUILLAUME. — Parce que ?

SIMON CARREC. — Parce que vous risquez fort de la voir s'ouvrir devant vous dans un très court délai. (*Mouvement de Jeanne.*)

VINCENT. — Oh ! oh !

GUILLAUME, *à Vincent.* — Tu vois, je l'aurais parié !

JEANNE. — Qu'est-ce que cela signifie, Messire ?

GERTRUDE, *à celle-ci.* — Tu te décides enfin à desserrer les dents, toi ? — Pas dommage !

SIMON CARREC, *à Jeanne.* — Cela signifie, mon enfant, qu'avec l'aide de ta servante, j'ai alerté les autorités civiles et religieuses. Nous avons témoigné devant elles que tu étais victime d'un abus de confiance éhonté aux fins les plus immorales. Du coup, elles t'accordent d'avance l'annulation de ton mariage. J'en ai fait la demande pour toi. Il n'y manque plus que ta signature. Voilà, ma chère enfant. Tu es libre de nouveau.

GERTRUDE, *à Jeanne.* — Eh bien ! te voici comblée, je suppose !

(*Jeanne se retourne lentement vers Guillaume et le regarde.*)

JEANNE. — Qu'est-ce que tu penses de tout cela, Guillaume ?

GUILLAUME. — J'en pense que je me moque pas mal de l'opinion de ce polichinelle...

SIMON CARREC. — Monsieur !...

GUILLAUME, *ignorant l'interruption.* — De ce ventriloque du bon Dieu. Et que je ne me donnerai pas le mal d'y répondre autrement qu'à coups de pistolet.

GERTRUDE. — Parfait !

SIMON CARREC, *à Gertrude, outré.* — Vous dites ?

GERTRUDE, *riant.* — Oui !...

GUILLAUME, *continuant.* — En revanche, j'ose croire que tu ne me juges pas aussi bassement que lui. Les apparences me sont défavorables, mais je n'ai nullement abusé de ta confiance. La preuve en est, tu as dû l'apprendre par Vincent, que bien avant ce vacarme, j'avais résolu de te laisser maîtresse de ton choix.

JEANNE. — Il était tard, déjà. Pourquoi ne m'as-tu pas mise à même d'en décider ce matin ?

GUILLAUME. — Ce matin, il n'y avait pas d'alternative : je partais. Sans esprit de retour, je te le rappelle. Nous avions formellement convenu que tout se bornerait à la cérémonie et qu'en somme ce mariage ne serait qu'un mariage blanc.

GERTRUDE, *choquée.* — Un mariage blanc ? Oh !...

JEANNE. — Je te plais donc toujours aussi peu, Guillaume ?

GUILLAUME. — Le goût que je puis avoir pour toi, *maintenant*, n'est pas en cause : il eût été moins vif puisque je serais reparti tout de suite. D'autre part, du moment que tu avais eu le geste, mariée ou pas, de me rendre mon héritage...

SIMON CARREC, *à Jeanne.* — Quoi ? Tu as fait cela ? Mais c'est de la démence !

JEANNE. — Oui, vous voyez, mon tuteur, me voici déjà beaucoup moins intéressante !

GERTRUDE, *à Simon Carrec.* — Empochez ça, mon ami !

JEANNE, *à Guillaume, reprenant.* — Ainsi, tu ne te serais pas soucié de ce que je serais devenue ?

GUILLAUME. — Un mariage, qui n'a pas été consommé, s'annule très facilement. Demande à ton tuteur : il est très versé dans la question.

SIMON CARREC. — En effet. Mais je voudrais bien savoir à quoi servent tous ces retours en arrière ?

JEANNE. — Réponds-moi, Guillaume. Est-ce que rien n'a changé en toi depuis que tu me connais ?

GUILLAUME. — Je viens de te dire que si.

JEANNE. — Et cependant je demeurerais ici que tu me partagerais avec Vincent, tout pareil ?

GUILLAUME. — Evidemment.

JEANNE. — Et ma première nuit de femme serait toujours à lui ?

GUILLAUME. — Toujours. Elle lui appartient.

JEANNE. — Parce que tu la lui as jouée et parce qu'il l'a gagnée ?

GUILLAUME. — Oui.

JEANNE, *ironique.* — Dette de jeu, dette d'honneur ! (*Grave, soudain.*) Pourtant, Guillaume, pourtant... (*Elle laisse sa phrase en suspens.*)

GUILLAUME. — Oui ?

JEANNE. — Tu n'es pas aveugle. Tu n'es pas sourd.

Tu n'es pas bête. Et tu as bien compris que je t'aime.

SIMON CARREC, *scandalisé.* — Tu aimes cet homme-là !

JEANNE. — Et tu as bien compris aussi que c'est depuis très longtemps, que cela me tient d'autant plus fort, et que je ne pourrais jamais me donner à un autre ? Ce sentiment que je t'ai voué, à toi seul, tu en fais bon marché, mais est-ce que tu n'as pas conscience que tu vas y perdre quelque chose de très rare ?

GUILLAUME. — Et en quoi le perdrais-je ?

JEANNE. — Au sortir de cette première nuit..., suppose que ce soit Vincent que je me mette à aimer ?

GUILLAUME. — Lui ou moi, c'est tout un.

SIMON CARREC, *révolté.* — Oh !...

JEANNE. — Tu n'en souffrirais pas ?

GUILLAUME, *plus sourdement.* — Je ne vois pas pourquoi j'en souffrirais : c'est mon matelot.

SIMON CARREC. — Mais, à la fin des fins, comment pouvez-vous parler de ces choses avec une telle impudeur ? Seulement, cela suffit. Je ne saurais en entendre davantage. Et d'ailleurs, tout a été dit, je présume ?

JEANNE. — Oui. Dans ces conditions...

SIMON CARREC. — Tu n'as plus qu'à me suivre. Viens, mon enfant. Partons.

(*Jeanne se dirige lentement vers Guillaume.*)

Eh bien ? Tu ne viens pas ?

(*Un temps.*)

JEANNE. — Non, mon tuteur. Je reste.

SIMON CARREC. — Quoi ?

(*Mouvement des autres.*)

GERTRUDE. — Bravo.

SIMON CARREC, *stupéfié.* — Tu restes ?

JEANNE. — Oui.

GUILLAUME. — Attention ! Il ne s'agit pas de faire un coup de tête que tu regretterais plus tard ? Tu as bien pesé le pour et le contre ?

JEANNE. — Je les ai bien pesés. Je reste.

VINCENT. — Sans réticences, cette fois ?

JEANNE. — Plus aucune.

GERTRUDE, *fièrement.* — Voilà... C'est ma filleule !

SIMON CARREC, *qui est comme frappé de la foudre.* — Mais ce n'est pas possible, voyons ! C'est un cauchemar ! Il n'est pas possible que tu te fasses volontairement la complice...

JEANNE, *le coupant.* — C'est mon affaire, messire. Vous n'avez plus rien à y voir.

SIMON CARREC. — Je n'ai plus rien à... ?

JEANNE. — Non. Vous ne vous en êtes déjà que trop lourdement mêlé.

GERTRUDE. — Et de deux ! Rempochez.

SIMON CARREC. — C'est de cette façon-là que tu me remercies ?

JEANNE. — Oui.

VINCENT, *dur.* — Autrement dit, débarrassez la place. Nous avons assez ri.

SIMON CARREC. — Comment ?

VINCENT, *il sort son pistolet de sa ceinture.* — Vous n'entendez pas le français ?

SIMON CARREC, *terrifié, balbutiant.* — Monsieur, vous oubliez... que je suis là... sous la protection de la police...

GUILLAUME — Justement. Nous n'oublions rien, monsieur.

VINCENT. — Et vous avez vingt secondes. Pas une de plus. Et je compte.

JEANNE. — Retirez-vous, mon tuteur. Vous n'êtes pas avec des agneaux ici. Moi incluse.

GERTRUDE. — Vous avez compris ? — Mais non, vous n'avez pas compris ! Que diable un homme de votre espèce peut-il comprendre à l'amour ?

SIMON CARREC. — Oh ! vous, ma commère, je me rappellerai votre comportement et vous ne l'emporterez pas en paradis, je vous le jure !

GERTRUDE. — Qu'en pourrez-vous savoir ? Vous n'y entrerez jamais !

VINCENT. — Seize, dix-sept, dix-huit... (*Il arme son pistolet.*) Prenez garde !

SIMON CARREC, *sortant précipitamment.* — Ah ! c'est trop fort !...

(*On entend des voix au dehors, celle de Simon Carrec, celle du sergent, puis un brouhaha et des pas qui s'éloignent.*)

GERTRUDE, *riant.* — Ouf ! Adjugé !

GUILLAUME. — Oui.

GERTRUDE. — La seule chose que je regrette, c'est que vous ne lui ayez pas tiré dessus. Cela m'aurait fait un délicieux souvenir. (*Très mondaine.*) Un de plus !... — Sur ce, ne vous inquiétez pas : je suis une bavarde, mais je ne suis pas une gêneuse et je m'en vais. Adieu, ma petite fille. Je suis fière de toi. Quand on aime, il faut aimer au-delà de l'amour. (*Elle va vers la porte, mais, au moment de sortir, elle se retourne.*) Encore un mot, cependant. Je vous ai soutenus de toutes mes forces, mais, réflexions faites, je ne suis pas partisante de vos deux maris à la fois. Un mari. Un amant. Un mari qui ne sait rien, un amant qui n'en sait pas plus, c'est la vieille formule, elle n'est pas mauvaise. (*A Jeanne.*) Mais ce n'est pas la meilleure. La meilleure, vois-tu, et de très loin, c'est d'avoir plusieurs maris successifs. Le veuvage, ma chérie, le veuvage, voilà l'état idéal. D'abord, parce que, d'un mari ou d'une femme, si l'un doit disparaître, mieux vaut que ce soit le mari : un homme seul, n'est-ce pas, on ne sait jamais ce que ça peut devenir. Et ensuite, parce que, étant en principe une veuve inconsolable, on ne le vérifie vraiment qu'en se faisant beaucoup consoler. C'est la grâce que je te souhaite. Pas tout de suite, naturellement !... (*Guillaume, Vincent et Jeanne rient.*) Messieurs, je vous salue bien. (*Elle sort.*)

(*Un silence, puis :*)

VINCENT, *il se dirige vers le fond.* — Je vous quitte aussi. Vous avez sûrement des choses à vous dire.

JEANNE. — Non. Demeurez, je vous prie.

VINCENT, *il s'arrête.* — Pour quoi ?

JEANNE. — Pour faire la paix, nous deux.

VINCENT. — Elle est faite. Je vous dois même une amende honorable. J'ai beaucoup apprécié votre conduite tout à l'heure. J'aime le courage. En amour comme ailleurs. Et, depuis que je sais ce qui vous anime, je trouve que vous en avez à revendre. Je vous ai dit que vous n'étiez pas une femme pour nous. Je le retire.

JEANNE. — Merci, Vincent.

GUILLAUME, *à Vincent.* — Diable ! c'est une vraie déclaration que tu lui adresses là !

VINCENT, *à Guillaume.* — D'estime, oui. Je lui rends les armes. Elle le mérite. Aussi, je pensais t'en parler dans un moment, mais autant que ce soit tout de suite : j'abandonne mes droits sur elle pour cette nuit, Guillaume. Je te la laisse.

GUILLAUME. — Quoi ?

JEANNE. — Vous feriez cela, Vincent ?

VINCENT. — Oui.

GUILLAUME. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Elle ne te plaît plus ?

VINCENT. — Au contraire.

GUILLAUME. — Elle te plaît trop ?

VINCENT. — Pas d'inepties, veux-tu.

GUILLAUME. — Alors ?

VINCENT. — C'est toi qu'elle aime. Et de telle sorte que, pour ne pas te perdre, elle s'est soumise à ce qui la révolte. Cela vaut quelque chose en retour.

GUILLAUME. — Rien du tout. Nous n'avons pas à entrer dans ces considérations-là.

VINCENT. — Avoue cependant que les circonstances sont bien différentes de celles que nous avions prévues. Elles remettent tout en question.

GUILLAUME. — Je ne reconnais à aucune circonstance le pouvoir de détruire les principes mêmes de notre vie. Ce serait tout foutre en bas. Je refuse.

JEANNE. — Il nous laisse l'un à l'autre notre première nuit, Guillaume, et tu refuses ?

GUILLAUME. — Je refuse. Si tu regrettes de n'avoir pas suivi ton tuteur, tu es encore libre de le rejoindre. Mais pourquoi diable es-tu restée ?

JEANNE. — Je n'en sais rien .Depuis ce matin, c'est comme une nécessité qui me choisit d'instant en instant et qui me force à lui obéir.

GUILLAUME. — Alors, de quoi te plains-tu ? Tu n'as qu'à continuer.

VINCENT. — Et toi, pourquoi t'obstines-tu ? Je te la cède de bon gré.

GUILLAUME. — Ce n'est ni de ton gré, ni du sien, ni du mien qu'il s'agit. Je n'oserais plus faire respecter notre loi par quiconque si je ne la respectais d'abord moi-même, et quoi qu'il dût m'en coûter.

VINCENT. — Je te promets que personne ne le saura.

GUILLAUME. — Je le saurai, moi. Et je n'aurai pas fini d'en rougir. C'est l'argent, c'est les femmes qui ont toujours dressé les hommes les uns contre les autres. Nous avons eu la sagesse d'y remédier. Ne compte pas sur moi pour nous redonner la maladie.

VINCENT. — Tu es beaucoup trop absolu.

GUILLAUME. — Je paye d'exemple, voilà tout. C'est ma force. Outre que je ne reviens jamais sur ce que j'ai perdu.

VINCENT. — Dans ce cas, ce qui a été gagné au jeu peut y être risqué, de nouveau. Aucune règle ne nous le défend. Je te rejoue ta nuit de noces. Cela, tu as le droit de l'accepter.

GUILLAUME. — Cela, oui.

VINCENT. — Jette une pièce.

GUILLAUME, *désignant Jeanne.* — Non. Elle.

JEANNE. — Tu veux que ce soit moi qui... ?

GUILLAUME. — Oui. Il y a de l'or dans cette coupe. Prends une pièce et jette-la. (*A Vincent.*) Tu dis quoi ? Pile ou face ?

VINCENT. — Face.

GUILLAUME. — Très bien. (*A Jeanne.*) Qu'est-ce que tu attends ? (*Elle va lentement vers la coupe et prend une pièce.*) Alors ? — Tu te décides, oui ? — Face pourlui. Pile pour moi. — Vas-y.

(*Elle jette la pièce en l'air et la rattrape dans ses deux mains fermées.*)

Eh bien ! regarde, bon sang ! C'est quoi ?

JEANNE, *elle desserre les mains et regarde.* — C'est face.

(*Un silence.*)

VINCENT. — J'ai fait ce que j'ai pu.

JEANNE. — Oui. (*Un temps. A Guillaume.*) Je te demande la permission d'aller chez moi et d'y rester jusqu'à ce soir.

GUILLAUME. — Comme tu voudras.

JEANNE. — Je serai de retour à la nuit. D'ici-là, capitaine... (*Elle rit, mais d'un rire déchirant.*)... d'ici-là, prépare-moi une belle lune de miel. Fais mettre des draps frais à ton cadre. Fais allumer des lampions et des torches. Envoie chercher des fleurs. J'ai envie de gaîté. De gaîté, mais pas de tintamarre. Donne quartier libre à tes hommes. Laisse seulement Tournemouche. Lui ne me gênera pas, je l'aime bien. Et si, par hasard, qui sait ? tu changes d'avis, Guillaume, n'attends pas trop pour venir me le dire, souviens-toi... (*Elle se reprend.*) Non, rien. Je serai ponctuelle. (*Elle sort.*)

(*Un silence.*)

GUILLAUME. — Nous n'avons pas de reproche à nous faire. Nous lui avons accordé une chance de plus.

VINCENT. — Oui.

GUILLAUME. — C'est le sort. Il n'y a qu'à s'incliner.

VINCENT. — Oui.

GUILLAUME. — Et, au fond, c'est justice. Tu l'avais, tu la gardes.

VINCENT. — Oui. (*Léger temps.*) Et tu en crèves.

GUILLAUME. — Moi ?... (*Sans conviction.*) Tu es fou !...

(*Ils se regardent, immobiles, tandis que le rideau tombe.*)

Deuxième Tableau

Pas d'entracte. Une pause, très courte.
Même décor.
C'est le soir du même jour.
La scène est inégalement éclairée par la lampe à suspension et par les candélabres. Zones de lumière et de pénombre légère.
La porte du fond est ouverte. Le crépuscule touche à sa fin et la nuit tombera assez rapidement, une nuit très claire de juin. Quand l'obscurité se fera, au dehors, on apercevra deux ou trois des lampions en verre de couleur qu'on a suspendus dans les haubans selon le vœu de Jeanne.
Sur la commode, un grand vase d'église en métal avec des fleurs.

Avant le lever du rideau, on entend jouer de la guitare. Lorsqu'il se lève, Vincent est seul en scène. Il est assis sur le coffre. Il cherche un air sur sa guitare en fredonnant. Il le trouve et se met à chanter à mi-voix.

VINCENT

Passé minuit, le diable vous emporte !
Mes beaux enfants,
J'ai trop grand-peur des esprits revenants,
Je n'ouvre pas ma porte.

Le jour venu, l'amour est la plus forte,
Mes beaux enfants,
Une fleur fraîche et des écus sonnants,
Je vous ouvre ma porte.

Mais quand la lune a crié de la sorte,
Mes beaux enfants,
C'est que le mal est aux sources du vent,
Je n'ouvre plus ma porte.

(*Il prolonge sa chanson par quelques accords. Soudain, Tournemouche, tout essoufflé, apparaît sur le seuil.*)

VINCENT, *il se lève et pose sa guitare.* — Ah, te voilà enfin ! Pas dommage. Alors ?

TOURNEMOUCHE. — Je ne l'ai pas trouvé.

VINCENT. — Qui ? Lui, ou elle ?

TOURNEMOUCHE. — Lui.

VINCENT, *très contrarié.* — Ah, diable !...

TOURNEMOUCHE. — Elle, je ne l'ai pas vue non plus. Mais j'ai laissé votre lettre.

VINCENT. — Tu as dit qu'on la lui donne tout de suite ?

TOURNEMOUCHE. — Oui. La servante a promis. Je n'ai pas attendu la réponse.

VINCENT. — Tu as bien fait : il n'y en avait pas. Après ?

TOURNEMOUCHE. — Après, donc, je me suis encouru pour chercher le capitaine. Comme vous l'aviez dit.

VINCENT. — Et tu ne l'as déniché nulle part ?

TOURNEMOUCHE. — Non.

VINCENT. — C'est incroyable. Tu as regardé partout ? Dans toutes les tavernes ? Dans tous les vide-bouteilles ?

TOURNEMOUCHE. — Forcément.

VINCENT. — Dans tous, tu es sûr ? Il y en a beaucoup !

TOURNEMOUCHE. — S'il y en a !... C'est bien ça qui m'a mangé le temps.

VINCENT. — Et nos hommes ? Ils devaient y être, eux ! Aucun ne t'a renseigné ?

TOURNEMOUCHE. — Non. Pas un ne savait.

VINCENT. — Même pas frère Timothée ?...

TOURNEMOUCHE. — Oh ! Frère Timothée !

VINCENT. — Oui, eh bien ?

TOURNEMOUCHE. — Il avait tellement bu qu'il ne m'a même pas reconnu. Il y a des siècles qu'on n'avait pas bu comme ça, il paraît.

VINCENT. — Quel porc !

TOURNEMOUCHE. — Vous pouvez le dire. Il ne se remuait même plus de son banc pour pisser. Ce n'est pas propre, pour un religieux.

VINCENT. — Et dans les bordels ?

TOURNEMOUCHE. — Dans les bordels, j'y suis été aussi. Mais je n'ai pas entré.

VINCENT. — A cause de quoi ?

TOURNEMOUCHE. — A cause que je n'ai pas encore l'âge, ils ont dit.

VINCENT. — A quatorze ans ? Qu'est-ce qui leur faut !

TOURNEMOUCHE. — Oui, croyez-vous ! Heureusement qu'à la Tortue, ils ne sont pas tant à cheval !

VINCENT. — On aurait pu aller voir s'il était là, au moins ?

TOURNEMOUCHE. — J'y ai bien demandé, mais ils m'ont tous jeté la porte au nez. « Chez nous, on ne connaît personne », ils ont dit. Il y en a même un, une grosse brute, qui m'a flanqué son pied. C'est vexant.

VINCENT, *ironique.* — Ils sont vraiment très discrets !

TOURNEMOUCHE, *il approuve, avec sérieux.* — Oh oui ! Oh ! pour ça, ils sont bien.

VINCENT. — Beaucoup trop. Cela dit, inutile de s'interroger davantage. Dès l'instant qu'il ne godaille pas quelque part, il ne peut être que dans une maison. Sinon, où serait-il ?

(*Léger temps.*)

TOURNEMOUCHE. — Et sur le bateau de Le Basque, vous y avez pensé ? Ils y sont peut-être à causer, tous les deux ?

VINCENT. — Certainement pas. J'y étais. Je l'ai quitté il y a une heure, Le Basque, juste avant de venir. Nous sommes redescendus à terre ensemble.

TOURNEMOUCHE. — Oui, mais depuis ?

VINCENT. — Depuis, s'il y est allé, il ne l'aura pas trouvé et il aura regagné la ville, voyons ! Non, non... (*On entend une cloche qui tinte, au loin.*) Qu'est-ce qui sonne, là ? Le couvre-feu ?

TOURNEMOUCHE. — Probable, oui.

VINCENT. — Si tôt ?

TOURNEMOUCHE, *à la porte.* — Pas si tôt. C'est la nuit, tout juste. Il y a déjà plein d'étoiles. Aux îles, elles sont plus grosses, les étoiles, vous avez remarqué ? C'est vrai que, là-bas, on est plus près du

ciel. Forcément : d'ici au Tropique, ça fait bien la moitié du chemin. (*Un temps.*) Vous voulez que je retourne le chercher ?

VINCENT. — Non. J'y vais moi-même. C'est plus sûr. Je tâcherai de le ramener, voilà tout : ce n'est pas dans un lupanar qu'on peut parler tranquillement ! — Il y en a combien, de ces claquedents ?

TOURNEMOUCHE. — Il y en a cinq, mais ils sont tous dans la même rue. La rue de la Crevaille, elle s'appelle. A côté de la place au Pilori, vous verrez.

VINCENT. — Bon. Mets une cruche de vin sur la table et attends-nous. Tu iras dormir après. Et éteins-moi toutes ces lumières. Ça n'a plus de sens.

TOURNEMOUCHE. — Les fleurs aussi, je les enlève ?

VINCENT. — Non, pourquoi ?...

TOURNEMOUCHE. — Tant mieux. Ce sera un peu comme si elle était là. N'empêche ! Une drôle de nuit de noces, quand on y pense...

VINCENT, *songeur.* — Oui... (*Il se secoue.*) ... Allez! A tout à l'heure, garçon ! (*Il se dirige vers la porte, mais il s'arrête brusquement à la vue de Jeanne qui vient de s'y encadrer.*)

VINCENT, *stupéfait.* — Comment, vous ?... Vous êtes venue ?

JEANNE. — Vous ne vous y attendiez pas, un peu ?

VINCENT. — Ah, pas le moins du monde, non ! Je m'y attendais si peu que je partais. On ne vous a donc pas remis ma lettre ?

JEANNE. — Si.

VINCENT. — Et vous êtes venue quand même !

JEANNE. — Oui. J'ai couru ma chance.

VINCENT. — Quelle chance ? Si cela signifie que vous espériez que Guillaume serait seul, déjà, vous vous êtes trop pressée, donnez-moi le temps de l'informer de ma décision. Je n'ai pas encore pu le faire.

JEANNE. — C'est une éventualité que je redoutais, au contraire.

VINCENT. — Vous redoutiez de trouver Guillaume seul ?

JEANNE. — Bien sûr. Je risquais aussi de vous trouver ensemble, ce qui n'eût rien arrangé non plus. Ou, pire encore, de ne trouver personne.

VINCENT. — C'est, en effet, ce qui a failli vous arriver. A trois minutes près.

JEANNE. — Dans ce cas, Tournemouche m'aurait peut-être renseignée. Et je serais allée à votre recherche. J'y étais bien résolue.

VINCENT. — A ma recherche à moi ?

JEANNE. — Oui.

VINCENT. — Mais dans quelle intention ?

JEANNE. — Oh ! écoutez, Vincent : c'est pourtant simple ! Vous quittez Guillaume cet après-midi presque immédiatement après moi — c'est ce que vous m'écrivez — vous prenez en dehors de lui, et à la dernière heure, un parti stupéfiant qui va bouleverser sa vie et la vôtre. Et la mienne, par contrecoup. Vous m'en avisez avant lui, mais en me plaçant, dirait-on, devant le fait accompli, et sans y ajouter la moindre explication. Et vous vous imaginiez que je me satisferais de cela ?

VINCENT. — Parbleu ! Et non seulement que vous vous en satisferiez, mais que vous vous mettriez à rire aux anges ou à pleurer de joie comme à l'aspect d'un miracle auquel on ne peut pas croire ! Car, enfin, ce qui importe pour vous, c'est le résultat Et le résultat, au bout du compte, c'est que vous avez gain de cause. Alors ? De quoi vous souciez-vous ? Que désirez-vous de plus ? Et de mieux ?

JEANNE. — Vous vous êtes gravement querellé avec Guillaume ?

VINCENT, *haussant les épaules.* — Mais non. Pas du tout.

JEANNE. — Ah ?... (*Un temps. Elle se tourne vers le mousse.*) Laisse-nous, veux-tu, mon petit Tournemouche.

TOURNEMOUCHE. — Oui... (*Sur le seuil.*) Je suis bien content, moi, que vous êtes revenue. J'avais peur que je ne vous reverrai jamais plus. Je ne sais pas pourquoi, remarquez. Mais, des fois, ça m'arrive comme ça que je comprends, même quand je ne sais pas. Et, des fois aussi, je me trompe.

JEANNE, *souriant.* — Cette fois-ci, tu t'es trompé.

TOURNEOUCHE. — Oui. Je suis bien content. (*Il sort et ferme la porte.*)

JEANNE. — Vous avez déjà signé avec Le Basque ?

VINCENT. — Non. Mais nous sommes d'accord. Je le rejoins avant minuit et nous appareillons à l'aube.

JEANNE. — Rien n'est encore définitif, alors ?

VINCENT. — C'est tout comme. Je n'ai pas voulu conclure avant d'avertir Guillaume, ce qui était bien le moins. Mais il ne s'agit pas d'un scrupule tardif : il fallait auparavant que je m'assure de Le Basque. (*Un temps.*)

JEANNE. — Ainsi, c'est à cause de moi que vous partez ?

VINCENT. — Et à cause de qui voulez-vous que ce soit ? (*Léger temps.*) Mais, pour être à la fois plus aimable et plus véridique, disons que c'est à cause de ce que vous êtes et que j'ai découvert ce tantôt. Mon changement d'attitude envers vous aurait dû vous le faire comprendre, il me semble. Et c'est pourquoi j'ai supposé qu'il n'était nul besoin de rien vous expliquer. Il faut croire qu'à toutes vos vertus vous joignez aussi la modestie.

JEANNE. — Vous estimez que c'est le moment de vous moquer de moi ?

VINCENT. — Je ne me moque pas de vous. Je vous le jure.

JEANNE. — Quoi ! vous êtes sincère ?

VINCENT. — Profondément.

JEANNE. — Vous partez parce que vous trouvez que la mariée est trop belle ?

VINCENT. — Pour moi, oui.

JEANNE. — Pourquoi, pour vous ?

VINCENT. — Parce que votre mariage avec Guillaume — que j'avais accepté de loin, et encore ! en rechignant, vous le savez du reste ! — ne devait comporter en principe aucune complication d'ordre sentimental, mais que nous voici dépassés, qu'il va nous entraîner inévitablement dans le drame et que je ne suis pas fait pour le drame — du moins pas pour le drame passionnel et domestique, cette horreur ! Parce que je veux rester disponible ; que je n'ai faim d'exister que par moi-même, c'est dire contre les autres et non par eux, sauf s'ils me servent. Parce que j'ai choisi de me créer un monde où tout soit perpétuellement remis en question et que la vie ne m'est supportable que si j'ai l'impression de l'inventer à chaque seconde. Parce qu'à mes

yeux, il ne s'agit pas tant de vivre que de savoir dégager de la vie, de sa propre vie, ce par quoi elle vous brûle et de se flanquer dans le feu. — Non que je méprise l'amour, ni les êtres dont il est le destin. Mais parce que l'amour n'est pas un feu pour moi, simplement, et que sa flamme ne m'échauffe même pas. En bref — et je vous prie d'excuser ma brutalité, mais elle est nécessaire — parce que l'avenir qui nous attend m'assomme. En dépit du plaisir qu'on peut tirer de vous. En dépit du désir — oh, passager ! mais violent — que j'en éprouve. Et ce, je vous le répète, parce qu'à cause de votre qualité même, les embarras que vous incarnez, pour être différents de ceux que j'avais redoutés, ne m'en accablent pas moins d'avance. Voilà.

(*Un temps.*)

JEANNE. — Vous voyez les choses de loin !

VINCENT. — Pas de si loin, détrompez-vous. Mais, à les regarder de plus près, je ne les trouve pas beaucoup plus attirantes, si vous voulez le savoir. Car je vous parlais à l'instant du plaisir que vous pouviez m'offir, malgré tout. J'avais tort. Je suis bien trop orgueilleux pour m'en accommoder. Passe encore que l'occasion nous y porte avec une captive ou avec une esclave ! Mais une femme comme vous, et qui aime comme vous, ne se partage pas. Et je n'ai pas la moindre envie de vous être un cauchemar.

JEANNE. — A la bonne heure ! Je comprends mieux cela. Je me demande même si ce n'est pas votre véritable raison.

VINCENT. — C'est très possible. Elle se suffirait à elle-même.

JEANNE. — Nous y voilà ! — Mais alors, que vous êtes peu clairvoyant, mon Dieu !

VINCENT. — Moi ?

JEANNE. — Ma venue, que vous avez trouvée étrange, à juste titre, ne signifie donc rien pour vous ? Je veux dire : rien d'autre que ce que vous y avez vu ?

VINCENT. — Ma foi, non.

JEANNE. — Vous me traitez comme une âme immobile ! — Et si j'avais changé, mois aussi, pendant ces quelques heures de solitude ? Si j'avais pris une autre direction ?

VINCENT. — Dans quel sens ?

JEANNE. — Le même que vous. (*Enchaînant.*) Si, tout bêtement, j'avais découvert la vérité d'un lieu commun que je refusais d'admettre jusqu'ici ?

VINCENT. — Et quoi donc ?

JEANNE. — Que les grands sentiments, si forts qu'ils vous paraissent, sont extrêmement fragiles, et que l'amour, en particulier, s'anémie quand on est seul à le nourrir ?

VINCENT. — Vous n'aimez plus Guillaume ?...

JEANNE. — Les déceptions, le chagrin, l'humiliation portent conseil, vous savez. On n'y révise pas seulement sa conception de l'amour. On remet celui-ci à une plus juste place.

VINCENT. — C'est-à-dire ?

JEANNE. — C'est-à-dire à la place que Guillaume et vous, lui donnez. Celle de l'agrément. Sans autre.

VINCENT. — C'est vous qui parlez ainsi ?

JEANNE. — Et pourquoi non ?

VINCENT. — Vous avez trop écouté votre marraine !

JEANNE. — Dans ce cas, que ne l'ai-je écoutée plus tôt ! Où mon besoin d'absolu m'a-t-il menée, je vous prie ? Le désarroi n'est pas une formule de vie. Je n'y respire plus. J'en ai assez. J'en ai assez de détruire ce qui est avec ce qui pourrait être. Est-ce que vous ne comprenez pas cela ?

VINCENT. — Oui. Mais ce qui est, ou plus exactement : ce qui serait si je restais, c'est moi, Jeanne. Ce serait ma présence et mon intimité quotidiennes. Et non pas seulement tolérées, encore une fois, mais désirées.

JEANNE, *elle s'approche peu à peu de lui.* — Et si elles étaient enfin désirées, vous resteriez ?

VINCENT. — Peut-être. Tout en serait différent.

JEANNE. — Alors, que faut-il donc vous dire pour que vous l'entendiez ?

VINCENT. — Je n'en sais rien, mais je ne vous crois pas.

JEANNE. — Vous ne croyez pas que vous avez cessé de me déplaire ?

VINCENT. — Non.

JEANNE. — Vous ne sentez pas que je suis bien plus près de vous que de Guillaume ?

VINCENT. — Encore moins.

JEANNE. — Et que si je devais choisir entre vous, maintenant, c'est vous que je prendrais ?

VINCENT. — Je ne vous reconnais dans aucun de ces mots-là. On dirait que c'est par une volonté bien arrêtée d'avance que vous les prononcez.

JEANNE. — Eh bien ! oui, naturellement. Celle de vous garder.

VINCENT. — Dans quel dessein ? Voilà ce que je ne discerne pas.

JEANNE. — Le dessein d'être heureuse. Je vous ai dit que j'avais la vocation du bonheur.

VINCENT, *rectifiant.* — D'un *certain* bonheur.

JEANNE. — J'ai renoncé à celui-là.

VINCENT. — Excusez-moi. Je continue d'en douter.

JEANNE. — On ne peut pas se livrer davantage, cependant !

VINCENT. — C'est bien ce qui m'étonne.

JEANNE. — Que voulez-vous de plus pour vous convaincre ? Des gages ?

VINCENT. — S'ils sont indiscutables, oui.

JEANNE. — Alors, qu'est-ce que vous attendez pour vous les assurer ? Cet après-midi, vous m'avez prise de force dans vos bras. Et je vous ai résisté. Je m'y remets de moi-même, à présent. Je ne me défendrai plus. Si vous demeurez le matelot de Guillaume, cette nuit est votre nuit, elle vous appartient. Mais elle devient la nôtre, puisque, cette fois, c'est moi qui vous la donne.

(*Il la regarde un instant, encore indécis. Et puis, la tentation est trop forte. Il referme ses bras sur Jeanne et l'embrasse. Elle se laisse faire, d'abord. Mais soudain, elle le repousse, sans violence, elle se dégage, et elle dit d'une voix sourde, profonde, bouleversante.*)

Non. Je ne peux pas. Je ne peux pas.

(*Un temps.*)

VINCENT, *avec une grande douceur compréhensive.* — Vous voyez bien !...

(*Un temps.*)

JEANNE. — Je vous demande pardon.

VINCENT, *il retrouve son ton habituel.* — Je n'ai rien à vous pardonner ! Vous avez fait des progrès considérables depuis cet après-midi : vous ne m'avez

pas giflé, vous n'avez pas craché, vous ne vous êtes pas essuyé la bouche !

JEANNE. — Je vous demande pardon de vous avoir menti. Je vous demande pardon d'avoir poussé mon mensonge aussi loin.

VINCENT. — Reconnaissez avec moi que je n'en ai pas été tout à fait dupe.

JEANNE. — C'est parce que je ne sais pas mon métier de femme. D'ailleurs, je ne le saurai jamais. Il faut m'y résigner : je suis la femme d'un seul homme et il n'y a décidément pas en moi d'autre mécanisme de vie que mon amour pour Guillaume. Et pourtant, ce n'est pas faute d'avoir tout essayé, ce tantôt, pour me persuader du contraire. J'ai bien cru que j'y étais parvenue. Mais je me suis leurrée, une fois de plus.

VINCENT. — Vous avez voulu vous venger de lui ?

JEANNE. — Oh ! Dieu, non ! Quand j'ai reçu votre billet, j'ai réagi d'instinct, par impulsion, comme je le fais depuis ce matin. Je me suis dit que si vous vous en alliez, si je n'arrivais pas à vous en empêcher par n'importe quel moyen, je perdais jusqu'au peu qu'on m'avait accordé, je perdais tout, je me perdais moi-même. Car j'aurais alors à lutter contre une présence inexorable, celle de votre absence, et que je ne serais pas de force.

VINCENT. — Pourquoi ?

JEANNE. — Parce que j'aurais la conscience mauvaise. Parce que ce serait la fin de votre compagnonnage. Et que j'en serais responsable.

VINCENT. — D'apparence, seulement.

JEANNE. — Comment ça, d'apparence ?

VINCENT. — Je l'aurais sûrement rompu moi-même, un de ces jours, sous un autre prétexte.

JEANNE. — Allons donc !

VINCENT. — Il y a un certain temps, déjà, que cette trop longue amitié me pèse. Je profite de l'occasion que vous m'offrez. Sans plus.

JEANNE. — Mais qu'est-ce que vous racontez ?

VINCENT. — En amitié comme en amour, il y en a toujours un des deux qui aime moins et qui cesse d'aimer le premier. C'est mon cas.

JEANNE. — Je vous remercie de votre aumône. Vous êtes charitable, mais...

VINCENT. — Vous faites erreur : je ne songe jamais qu'à moi.

JEANNE. — Vous avez quelque chose à reprocher à Guillaume ?

VINCENT. — Absolument rien qui vaille d'en parler. Au contraire, je l'ai toujours admiré. Il est le meilleur d'entre nous. Le plus intact. L'honneur de notre aventure, dont il relève certains dehors sordides. Pour nous y maintenir et nous y commander, il a tout : l'autorité rayonnante, l'audace, l'intelligence — lente, mais profonde — la solidité, la droiture, oui : tout, et jusqu'à cette obstination, qui est le visage de sa fidélité, et jusqu'à cette violence, qui est celui de sa force. Je ne suis guère, auprès de lui. Personne ne s'y trompe. A ses côtés, je ne pourrais jamais être que son second. Et qui sait, après tout, si ce n'est pas l'explosion d'une vieille rancœur qui me fait agir ce soir ?

JEANNE. — Pourquoi vous calomniez-vous ?

VINCENT. — Je ne me calomnie pas. Je suis lucide. Mais je ne me maquille pas devant moi-même et je ne me cherche pas d'excuses, à quoi bon ? La plupart du temps, celui qui aime à détruire le fait par nécessité vitale. Pour s'enrichir ailleurs. Ou s'en donner l'illusion. J'en suis là. Et, tant pis si je me trompe ! je m'éloigne avec le cœur léger.

JEANNE. — Si vous pensez ce que vous dites, que ne puis-je vous ressembler ! Il n'y aurait plus de problème.

VINCENT. — Votre Dieu vous en garde ! Vous ressemblez à Guillaume. Vous êtes de même essence que lui. La voilà, votre chance. Et la sienne. Et je n'ai pas fini de m'en émerveiller... (*Des pas rapides, au dehors.*) Qu'est-ce que c'est ? Qui vient, là ? (*La porte s'ouvre violemment. C'est Guillaume.*)

JEANNE, *étonnée*. — Guillaume !

(*Un temps.*)

VINCENT. — Toi ?

(*Un long temps. Guillaume regarde Jeanne, puis Vincent. Celui-ci comprend. Il secoue la tête négativement.*)

Non.

(*Le visage de Guillaume se détend alors, s'éclaire.*)

VINCENT, *profondément*. — Je te l'avais dit que tu en crèverais ! Tu n'as pas voulu me croire.

GUILLAUME. — Je me pensais plus fort. Je ne savais pas.

VINCENT. — Mais où étais-tu, de tout ce temps ?

GUILLAUME. — Hors de la ville. Très loin. Sur la route.

VINCENT. — Joli remède ! Et si tu nous avais trouvés dans les bras l'un de l'autre — imbécile ?

GUILLAUME, *à voix presque basse*. — Je t'aurais tué.

JEANNE, *elle fait un mouvement vers lui*. — Guillaume...

VINCENT, *avec douceur*. — Tu m'aurais tué, toi, mon vieux frère ?...

GUILLAUME. — Je t'aurais tué. Je n'aurais pas pu le supporter. Il n'y a plus qu'elle. (*A Jeanne.*) Je ne suis plus rien que toi.

VINCENT. — Sur cette route-là, aussi, tu as marché loin. Et vite.

GUILLAUME. — Oui. Je n'aurais pas cru ça possible. J'ai tout trahi, d'un coup. Tout déchiré. Notre loi. L'amitié. Tout ce que j'étais. Tout ce qui me faisait vivre. Mais le pire, vois-tu, c'est que je n'en ai même pas honte. C'est que je peux te regarder, et que je me fous de ce que tu penses.

VINCENT, *à Jeanne*. — Ne lui demandez plus jamais d'autres preuves d'amour. Il vous les aura toutes données en une fois.

JEANNE. — Je n'en exigeais pas autant : il m'en voudra toujours.

GUILLAUME. — Non. Je ne regrette rien. (*A Vincent.*) Tu me l'avais cédée de bon gré pour cette nuit, Vincent. Mais tu as déjà compris, n'est-ce pas, qu'il ne s'agit plus seulement de cette nuit ?

VINCENT. — Evidemment.

GUILLAUME. — Et qu'alors, ç'en est fini de nous deux, parce qu'il faut qu'on se quitte ? Ça me fait drôle à entendre, cette phrase-là, dans ma bouche.

VINCENT. — C'est la vie. On ne va pas s'attendrir.

GUILLAUME. — Non.

VINCENT. — On se quitte, quoi, on se quitte. Voilà tout.

GUILLAUME. — Oui.

VINCENT. — Nous sommes d'accord. (*Un temps.*) Et maintenant, Guillaume, je ne veux pas que tu aies des remords. Ce n'est pas toi qui rompts avec

moi. Je l'avais décidé le premier. Je m'en vais avec Le Basque. Nous en avons convenu tout à l'heure.

GUILLAUME. — Ah ?

VINCENT. — Nous levons l'ancre au petit jour. Tu l'aurais su plus tôt si Tournemouche, que j'avais envoyé te quérir, avait pu mettre la main sur toi. Lorsque tu es arrivé, j'allais partir à ta recherche. Mais c'est bien mieux ainsi. C'est plus net. D'un côté comme de l'autre.

GUILLAUME. — Oui. Une fois encore, on n'aura pas eu besoin de se parler pour s'entendre. On s'était bien choisis.

VINCENT. — On s'était bien choisis. (*Un temps. Puis il reprend.*) Tu n'as donc aucun reproche à te faire. Pour Le Basque, pour tout le monde, c'est moi, de mon seul vouloir, qui me suis séparé de toi. Et c'est d'ailleurs la vérité.

GUILLAUME. — Pas tout à fait.

VINCENT. — Les détails ne regardent que nous.

GUILLAUME. — Justement. Nous avons des comptes à régler.

VINCENT. — Lesquels ?

GUILLAUME, *montrant Jeanne.* — Je te l'ai prise indûment. Je te dois tout en échange.

VINCENT. — Tu ne me dois absolument rien.

GUILLAUME. — Tu appareilleras peut-être à la même heure que Le Basque, mais sur « Le Cœur Volant ». Le bateau t'appartient. Vous voyagerez de conserve.

VINCENT. — Il n'en est pas question.

GUILLAUME. — Tu garderas mon coffre, aussi. Tu sais ce qu'il contient. Mais si tu estimes que ce n'est pas assez, tu n'as qu'à dire : tu l'auras. Moi, je ne retournerai pas parmi vous.

JEANNE, *elle fait un pas vers lui.* — Quoi ?

VINCENT. — Qu'est-ce que tu chantes ? Tu as rendez-vous dans cinq semaines avec Le Basque pour l'expédition de Maracaye ? C'est toi qui la commandes avec lui. Tu ne vas pas nous faire ça.

GUILLAUME. — Je n'irai pas.

VINCENT. — On ne peut pas se priver de toi. Tu es le seul d'entre nous à connaître les fonds.

GUILLAUME. — Tu les connais comme moi.

VINCENT. — Non. J'avais les fièvres quand tu as sondé les bancs de sable. Souviens-toi. Je ne suis pas sorti de ma couchette durant je ne sais combien de jours. Je t'en prie, Guillaume. Je t'en prie. C'est l'affaire la plus glorieuse et la plus profitable depuis la prise de Campèche. Tu ne peux pas ne pas y être.

GUILLAUME. — Je n'irai pas, je te dis.

VINCENT, *violent.* — Mais pourquoi, à la fin ? Je ne veux pas du navire. Je ne veux pas de tes trésors. Je ne veux rien que combattre encore de temps en temps près de toi. Et je sais que ça te plaira bien aussi, ne prétends pas le contraire. Alors, pourquoi ?

GUILLAUME. — Parce que ma vie n'est plus avec vous. Parce que la seule idée de l'abandonner, elle, fût-ce pour quelques semaines, c'est comme si on m'arrachait le souffle.

(*Un temps.*)

JEANNE. — Prends garde, Guillaume.

GUILLAUME. — A qui ?

VINCENT. — A elle. Elle a raison. Prends garde.

GUILLAUME. — A elle ?

VINCENT. — Tu n'as qu'à lire dans ses yeux, ils disent bien ce qu'ils veulent dire. Si tu l'aimes à ton propre détriment, elle ne te le pardonneras pas, tu cesserais d'être celui qu'elle aime.

GUILLAUME. — Ce n'est pas vrai.

JEANNE. — Si, Guillaume. C'est vrai.

(*Un silence.*)

GUILLAUME. — Je ne te laisserai pas derrière moi. Plus jamais. Je ne pourrai pas. Et, du reste, cela ne servirait à rien ni à personne. Je ne serais plus moi-même.

JEANNE. — Et qui t'oblige à me laisser derrière toi ?

GUILLAUME. — Comment ?

VINCENT. — Bien entendu ! Qui t'y oblige ? Tu es le chef, que je sache !

GUILLAUME, *il s'exclame.* — Une femme ! Dans nos batailles ! Dans nos souffrances !

VINCENT. — Une femme comme elle ? Ce ne serait pas la première !

JEANNE. — Et même si je l'étais ?

VINCENT, *confirmant.* — Et même si elle l'était ! Mais, quoi ! elle ne l'est pas. Quand Mary Read a traversé l'escadre hollandaise qui bloquait Basse-Terre, c'est toi qui lui as porté l'hommage de la flibuste, en notre nom à tous. Est-ce que tu l'as oubliée ? Et l'épouse de Pierre Le Long, la boucanière, qui lui était aussi son matelot ? Et Anne Bonney, qui est restée seule sur le pont de son bateau et qui a refusé de se rendre ? Tu les a oubliées ?

GUILLAUME. — Non.

VINCENT. — Alors ? Elle est de leur trempe, tu sais.

(*Un temps.*)

GUILLAUME, *à Jeanne.* — Tu serais donc toujours à mes côtés, partout ?

JEANNE. — Je ne ferai que continuer, Guillaume : Il y a plus de douze ans que j'y suis.

VINCENT, *il rit.* — Allez. Assez de temps gâché. Signe-lui son contrat, capitaine.

GUILLAUME. — Quel contrat ?

VINCENT. — De matelot. Un matelot n'embarque pas sans une charte-partie. C'est la Coutume de la Côte. (*A Jeanne.*) N'est-ce pas ?

JEANNE, *elle rit.* — Oui.

VINCENT, *à la porte, comme s'il dictait.* — Je dicte : « Ce jour d'huy, vingt-septième de juin de l'an de Grâce mil six cent soixante et six... entre les soussignés... Guillaume Thomas Le Baillif... »

JEANNE. — « Dit : Guilou. »

GUILLAUME, *riant et approuvant.* — Dit : Guilou.

VINCENT, *tout en parlant il va prendre son sac de matelot et sa guitare.* — « Capitaine sur le brigantin « Le Cœur-Volant »... d'une part... Et Jeanne Dieuleveut, son épouse, d'autre part... »

GUILLAUME, *sur le même ton.* — « Son épouse et sa meilleure part... »

VINCENT, *il va vers la porte, monte sur les marches.* — « Son épouse et sa meilleure part... Il a été conclu... ainsi que la présente en témoigne... un contrat d'amatelotage... dont la durée n'excédera pas... la volonté de chacun...

JEANNE, *elle enchaîne en souriant.* — Autrement dit « le nombre de jours qui leur restent à vivre ». (*Léger temps.*) Excuse-moi, Guillaume. C'est ce que je peux t'offrir de plus court.

(*Guillaume tend la main à Jeanne, qui y pose la sienne, et, tous deux, tournés vers la porte, regardent partir Vincent, tandis que*)

LE RIDEAU TOMBE

"Le Cœur Volant"...

Les affaires du cœur humain n'ont jamais laissé indifférent Claude-André Puget. Son premier succès, au théâtre, s'appelait La Ligne de Cœur, *son dernier :* Le Cœur Volant. *Entre ces deux... cœurs :* Echec à Don Juan, Les Jours Heureux, Le Grand Poucet, Le Roi de la Fête, *autant de titres qui vous rappellent de belles histoires d'amour.*

Car Le Cœur Volant *est encore, et toujours, une de ces belles histoires d'amour comme, seul, Claude-André Puget sait les raconter. Avec tendresse, avec finesse, avec brio, avec cœur...*

...et la critique

JEAN GUIGNEBERT : Une très jolie histoire.

Elle est tout de même très jolie, cette histoire, et elle nous est fort bien contée, d'une plume peut-être un peu précieuse, mais ce n'est pas sans agrément. On dira que ça fait un peu roman pour magazine féminin, que ces boucaniers sont vraiment faits sur mesure et que cette jeune fille a l'amour chevillé au corps au-delà de toute vraisemblance. On dira ce que l'on voudra : j'ai passé une fort agréable soirée.

Libération.

★

MARCELLE CAPRON : Bravo, Claude-André Puget.

L'auteur de *La Peine Capitale* et de *Judas* n'a eu, évidemment, qu'une ambition cette fois : c'est de nous raconter une belle histoire. Il la raconte avec une telle adresse, dans la première partie — en homme qui connaît bien son métier — que d'un acte d'exposition et d'explications, il fait un acte de mouvement (on ne s'avise qu'après coup de l'art avec lequel il a tourné la difficulté); et dans la seconde avec une telle liberté d'accent, une telle sympathie émue pour ses personnages, qu'on se trouve aux côtés de l'intrépide Jeanne — un type très nouveau de jeune fille — dans la défense du bonheur qu'elle a bien mérité. Avisée et confiante, de la confiance des très purs, habile sans ruse, sensible sans faiblesse, femme de tête et de cœur, elle désarme l'ennemi — êtres et choses — par la seule force de son amour au-delà de l'amour.

Je loue Claude-André Puget d'avoir fait, d'un sujet scabreux, une pièce pleine de santé, de sincérité et d'honneur, disons-le, une pièce où personne n'est petit, où personne ne trompe personne, et où un monde si étranger à notre monde pourrait, par sa franchise primitive, lui donner des leçons. Mais l'auteur n'est pas un moraliste, et il ne sacrifie pas plus à la satire qu'à la facilité. Je le répète : il raconte, tout simplement. Dans un style, grâce à Dieu, qui ne croit pas devoir emprunter le parler des boucaniers, pas plus qu'il n'essaie de calquer le langage de l'époque, un style non sans tenue, mais direct, vivant.

Combat.

★

GUY VERDOT :

Le suspense est tendu comme un hauban.

Les âmes à la fois aventureuses et tendres s'en délecteront. Dans la collection « Amour et Flibuste », c'est un chef-d'œuvre. Le langage même est noble, avec les quelques « tudieu » qu'exige la couleur historique. Qu'on raccourcisse un peu la pénible équivoque du deuxième tableau (quand Jeanne ignore encore son étrange bigamie) et nul sourire ne viendra plus se mettre en travers d'un *suspense* que Claude-André Puget a tendu comme un hauban.

Franc-Tireur.

JACQUES LEMARCHAND :

Une histoire que j'eusse aimé lire.

Ainsi la nouvelle pièce de Claude-André Puget me paraît beaucoup plus romanesque que théâtrale. C'est une histoire composée selon les usages du roman, du plus classique des romans et qui se déroule avec ordre et bonne grâce. J'eusse aimé la lire tranquillement, pouvoir en suspendre la lecture et la reprendre au gré de mes loisirs. Ce dont je loue l'auteur, est d'avoir su se tirer avec esprit et grâce des situations épicées où le respect des lois de la flibuste place les auteurs dramatiques qui ont le goût des choses de la mer. Pas une lourdeur, mais beaucoup de vivacité; pas de complaisance, mais un amusement gaillard de bonne compagnie.

Le Figaro Littéraire.



STEPHANE VALLAIRE : Des personnages de chair.

Et c'est vrai que ces personnages ont de la chair. L'Amour, l'Amitié... On a déjà tout dit, mais l'auteur d'*Un Nommé Judas* a du cœur à revendre et il ne nous en prive pas. Les deux flibustiers aiment à philosopher sur un ton très anarchiste, s'il n'est pas d'époque. On est habitué à de telles mutations et ce n'est pas pour me déplaire. Quant à Jeanne Dieulevent, c'est un feu continu. Dès le début, elle nous transporte dans le domaine des grandes passions. Par elle, on touche au drame. Drames de l'amour à tous les étages. Le rêve de l'enfant a dévoré l'adolescente et mûri en un jour la jeune fille jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que la femme, ce dont le capitaine Guillaume s'aperçoit, comme nous, quand même!

Les Lettres Françaises.



MORVAN LEBESQUE : Une présentation admirable.

Et puis, c'est admirablement présenté. Deux beaux décors de M. Wakhévitch, une excellente mise en scène de M. Julien Bertheau. Quant à l'interprétation, j'en ai rarement vu de plus solides, M. René Arrieu — un comédien qui ne cesse de monter — incarne *Guillaume* avec maîtrise; M. Jean Claudio est un remarquable *Vincent*. Mme Béatrice Bretty, une commère digne de ses anciennes soubrettes du Français. M. André Brunot n'a qu'à paraître pour soulever des tempêtes de rires : tout ce qu'il fait est d'une justesse, d'une précision et en même temps d'une force comique incroyables. Le rôle de *Jeanne* — rôle difficile et délicat — a été distribué à Mlle Geneviève Page qui s'y montre fine, émouvante, passionnée. Et jolie, si jolie... Mlle Page a obtenu un triomphe mérité et franchi, avec *Le Cœur Volant*, une nouvelle étape de sa carrière.

Carrefour.

Un acte
de Max Rouquette

LA COMÉDIE DU MIROIR

PERSONNAGES

Silou, *vieillard*
Mia, *sa femme*
Cendrousette, *sa fille*

Max Rouquette, dont nos lecteurs ont apprécié le savoureux « Médecin de Cucugnan », nous offre aujourd'hui cette comédie en un acte, toute imprégnée, elle aussi, de son soleil méridional.

Créée à la radio par le Centre d'Essai de Montpellier, animée par Madeleine Attal, « La Comédie du Miroir » a connu de nombreuses représentations en France et même à l'étranger, puisqu'elle fut traduite en catalan et jouée, dans cette langue, par le Théâtre Intime de Barcelone.

C'est à l'occasion de sa création par la Compagnie des Quatre Vents, de Marseille, que Jean Ballard a pu écrire, dans « Les Cahiers du Sud », le commentaire suivant, suffisamment éloquent par lui-même, pour que je ne résiste pas au plaisir de le transcrire.

« La Comédie du Miroir » m'a fait songer à Pirandello et à ses visions « réfléchies » de la personnalité. Mais où le grand Italien pèche le plus souvent par excès de complexité — disons par excès d'intelligence — Max Rouquette s'est fié à son admirable instinct de poète et n'utilise sa donnée, un peu invraisemblable, mais si accessoire en somme, que pour éclairer des aspects émouvants, des réalités profondes et sensibles des êtres. »

R. C.

La scène se passe devant un mas perdu, il y a un ou plusieurs siècles

SCÈNE I

MIA et CENDROUSETTE

MIA, *elle sort de la maison, regarde à droite et à gauche, puis appelle.* — Cendrousette ! Cendrousette !

CENDROUSETTE, *qui paraît à une fenêtre du haut.* — Je suis là.

MIA. — Que fais-tu là-haut ?

CENDROUSETTE, *gênée.* — Je regarde..., je regarde si mon père n'est pas de retour par le chemin de la plaine.

MIA. — Je commence à trouver le temps long. Mais tel que je le connais, je suis sûre qu'il prendra par le raccourci. Il n'est pas nécessaire que tu restes là-haut, tu ne le verras pas venir.

CENDROUSETTE. — Ici je suis bien. Je vois loin par-dessus les bois et les combes.

MIA. — Descends-moi de là. Tu sais pourtant bien qu'il y a un charbonnier moins d'une lieue d'ici, et ce chasseur, encore, qui rôde autour de la maison. S'ils te voient à la fenêtre, que croiront-ils ? Que penseront-ils ? Pour une fille honnête qui n'a jamais parlé à un homme, en dehors de son père, et qui s'allait cacher dans les cendres, quand elle était petite, lorsque par hasard venait à passer le messager de la poste ou quelque étranger, ce n'est pas ta place.

(Un temps.)

C'est pour cela que ton grand-père te donna le nom de Cendrousette. Il était bon, ton grand-père. Il me semble qu'il est toujours là, vivant, au milieu de nous, quand je vois le visage de ton père. Allons, descends ! Ce n'est pas de l'attendre à une fenêtre qui le fera venir plus tôt.

(Cendrousette disparaît de la fenêtre.)

Sans doute ne va-t-il pas tarder. Cela fait déjà cinq jours qu'il est parti pour la ville. C'est incroyable ce qu'un homme tel que lui peut mettre de temps à rentrer ; lui qui, depuis dix ans, n'était pas sorti de la ferme. J'ai peine à croire qu'il ait pu s'attarder aussi longtemps.

CENDROUSETTE, *sur la porte.* — Et qu'avait-il tant à faire à la ville ?

MIA. — Il est allé voir le Maître de la terre qui marie son enfant. C'est une grande fête qu'on fait là-bas.

CENDROUSETTE. — Et vous aussi, quand vous vous êtes mariée avec le père, vous avez fait une grande fête ?

MIA. — Une belle fête, mais pas comme le Maître, qui est riche, et qui vit dans sa maison de la ville. Ce fut quand même une grande fête. Songe que ton père se rendit à la ville chez le perruquier, pour se faire couper les cheveux et raser la figure.

CENDROUSETTE. — Comme tu lui fais chaque mois ?

MIA. — Tout pareil. Seulement moi, je ne suis

pas perruquier. Je lui coupe les cheveux comme je peux, lui taille la barbe quand elle est trop longue. Qui donc le lui ferait si ce n'était pas moi, dans ce mas, à dix lieues de tout village. (*Un temps.*) Il s'était fait beau. Il était frais et luisant comme une amande blanche.

CENDROUSETTE. — Il était jeune ?

MIA. — Il avait vingt-cinq ans, et moi, dix-huit. (*Dans un soupir.*) Il fit un été comme depuis on n'en a plus jamais vu.

CENDROUSETTE. — Il n'avait pas de barbe alors sur la figure ?

MIA. — Je te l'ai dit. Il s'était fait racler les joues par un homme dont c'est le métier. Il était lisse comme un œuf.

CENDROUSETTE, *rêveusement.* — Il devait ressembler à ce jeune homme qui est passé près de la maison, ces jours-ci.

MIA. — Qui te parle de ce rôdeur ? Et où l'as-tu vu ?

CENDROUSETTE. — J'étais dans le bosquet, derrière le mas, assise à l'ombre : je cousais, l'après-midi ; tu faisais la sieste.

MIA. — Je t'avais pourtant dit de ne pas t'écarter.

CENDROUSETTE. — Le temps était tellement lourd... Je cherchais un peu d'air. (*Un temps.*) Je ne l'ai pas entendu venir. Il a été devant moi sans que je m'en aperçoive.

MIA. — Et... il t'a parlé ? Que t'a-t-il dit ?

CENDROUSETTE. — Oh !... rien... Si mon père était là ? Qu'il faisait chaud... Que sais-je encore ?

MIA. — C'est tout ? Et toi, que lui as-tu dit ?

CENDROUSETTE. — Moi, en dehors de mon père et du Maître, c'était la première fois qu'un homme me parlait. J'avais une peur qui me coupait le souffle. Mais il a été si... doux qu'à la fin je n'avais plus peur du tout.

MIA. — Si ton père l'apprenait ! Et puis, ce jeune homme devait bien savoir que le vieux n'était pas là. Il ne se serait pas approché d'ici. (*Un temps.*) Tu ne lui as pas dit de passer son chemin ?

CENDROUSETTE. — Au commencement, quand j'avais peur, je n'avais pas le souffle de le lui dire. Après, quand il s'est allongé dans la fougère...

MIA. — Il s'est allongé, là, près de toi ?

CENDROUSETTE. — Oui... Il m'a parlé comme parle mon père. Je n'avais qu'à l'écouter. Je n'avais plus peur, je n'ai plus pensé à lui dire de s'en aller.

MIA. — Quel sans vergogne d'aller ainsi parler à une honnête fille sans en rien dire à ses parents !

CENDROUSETTE. — J'en suis bien honteuse. Mais je puis t'assurer qu'il ne m'a rien dit de mal. Il n'y a pas de honte à voir un peu quelqu'un de son âge. Je suis si seule ici.

MIA. — Imbécile ! qui ne voit pas ce que veut ce drôle.

CENDROUSETTE. — Mon Dieu ! Je ne vois pas où peut être le mal.

MIA. — Le mal ?... Le mal ?... il est là où une fille de ton âge peut arrêter l'œil d'un homme, qu'il ait vingt ans... (*Un temps.*) ou qu'il en ait cinquante.

CENDROUSETTE. — Oh ! cinquante !

MIA. — Je sais ce que je dis ; je sais ce qui se passe dans les villes. C'est pour cela que je suis en peine et que je me tourmente de voir ton père si long à rentrer. Pour ce jeune homme, prends garde de n'y pas revenir. J'y tiendrai l'œil. Qu'il ne vienne pas encore rôder autour du mas... (*Un temps.*) ... il est resté longtemps ?

CENDROUSETTE. — Mon Dieu ! Je n'ai pas pris garde au temps. Il parlait si bien que je l'écoutais sans penser à rien.

MIA. — Sotte ! qui ne voit pas que c'est ainsi que le mal chemine !

CENDROUSETTE. — Il avait la peau lisse comme la soie de la robe du Maître.

MIA. — Tais-toi... et veille à ne pas recommencer. Sinon, j'en parlerai à ton père.

CENDROUSETTE, *apeurée.* — Je n'ai rien fait de mal ?

MIA. — Cela suffit. (*Un temps.*) Tout de même ton père, c'est incroyable ! Il m'avait dit qu'il partait pour trois jours et ça fait déjà cinq que je l'attends. Entre toi et lui vous ferez de moi une vieille avant l'heure. (*Un temps.*) Ah ! n'oublie pas d'aller à la cuisine découvrir le puits pour y descendre le vin. Tu sais que ton père aime boire frais l'été .

CENDROUSETTE. — J'en ai encore mis une bouteille ce matin. Il sera glacé : chaque fois que j'y vais j'ai le frisson tant il y fait noir et froid.

MIA. — Cette eau n'a jamais vu le jour. C'est ce qu'il y a de mieux pour l'été. C'est le seul puits que nous ayons. Bien beau qu'il soit au cœur de la maison.

CENDROUSETTE. — J'entends marcher quelqu'un dans le sentier des châtaigniers. C'est mon père : je reconnais son pas.

MIA. — Cours te cacher ! Je ne sais pas si c'est ton père. Rentre dans la maison. Si c'est lui tu sortiras. Sinon prends garde à ne pas être vue... Allons ! rentre.

(*Cendrousette rentre et regarde à travers la porte entrouverte.*)

SCÈNE II

SILOU, MIA, CENDROUSETTE

MIA. — C'est bien lui... Eh bien ! il me semble que tu ne t'es pas ennuyé... Tu pars pour trois jours, et il t'en faut cinq pour retourner à la maison où j'étais seule à me tourmenter et à garder notre fille.

SILOU, *gêné.* — Il ne s'est rien passé ici ?

MIA. — Que veux-tu qui soit arrivé ? Mais toi ?

CENDROUSETTE, *qui l'embrasse.* — Vous avez eu une belle fête, mon père ?

SILOU. — Très belle, oui. Il y avait un monde fou, à vous faire tourner la tête, qui criait, qui chantait ! Des filles comme s'il en pleuvait et des garçons autour comme des guêpes sur les raisins.

MIA. — Et le Maître ?

CENDROUSETTE. — Il était content ?

SILOU. — Il était heureux. Il ne savait qu'imaginer pour faire plaisir à son monde. Cela me fait penser que j'ai quelque chose à vous remettre, en présent de sa part.

CENDROUSETTE. — Oh ! un présent !

MIA. — Tu ne le disais pas ?

SILOU, *dans un soupir.* — Vous me laisserez arriver ! (*Il fouille dans son sac.*) Voilà pour la mère . un foulard de soie. Allons, pour voir, essaye-le.

MIA, *en l'essayant.* — Un foulard de soie noire ! pour moi !

CENDROUSETTE, *rectifiant les plis du foulard.* — Attends, là, comme ça. Comme vous êtes belle, ma mère !

MIA. — Et dire qu'on ne peut pas se voir ! Dis-moi, ma fille, comment je suis ?

CENDROUSETTE. — Vous semblez... une madone des images.

MIA. — Ce n'est pas trop beau pour moi ?

CENDROUSETTE. — Rien n'est trop beau pour vous, mère. Comme je voudrais que vous puissiez avoir mes yeux pour vous regarder !

MIA. — ... Et pour Cendrousette ?

SILOU, *il cherche au fond du sac.* — Pour Cendrousette.

CENDROUSETTE. — Une bague ? Pour moi ?

MIA. — Et d'argent ! Passe-là.

SILOU. — La jolie petite main ! (*Un temps.*) Ah ! et maintenant, cela suffit. Portez-moi du vin frais et ne vous dérangez pas pour moi. Ce n'est pas parce que je reviens que le travail doit s'arrêter.

(*Cendrousette va chercher la bouteille et des verres.*)

MIA. — Il a été généreux, le Maître, cette fois-ci. Mais... à toi. Il n'a rien donné ?

SILOU, *gêné.* — A moi... non, non... il ne m'a rien donné. Que veux-tu qu'il me donne ? Tu crois qu'il n'en a pas assez fait avec ce foulard de soie et cet anneau d'argent ? Vous, les femmes, plus on vous donne, et plus il vous faut.

MIA. — Moi, cela m'étonne qu'il ne t'ait rien donné. Il n'a jamais laissé passer un an sans t'offrir quelque chose. Souviens-toi, l'année dernière, ce fusil à pierre comme dans tout le pays, on n'en avait encore jamais vu ; et il y a deux ans, cette belle canne d'ivoire, à peine fendue, que tu vendis si cher à un gitan ; et la pipe dont tu te sers, c'est encore lui qui te l'a donnée ; et ton couteau de chasse ; et la mule blanche, quand naquit son premier enfant... C'est bien étonnant.

SILOU. — C'est peut-être étonnant, mais c'est ainsi... et tu devrais comprendre que, depuis le temps qu'il me fait des présents, il a bien le droit de penser que c'était maintenant au tour de ma femme et de ma fille. Et puis, je ne suis pas dans la tête de cet homme. A la ville, ils ne voient pas les choses comme nous. Ils ont des idées qui peuvent nous paraître étranges. Il faut les prendre comme ils sont. Maintenant vous allez me laisser tranquille ; j'ai besoin de souffler, après tout le chemin que je viens de faire par cette chaleur. J'ai la tête rompue de cette cohue de gens, de paroles et de musique : je ne suis pas venu ici pour que ça continue. Nous parlerons de tout cela demain.

MIA. — Moi, je ne peux pas me faire à cette idée qu'il ne t'ait rien donné.

SILOU, *excédé.* — Encore !... Eh bien, il faudra t'y faire... et puis, je t'avertis que c'est fini. Quand tu resterais cent ans à rôder autour de moi, je ne te répondrai plus. (*Un temps.*) Tu as nourri les agneaux ?

MIA. — Pas encore. Mais il ne fait pas nuit.

SILOU. — Tu as enfermé la volaille ?

MIA. — Non, mais il ne pleut pas.

SILOU. — Tu te plaindras ensuite du renard et de la belette.

MIA. — Mais... Qu'est-ce qui te prend ? C'est la première fois que tu prends souci du renard et de la belette.

SILOU. — C'est comme l'étable, est-ce que tu as seulement pensé à changer la litière ?

MIA. — On ne fait pas tout à la fois. Je vais m'occuper des agneaux et de la volaille. Je crois que tu es devenu fou. Les noces, cela ne vaut rien pour toi. (*Elle sort tout en grommelant.*) Il aura bu, en route, il a dû s'arrêter dans toutes les auberges. Ils ont le vice de faire boire les passants.

(*Elle se retourne sur le seuil et le regarde. A ce moment, Silou qui a mis vivement la main dans la poche de son veston, se retourne, s'immobilise.*)

SILOU. — Eh ! alors... Tu es ensorcelée ?

MIA. — Je crois que tu as pris un « soleil » sur la tête.

(*Elle sort en haussant les épaules.*)

SCÈNE III

Silou, quand il est persuadé qu'on ne l'observe pas, tire de sa poche un miroir rond et va s'asseoir sur le banc du mas, près de la porte. Tout souriant, le miroir serré dans la paume de sa main, il l'approche de sa vieille face.

SILOU, *mêlant les larmes et le rire.* — Oh ! qui me l'aurait dit... que je te reverrais !... Que tu viendrais me regarder, là, là, dans cette lune de verre... et me sourire... Oh !... mouiller tes yeux de larmes, rien qu'à me voir pleurer ! Oh ! quand le maître me l'a donné, j'ai cru qu'il se moquait de moi, mais quel pouvoir a cet homme !

(*A ce moment, Cendrousette apparaît à la fenêtre haute et à demi cachée, regarde son père curieusement.*)

Pourquoi être resté si longtemps sans rien dire, sans essayer de te montrer à moi... Qui m'aurait dit que je te reverrais !... Il me semble être encore tout petit, quand tu me faisais sauter sur tes genoux, que tu me racontais la sornette de Jean de l'Ours, oh ! tu n'as pas changé, tu me regardes toujours avec ces mêmes yeux, ce même visage qui s'était un jour détaché de moi et avait disparu au fonds du temps.

(*Mia traverse la scène ; Silou, prestement, cache le miroir dans sa main.*)

MIA. — Qu'est-ce que tu cherches dans ta main, Monsieur Parle-tout-seul ?

SILOU, *gêné.* — Moi ? Rien... Je crois que c'est une épine de ronce que j'ai attrapée en chemin... Où vas-tu ?

MIA. — Tu le vois bien. Je ne vais pas chanter les vêpres. Je vais donner du grain aux poules et les enfermer.

SILOU. — Dépêche-toi.

MIA. — Et pourquoi, s'il te plaît ?

SILOU. — Parce que... parce qu'il est temps.

MIA, *en sortant.* — Temps ou pas temps, nous ne sommes pas à la journée.

(*Dès que Mia est sortie, Silou regarde s'il n'est pas vu et revient à son miroir.*)

SILOU. — Elle est partie... Maintenant je t'ai retrouvé. Maintenant je t'ai, et je te garde. Je sais que c'est pour moi que tu es revenu. Je serai moins seul. Depuis que tu étais parti, je sentais que j'étais le dernier. C'est lourd à porter, le poids d'une maison et d'une terre, quand tout repose sur vous, quand vous ne savez pas à qui sera un jour cette maison et cette terre. Toi, tu étais tranquille, tu savais que la maison continuerait et qu'il y aurait toujours après toi une charrue dans tes sillons. Moi, je n'ai qu'une fille et une fille, comme un curé, ne sait jamais où elle mangera son pain. Quand je me vois à ta place, le poil blanc et les ans qui, un après l'autre, lourdement, viennent me courber les épaules, je pense au jour où, comme toi, je me coucherai. C'était un grand froid pour moi que ton absence, ton silence... Oh ! tu n'as

pas changé, oui, cette ride qui descendait du coin de ton œil au bord de ta bouche, elle est toujours là. Non ! je ne dirai rien. D'où tu viens, on ne doit pas parler. Ce qui vient du secret, doit rester un secret. Je ne veux pas effacer ton visage, je ne veux pas te rendre à la nuit.

Quand on dit que ceux qui s'en vont..., je t'ai reconnu du premier coup. Tu étais là, vraiment, tu m'attendais, ce morceau de verre, comme un soleil, me fascinait, tu étais derrière ; je ne pouvais détacher mes regards. Que faisais-tu depuis tant d'années ? On dit que les morts errent la nuit par le monde et qu'ils viennent près des vivants qu'ils ont aimés. Au début, si un soir, tu avais posé ta main sur mon épaule, j'aurais senti que c'était toi : je t'attendais. Mais tu n'es jamais venu. Je ne te reproche rien. Il y a tant d'ombre et de secret entre vous et nous, tant de silence, tant de froid. Souvent l'été, tard dans la nuit, j'ai veillé seul, sous les arbres, à la lumière de la lune, et je pensais que tu n'étais pas loin de moi, que tu passais à la pointe des herbes, le long des haies, comme tu faisais le dimanche quand tu ne travaillais pas et que tu t'arrêtais pour regarder pousser le jeune blé. Maintenant tu es là, je puis te voir encore, te parler, mettre mes yeux dans tes yeux... ma bouche sur ta face. (*Il donne un baiser au miroir.*)

Mia. — Est-ce que tu deviens fou ? Essaierais-tu d'arracher une épine avec tes dents ?

Silou, *gêné.* — Mais non... non, j'aspirais seulement, pour la faire sortir.

Mia. — Allons, fais-moi voir cette épine. Je vais te l'enlever avec la pointe d'un couteau.

Silou. — Laisse, laisse. Pas de couteau. Je ne veux pas, pour une toute petite épine qu'on ne peut même pas voir, me laisser faire un gros trou dans la chair.

Mia. — Comme tu voudras ; mais ne viens plus te plaindre, et parler seul, tout le jour, comme un vieux qui radote ; car tu me ferais croire qu'on t'a fait boire quelque méchant breuvage, là-bas dans la plaine.

Silou, *chantant.* — (*Air : Aquelos Montannas.*)

... Là-bas dans la plaine
Un peuplier troué
Le coucou appelle...

Mia, *sortant.* — Cet homme a quelque chose... Il n'est pas comme avant. On l'a changé. Il ne faut pas le laisser seul. (*Elle continue à l'observer par la porte entr'ouverte.*)

Silou, *il regarde partout s'il n'est pas observé puis reprend encore le petit miroir.* — Tu es toujours là ?... Dis-moi... Tu ne manqueras jamais d'y être ? Quand je serai seul, que je viendrai te voir et te parler ? Toi, tu restes là, je vois que tu remues les lèvres, tu voudrais me parler... Mais je n'entends rien. C'est ton esprit qui revient. Qu'importe... Je suis tellement heureux de pouvoir te parler quand je veux ; de te voir avec toujours cette même face que tu gardais dans ma mémoire. Cela a dû être long pour toi aussi... Il devait te tarder de voir ta maison, les bois, les champs ; tels tu me les laissas, tels je les ai maintenus. Le Maître est content. (S'il ne l'était pas il ne m'aurait pas donné ce morceau de verre enchanté où je peux te voir à tout instant... Mon père ! Papa !

(*A ce moment Mia l'appelle de l'intérieur.*)

Mia. — Silou ! ne viens-tu pas changer de vêtements ? Tu devrais te mettre à l'aise, la noce est finie.

Silou. — Non, non, je suis bien ainsi. J'aurai le temps demain de reprendre la tenue de travail. Je suis bien là, à prendre l'air et à me reposer.

(*Cendrousette est descendue de sa fenêtre et rentre en scène derrière sa mère.*)

Mia, *de l'intérieur.* — Allons, viens, Cendrousette.

SCÈNE IV

SILOU, MIA, CENDROUSETTE

Mia. — Eh bien ! Que fais-tu, toi ? Tu vas rester assis à ne rien faire jusqu'à la nuit. Mon pauvre ami, c'est bien la première fois que je te vois agir de la sorte.

Silou. — Oui... Oui... C'est bien la première fois... oui... Qu'est-ce que je disais ?... Ah oui ! que c'est bien la première fois ! Oui... oui... C'est que... nous nous faisons vieux, Mia.

Cendrousette. — Vous ne vous sentez pas mal, au moins, mon père ?

Silou. — Non, ma fille, non, je ne me sens pas mal. Bien au contraire, je ne me suis jamais senti si bien.

Mia, *à part.* — Il a bu. (*Haut.*) Mais enfin, qu'as-tu à cacher ainsi ton poing dans ta poche, tu vas finir par l'enfoncer.

Silou. — Oh ! en voilà assez. S'il me plaît à moi de le mettre dans ma poche, mon poing ? C'est toi, je crois, qui es malade pour venir ainsi me harceler à tout instant.

Mia. — Il n'est pas naturel de parler seul, et tu ne fais que cela depuis ton retour.

Silou. — Et s'il me plaît de parler seul, ce n'est peut-être pas toi qui m'en empêcheras...

Cendrousette. — Mon père, ne vous querellez pas, tous les deux ; c'est la fatigue qui vous rend irritable ; ma mère, c'est le souci qu'elle eut de vous, durant tout le temps que vous n'étiez pas là. Mais vous ne devriez pas rester ici, tout suant, comme vous êtes, dans cette ombre fraîche, surtout en buvant du vin glacé : vous risquez de vous refroidir à rester ainsi sans mouvement.

Silou. — Me refroidir ? Il est vrai qu'il n'est pas bon de refroidir sa sueur. Tu as raison, ma fille, il faut que je me remue un peu.

Cendrousette. — Il y a toute la litière à changer à l'étable, les bêtes à aller chercher dans le pré, où je les attachai ce matin. Cela vous battra le sang ; quand vous étiez là, à vous prendre comme un fromage.

Silou. — Ma foi ! C'est bien parlé, ma fille ; je suis heureux d'avoir une fillette comme toi pour veiller sur ma santé. (*Il se lève.*)

Cendrousette. — Ma mère viendra vous aider ; elle montera au grenier pour vous jeter la paille fraîche.

Mia. — C'est cela.

Cendrousette. — Pendant ce temps je préparerai le dîner. (*Comme Silou s'en va tout habillé.*) Mais... mon père, vous n'allez pas remuer la litière avec vos beaux vêtements du dimanche ?

Silou, *gêné.* — Ça ne fait rien. Ce n'est pas sale, la paille fraîche.

Cendrousette. — Oui, mais le fumier est sale, et rien qu'avec la poussière de la paille vous allez revenir de l'étable aussi blanc qu'un meunier. Mettez-vous à l'aise ici, et donnez-moi votre veston.

Mia. — Si tu t'étais changé quand je te l'ai dit. Mais je ne sais pas ce qui t'a pris dans la tête. Quelque « soleil », ou quelque mauvaise eau-de-vie...

Silou. — Tu crois que j'ai besoin d'enlever la veste ?

Cendrousette. — Mais, si vous la gardez, vous allez suer encore plus en travaillant, surtout à la chaleur de l'étable.

Silou. — Allons ! (*Il enlève la veste et l'accroche à la chaise.*) Ne la touche pas, surtout, et ne me la fais pas chercher, quand je reviendrai de l'étable.

Cendrousette. — Soyez tranquille. (*A Mia qui sort derrière le père.*) Allez, mère, ne le lâchez pas des yeux : il n'a pas l'air bien. Ne lui dites rien, mais ne le laissez pas seul une minute.

Mia. — Quelle misère ! Il ne nous manquait plus que cela.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V

CENDROUSETTE, seule

Elle attend un peu, vérifie si elle est bien seule, puis s'approche de la veste et, tout en regardant de tous côtés, met la main dans la poche, retire enfin le miroir. Elle le regarde à l'envers et contemple longuement ce qui est peint dessus.

Cendrousette. — Oh ! que c'est joli... C'est donc pour cela qu'il voulait rester seul... Que c'est beau !... Un jeune homme tout vêtu de soie qui tient une jeune fille appuyée contre lui, et leurs bouches... se touchent.

Ils ont l'air comme s'ils étaient bien heureux. C'est peut-être cela, dont parlait la mère, qu'elle craint pour moi, de ce chasseur... C'est peut-être cela le mal. Ce doit être un grand péché puisqu'il faut se cacher pour le regarder... et... il a sa bouche sur sa bouche... (*Elle fait tourner le miroir dans sa main et s'y voit tout à coup.*) Oh ! un esprit !... Seigneur Jésus. (*Elle se signe.*) Non, tu n'es pas un esprit.

J'aime mieux que tu sois restée, tu es jeune, tu es belle, aussi belle que celle qui est derrière, dans les bras de ce jeune homme. (*Un temps.*) Tu es comme moi, toi, tu n'es dans les bras de personne... Et tu vis, tu voudrais parler... je n'ai personne qui m'entende... Mais c'est toi qui as pris mon père ! Oh ! que j'ai honte... C'est mal ! c'est mal ! Maintenant, je comprends ce que voulait dire maman : « Le mal, c'est quand une fille de ton âge peut arrêter l'œil d'un homme ! » ... Pourquoi fais-tu cela ? A la ville, d'où tu viens, il ne doit pas manquer de jeunes hommes, comme ce chasseur, qui est venu s'allonger près de moi, dans la fougère. Tu n'es pas un esprit, mais tu l'as fasciné, mon père, tu es si belle ! Il était tout changé, le pauvre, et il riait, et il pleurait en te regardant. C'est mal agir de prendre ainsi l'homme de ma mère, lui qui est si bon pour nous. Et nous n'avons que lui... Pourtant tu n'as pas l'air mauvaise. Tu as des yeux verts comme ceux des chats, ta bouche est une grenade qui s'ouvre, tes dents brillent comme celles d'un petit chien, et tes cheveux ont un reflet d'aile de corbeau. Tu pourrais être mon amie. Je te dirais tous mes secrets à toi seule. Je ne vois personne : il m'est défendu de parler, même à un charbonnier. Mais le chasseur est venu l'autre jour. Il a dit qu'il reviendrait. Ma mère ne veut pas. Mais j'y retournerai. Quand il est là j'ai les genoux qui tremblent, je voudrais qu'il reste toujours. Il m'a pris la main et je ne l'ai pas retirée. Je crois que c'est mal, mais je n'avais pas le courage. Je voudrais te dire ce qu'il m'a dit... je te le dirai un autre jour, quand je te connaîtrai mieux. Je n'ose pas, j'en étais toute chaude, je regardais les pierres et l'herbe, je ne pouvais lever les yeux. La nuit quand ils dorment, je ne dors pas, je pense à tout ce qu'il m'a dit, je vais à la fenêtre et je regarde sous la lune les bois noirs où il marche dans ses espadrilles. Je sais qu'il finira par venir et si léger que soit son pas, il suffira d'un grain de gravier qui gémisse pour que je le devine à travers tous les grillons de la nuit.

Je ne sais ce qui me retient de mettre un baiser sur ta bouche. Je sais pourquoi mon père parlait seul et ne pouvait se détacher d'ici. (*Elle tourne le miroir.*)

C'est magie... certainement, que tu aies pu t'enfermer dans ce rond de verre luisant pour mieux ensorceler mon père, et l'avoir en ton pouvoir... Tu es jolie pourtant... peut-être... au fond... y es-tu prisonnière, comme moi dans ce mas... et j'en suis sûre même, à te voir si jolie... une sorcière est toujours vieille et laide à faire peur. On m'a dit, souvent, mais je croyais que ce n'étaient que légendes, que les filles de roi, belles comme le jour, quelque mauvais génie, quelque nain barbu, quelque serpent volant, les enfermait prisonnières dans la terre, ou les changeait en mille choses. Pauvre fille ! ensorcelée !

SCÈNE VI

Silou, *dehors.* — Cendrousette !

Cendrousette. — Mon Dieu ! (*Elle remet en place vivement le miroir, prend la bouteille et le verre, puis répond.*) Je suis là, mon père. Vous avez fini ?

Silou, *il entre suivi de Mia.* — Voilà qui est fait. Tu n'as pas touché à ma veste ?

Cendrousette. — Votre veste, non ? Elle doit être où vous l'avez accrochée. Vous êtes réchauffé ?

Silou. — Ça va mieux. Ça a été vite fait. (*Soupir.*) Ah ! maintenant je me sens mieux.

Mia. — Tu ne vas pas encore t'asseoir ?

Silou. — Si ! Maintenant que je suis bien, je veux respirer un peu. Quelle bonne soirée !

Mia. — Il est encore heureux que tu ne fasses pas plus d'un voyage tous les vingt ans !

Silou. — Maintenant, peut-être, si tu allais préparer le repas du soir, cela vaudrait mieux que de rôder autour de moi. Je ne sais pas ce que vous avez fait pendant que je n'étais pas là : le feu n'est pas seulement allumé.

Mia. — Avec la chaleur qu'il fait dans la maison, il n'est pas bon d'avoir du feu toute la journée ; toi, Cendrousette, il te faudra penser à aller traire les chèvres ; avant que tu n'aies préparé le caillé, la nuit sera venue.

Cendrousette. — J'y vais, mère, j'y vais. (*Elle sort.*)

Mia. — A l'ombre, ici, la fraîcheur tombe vite. Tu veux faire le jeune homme et tu n'es plus d'âge à cela.

Silou. — Encore !

Mia. — Tu n'es pas raisonnable. Enfin ! tu le retrouveras quelque jour. Je rentre allumer le feu. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

Silou, *il regarde de tous côtés s'il n'est pas observé, puis met la main dans sa poche et en retire lentement le miroir.* — C'est ça, va allumer le feu... Tu es toujours là... lune de verre, trésor mille fois plus précieux que tout l'or des Amériques ! Quand je travaillerais mille ans au service

du Maître, il ne serait pas encore payé... de ce disque luisant où j'ai le pouvoir à toute heure de te faire monter de la terre. Quand nous t'avons porté sur la charrette au cimetière du village, je croyais ne jamais plus te revoir. J'ai eu l'impression d'être seul sur la terre, seul tout à coup. Avant, tu étais là, tu avais toujours été là. Je ne savais pas que derrière il y avait la nuit, ce grand silence où tu es tombé. Je vivais à ton ombre comme à l'abri d'un grand mur. (*Mia paraît sur la porte.*) A l'aube, quand je me levais, je te voyais déjà debout sur l'aire, à regarder naître le soleil rouge. A table, j'étais sûr de t'avoir en face de moi, tranquille, tu rompais le pain. C'était une grande paix. Le soir tu disais des histoires à Cendrousette : *Jean de l'Ours, Le Roi des Corbeaux, La Montagne rouge.* Puis, un jour, ce fut ce coup qui t'allongea brusquement tel un chêne. Celui qui a été votre père, qui avait des joues tièdes, des yeux brillants, dont les mains dansaient avec les paroles, le voir soudain immobile, étendu, déjà étranger dans ses propres habits, grave comme un prêtre, recueilli comme pour écouter une voix qu'il serait seul à entendre et qui viendrait de loin, de très loin, du pays où les morts anciens nous appellent, quelle gelée sur mon printemps, quelle nuit d'un coup, sur le monde. Tu es tombé comme un mur, je me suis senti seul devant le gouffre noir et ce vent glacé qui souffle de la terre des morts. J'étais seul pour protéger à mon tour cette femme et cette enfant. Et voici que tu reviens tel que tu étais, et vivant et brillant après cette longue ténèbre, comme un soleil sur la mi-nuit. Il me semble que le temps est effacé, que tu reviens me garder de tout mal.

(*Il se tourne et voit sa femme, il cache vite le miroir, et gêné, dit.*)

Eh bien ! le repas sera bientôt prêt ?

MIA. — Enfin, tu ne me feras pas croire que tu passes ton temps à parler à une épine ?

SILOU. — Non... Je l'ai retirée, mais... et Cendrousette, a-t-elle fini de traire les chèvres ?

MIA. — Et qu'as-tu à garder ton poing serré au fin fond de ta poche ?... Mon pauvre ami ! (*Elle rentre.*)

SILOU. — Nous sommes seuls. Tu peux revenir. Je t'aurais bien fait voir à elle, mais avec les femmes, on n'est jamais sûr. Un secret doit rester un secret ; et puis, qui sait ce qu'elle n'irait pas imaginer... reviens, mon père, nous sommes bien seuls. C'est quelque chose, quand on est resté aussi longtemps séparés, sans le moindre espoir de se revoir, d'être tout à coup là à se regarder de chaque côté d'un morceau de verre... On sait bien que le verre c'est encore ce qu'il y a de mieux pour voir à travers. Ah ! si nous pouvions nous parler... Enfin, c'est déjà bien beau quand on peut se voir... et te savoir heureux, là derrière et content, et que je peux embrasser ton visage froid, froid, hélas ! comme était ta joue quand la dernière fois mes lèvres l'ont touchée, sur le lit où tu étais étendu. (*Il l'embrasse.*) Quelle lumière dans ma vie que de t'avoir là. Et toi aussi tu as des larmes dans les yeux, tu te souviens, dis, tu te souviens ?

(*Entre Cendrousette avec une jarre de lait. Silou cache le miroir.*)

CENDROUSETTE. — Mon Dieu ! mon père, vous êtes encore assis là ? Vous allez prendre mal, à la fin.

SILOU. — Il fait tellement bon ici, après tout le chemin que je viens de faire.

(*Entre Mia.*)

SCÈNE VIII

SILOU, MIA, CENDROUSETTE

MIA. — Vas-tu y passer la nuit, ici ?

SILOU. — Il ne fait pas encore nuit.

CENDROUSETTE. — On voit que le voyage vous a fatigué.

SILOU. — Je suis maintenant tout à fait reposé. J'irais encore piocher une demie-journée.

MIA. — Moi, ce qui m'étonne, c'est de ne pas te voir courir en tout lieu pour voir où en sont la moisson, les terres... après cinq jours d'absence. Je ne sais pas ce qui me retient de dire qu'on m'a changé mon mari.

(*Cendrousette rentre à la maison.*)

SILOU. — Qu'est-ce que tu vas chercher ? Je reviens de la ville, et, la première chose qui me plait ici, c'est justement ce qui me manquait là-bas : la paix, le repos, le silence, être seul.

MIA. — Histoires que tout cela. Il y a trente-cinq ans que je te connais, et je ne t'avais jamais vu ainsi. (*Un temps.*) Tu aurais plutôt besoin de remuer que de rester là comme une souche. On dirait que celà te gêne de nous voir près de toi, de te parler, et rester là...

SILOU. — Tu te fais des idées.

MIA. — Peut-être, mais je t'assure que je serais plus tranquille si je te voyais faire comme à l'accoutumée.

SILOU. — Je le ferai demain.

MIA. — Demain, demain... C'est toute la nuit que je passerai sans sommeil à cause des tourments que j'en ai. (*Elle pleure.*)

SILOU. — Ma pauvre femme, c'est toi qui es changée. Je ne sais pas ce que tu t'es mis dans la tête. Je suis comme j'étais. Seulement, il est bien tard pour se mettre au travail. Surtout quand je suis bien tranquille : Je sais que vous avez tout fait, Cendrousette et toi, pendant mon absence. Rien ne presse.

MIA, *en larmes.* — Oui... nous avons tout fait... tout... sauf...

SILOU, *inquiet.* — Sauf quoi ?

MIA. — Sauf d'arroser le jardin... depuis cinq jours.

SILOU, *bondissant.* — Cinq jours ! Vous avez laissé le jardin sans eau pendant cinq jours ! Vous êtes devenues folles !

MIA. — Nous n'avons pas la force de puiser tant d'eau !

SILOU. — Cinq jours sans eau ! Seigneur Dieu ! Il faut y aller tout de suite.

(*Il enlève, comme fou, sa veste, et court vers la maison où il disparaît. On entend très vite un bruit de chaîne et de poulie.*)

SCÈNE IX

MIA, *seule.*

Elle s'approche de la veste, plonge la main dans la poche vide, puis dans l'autre, en retire le miroir et le regarde du côté de l'image peinte.

MIA. — Ah !... C'était donc cela ! Je me doutais de quelque chose. Pour affoler un homme il n'est pas besoin d'aller chercher loin. Un homme de son âge, se cacher de sa femme et de sa fille pour regarder de pareille images. Oh ! que ne faut-il pas voir dans la vie ! et devenir aussi vieille pour assister à telle honte ! C'est pour cela qu'il ne voulait pas de nous, autour de lui. C'est pour cela qu'il parlait

seul, ainsi qu'un vieillard qui radote. C'est pour cela qu'il ne veut plus rien faire ! Je voudrais bien savoir qui lui a donné cette image ou qui la lui a vendue ? (*Elle tourne le miroir.*)

Oh !... une femme !... une femme, bien sûr !... et vieille encore... toute vivante dans le rond... sorcière pour sûr. C'est elle, parbleu qui lui a fait ce présent, et moi qui me rongeais de tourments !... et qui pleurais, comme une folle ! une vieille !... qui me regarde encore, avec des yeux, des yeux de vipère, qui, s'ils étaient des pistolets... m'auraient déjà tuée... je serais déjà morte... une vieille qui me l'a ensorcelé et qui le tient ainsi, à toute heure, sous son regard de chouette. Je me disais bien aussi, qu'il devait avoir été vu du mauvais œil. Seigneur ! quelle misère ! Nous étions trop tranquilles, trop heureux dans notre maison, loin de tout, sans courir au loin derrière le malheur. Cinq jours, cela m'étonnait que mon mari soit si long à rentrer. C'est qu'il était sous sa vue, et prenait du bon temps. Et avec quelle horreur !

Ma pauvre enfant ! tu as perdu ton père et moi, pauvre femme, j'ai perdu mon mari. Qui aurait pu me dire qu'à l'heure où ma fille serait d'âge à se marier, mon mari me serait pris par une autre femme, et laide, par une sorcière ! par une vieille sorcière ! Jeune, encore, j'aurais pu comprendre, mais une vieille, avec des yeux de chouette, et des cheveux faits de paille à balai, noués sur la tête comme des tresses d'ail. Une vieille à trois dents pour faire peur aux petits enfants !... Non ! il ne sera pas dit que tu l'ensorceleras plus longtemps, mon mari. Tu ne me fais pas peur, tu ne le garderas pas longtemps sous ta vue dans ton rond de sorcière. Voilà ce que j'en fais, moi, de ton rond. (*Elle jette par terre le miroir qui se casse en trois morceaux.*)

CENDROUSETTE, *sur la porte.* — Que faites-vous, ma mère ? Qu'avez-vous à crier ?

MIA. — Il y a... il y a... Il n'y a rien. Tu n'as qu'à appeler ton père, qu'il vienne vite.

CENDROUSETTE. — Il est là.

SILOU — Qu'arrive-t-il ? Tu es folle ? (*Il s'approche d'elle.*)

SCÈNE X

SILOU, MIA, CENDROUSETTE

MIA, *debout, regarde Silou avec un air de colère et de mépris. Elle lui montre le miroir en morceaux.* — Voilà ce que j'ai ! et que tu n'auras plus !

SILOU. — Malheureuse ! Pauvre de moi !

MIA. — Pauvre de toi. Tu peux bien le dire, pauvre de toi ! C'est pauvre de nous que tu devrais dire ; mais tu te moques bien de moi et de ta fille. Viens avec ta mère, Cendrousette, viens ! Tu es assez grande pour savoir. Voici l'homme qui nous avait abandonnées.

SILOU, *qui n'écoute pas.* — Malheureuse, je savais bien que je ne pouvais pas te confier un secret.

MIA. — Il n'eût plus manqué que cela ! que tu viennes me confier le secret de ta honte !

SILOU. — Honte ! C'est toi qui devrais avoir honte de ce que tu as fait !

MIA. — Moi, avoir honte de ce que j'ai fait ?

SILOU. — Profiter que je ne suis pas là pour aller fouiller mes poches et chercher ce que ta main n'aurait jamais dû toucher.

MIA. — Pour que tu puisses à ton aise continuer ta comédie, en cachette, et tes grimaces, et les baisers que tu donnais à ta main... à ta main peut-être ? Et j'étais assez bête pour croire que c'était une épine de ronce, enfoncée dans ta chair.

SILOU. — Tais-toi !

MIA. — Heureusement que tu ne peux pas te voir. Sans doute as-tu oublié que ta fille est d'âge à se marier ; je puis te dire, à ce sujet, qu'au moment où tu étais à la ville à jouer les galants, il y avait des galants qui rôdaient autour de ta maison et de ta fille.

SILOU. — Mon pauvre père !

MIA. — Tu peux en parler. Il ferait beau voir comment il prendrait les choses, s'il était là. Dieu sait ce qu'il ne ferait pas.

SILOU. — Mon pauvre père ! Tu l'as fait mourir pour la deuxième fois.

MIA. — Ah ! ne me prends pas tout à fait pour une idiote ! dis, Silou, ne viens pas de raconter des sornettes de ma grand-la-Borgne ! Je ne suis plus d'âge à cela.

SILOU, *durement.* — Assez ! Je te dis que tu l'as fait mourir pour la deuxième fois.

MIA, *décontenancée.* — Mais... qui ai-je fait mourir ?

(*Même jeu, longtemps.*)

SILOU. — Mon père, mon pauvre père.

MIA, *à Cendrousette.* — Petite, ton père est fou.

CENDROUSETTE. — Mais comment voulez-vous ?...

SILOU, *éclatant.* — Je sais ce que je dis, mille dieux !

MIA. — Et moi, je sais ce que j'ai vu ; et ce n'est pas parce que tu crieras que tu me feras dire le contraire de ce que j'ai vu. Si je l'ai brisé, c'est que je sais ce que j'ai vu.

SILOU. — Tu as vu ! tu as vu !... et tu as fait cela ! Maintenant je ne sais pas ce qui me retient de t'étrangler. Je croyais que tu l'avais laissé échapper de tes doigts. Et tu viens de me dire que tu l'as fait exprès ; que tu l'as fait exprès ! Tu viens essayer de me faire croire que je suis fou quand je dis que tu as fait mourir mon pauvre père pour la deuxième fois ! Et que tu l'as vu !

MIA. — Sainte Vierge ! Ah ! je voyais bien qu'on t'avait changé à la ville, mais je n'avais pas idée de tout le mal qui était en toi.

SILOU. — Le mal ? Quel mal ? Parce que je t'ai dit que tu l'as fait mourir pour la seconde fois ? C'est pourtant bien clair ce que je dis.

MIA. — Par le ciel, et pour la dernière fois, je ne sais pas du tout ce que tu me chantes là.

SILOU. — Tu voudrais me faire croire que tu ne comprends pas ce que je te dis. Et qu'en jetant par terre ce morceau de verre...

MIA. — Ensorcelé !

SILOU. — ... C'est comme si tu avais lancé un coup de poing sur la tête de mon pauvre père ? Que t'a-t-il fait, mon père ? Dis-le-moi ? Que t'a-t-il fait ? Tout le temps qu'il a vécu ici, depuis le jour où je t'y ai conduite, je ne l'ai pas entendu un seul jour dire contre toi une parole ; au contraire, il a fait tout ce qu'il a pu pour te rendre heureuse.

MIA. — Cela passe les bornes ! Tu te moques de moi, ou tu es fou complètement. Encore une fois, que vient faire ton pauvre père là-dedans ? Je croyais que tu comprendrais sans avoir besoin d'explications. Mais, puisqu'il en est ainsi, tant pis pour toi. Devant ta fille, tu devras entendre pourquoi j'ai brisé ce maudit verre.

SILOU. — Maudite, la face de mon père ! Prends garde à ce que tu diras !

CENDROUSETTE. — Doucement, mon père, doucement. Laissez-là parler, au moins.

MIA. — Tu ne me fais pas peur. Si j'ai cassé ce morceau de verre, c'est que j'ai vu, dedans, la mauvaise femme qui t'a ensorcelé, fasciné et rendu comme fou.

SILOU. — Une femme ! Une femme ! Où as-tu vu une femme ?

MIA. — Dans le disque de verre que tu cachais au fond de ta poche, dans le disque de verre que tu frottais de tes lèvres. Oui, une femme ! Une vieille femme, laide, sale, avec des cheveux comme de la paille à balais et des yeux de vipère à faire peur !

SILOU. — Vieille femme !

MIA. — Une sorcière, oui ! Et c'est bien elle qui t'a fasciné et qui te tenait en son pouvoir grâce à l'œil qu'elle avait toujours sur toi, dans ce morceau de verre. Tu es empoisonné par cette sorcière, mais cela va passer maintenant que le charme est rompu.

SILOU. — Je te dis qu'il n'y a jamais eu de femme.

MIA. — Et moi je te dis que je l'ai vue.

SILOU. — Mille dieux !

CENDROUSETTE, *s'interposant.* — Mon père, voulez-vous m'écouter ?

SILOU. — Parle.

CENDROUSETTE. — Eh bien ! moi aussi j'ai vu ce qu'il y avait dans le...

SILOU et MIA, *ensemble.* — Tu as vu ? Toi aussi ?

CENDROUSETTE, *gênée.* — Oui. Vous me pardonnerez ? Mais je ne regrette rien quand je vous vois tous deux prêts à vous battre.

SILOU. — Mais, quand l'as-tu regardé ?

CENDROUSETTE. — Tout à l'heure, quand avec la mère vous êtes allés changer la litière à l'étable.

SILOU, *mezzo voce.* — J'aurais dû me méfier.

MIA. — Se méfier de sa fille. Bien sûr !

SILOU. — Tais-toi. Parle, Cendrousette.

CENDROUSETTE. — Pardonnez-moi, mon père, mais moi aussi j'ai vu une...

MIA, *triomphante.* — Tu vois bien !

CENDROUSETTE. — Seulement je dois dire que ce n'était pas une vieille femme.

SILOU, *triomphant.* — Tu vois bien !

CENDROUSETTE. — Elle était jeune...

MIA. — De mieux en mieux ! Une jeune alors, une jeune pour ton vieux cuir de sanglier. N'as-tu pas honte ?

CENDROUSETTE. — C'était une fille à peu près de mon âge, jolie comme une madone et qui ne semblait pas méchante ; elle me souriait comme si elle était mon amie. Elle était bien jolie...

MIA. — Quoi qu'il en soit, c'est une femme qui t'avait en son pouvoir ! et tu étais toujours là à la regarder, et tu ne te souciais plus de moi, ni de ta fille. Et, en cachette, tu lui donnais des baisers.

SILOU. — Ce n'est pas vrai !

CENDROUSETTE. — Pardonnez-moi, mon père, mais j'ai dit la vérité, aussi vrai que je suis là, devant vous.

MIA. — Et je veux tomber raide sur-le-champ, si j'ai menti.

SILOU, *farouche.* — Et moi je vous dis que ce n'est pas vrai.

MIA. — Alors que regardais-tu tant dans le rond de verre, si ce n'était pas une femme. C'était la lune peut-être, ou l'évêque de Rome ?

SILOU. — C'était mon père, je vous l'ai déjà dit.

CENDROUSETTE. — Votre père !

MIA. — Ton père ! Ton père qui est mort depuis quinze ans !

SILOU. — Oui, mon père ! Et vous ne viendrez pas m'endormir avec des histoires de madone ou de vieille à trois dents. J'ai des yeux et je suis sûr de ce qu'ils voient.

MIA. — Et moi ! je suis sûre des miens.

CENDROUSETTE. — Je sais, moi, que je n'ai pas rêvé.

SILOU. — M'avoir fait cela !

CENDROUSETTE. — Nous pourrions peut-être essayer de voir si dans les morceaux, l'image est restée, ou si elle est partie.

MIA. — Le charme est rompu. Ce n'est pas la peine.

(*Cendrousette se baisse, ramasse un morceau du miroir et le regarde.*)

CENDROUSETTE. — Si ! Voyez ! la preuve ! Tenez, mon père, regardez, il y a bien là une fille.

SILOU, *il prend un morceau.* — Oh !... mon père ! tu es encore là, pour voir cela ! Qu'est-ce qu'on t'a fait ? Pardonne-leur.

MIA. — Fais voir. Vite.

SILOU. — Tiens. Regarde ! Cherches-y ta vieille sorcière, pour voir.

MIA, *rugissant.* — Menteur ! Menteur ! Il aurait un rat dans la bouche et la queue du rat sortirait entre ses dents qu'il dirait encore qu'il ne l'a pas vu !... Et toi, Cendrousette, si c'est cela que tu prends pour une madone... Tu es encore là, garce ! Tu veux me garder mon mari ! Tu ne veux pas me le rendre ? Eh bien ! regarde ce que j'en fais de ton cercle enchanté, tiens, regarde, regarde, regarde. (*Elle le jette par terre où il se brise.*)

CENDROUSETTE. — Mon père !

MIA. — Ton père est ensorcelé.

(*Silou ramasse encore un morceau.*)

SILOU. — Mon père, j'ai sauvé cette partie de toi et tu es là, heureux, et tu me dis que tu seras toujours là, et je t'emporte.

CENDROUSETTE. — Ce n'est pas une vieille sorcière. Ce doit être une jeune fille emprisonnée dans ce cercle. Qui sait si en brisant le verre vous ne lui faites pas beaucoup de mal.

MIA, *se prend la tête à deux mains.* — C'est une vieille je te dis, c'est une vieille.

SILOU. — Oh ! mon père, tu es toujours là.

CENDROUSETTE. — C'est une fille jeune et jolie.

SILOU, *sortant.* — Viens, ma pauvre fille, ta mère doit couver quelque mauvaise fièvre.

MIA, *le poursuivant pour se saisir du dernier fragment.* — Ton père est ensorcelé ; et toi aussi. Viens, ma fille, viens m'aider à briser le charme. (*Elle sort.*)

CENDROUSETTE, *rêveusement.* — L'amour..., il disait, ce chasseur ; l'amour..., c'est peut-être cela, l'amour..., elle disait, ma mère : le mal... c'est peut-être cela, le mal : c'est pourtant une jolie fille... elle n'a pas l'air si méchante...

RIDEAU.



TENDRE ET FRÉMISSANTE, LILA KEDROVA DISPUTE A DIEU L'AMOUR DE SON MARI. HENRI NASSIET, PRÊTRE COMPRÉHENSIF, SE CHARGE DE RESOUDRE CE CAS DE CONSCIENCE DANS « INQUISITION » DE DIEGO FABBRI

La quinzaine dramatique, par André Camp

"Inquisition", de Diego Fabbri (Théâtre d'Aujourd'hui)

Le drame de Diego Fabbri avait été créé, en français, au Théâtre de l'Humour en 1953. Le lieu, ni l'époque peut-être, ne convenaient au rayonnement de cette œuvre puissante et originale. Le Théâtre d'Aujourd'hui a donc bien fait de l'inscrire parmi l'un des premiers spectacles de sa saison.

Inquisition, en dépit de son titre qui laisserait prévoir une atmosphère inquiétante et un dénouement désespérant, est une pièce profondément catholique et, bien que sa conclusion puisse paraître d'un conformisme trop prévu, elle ne cesse à aucun moment d'être d'une tenue et d'un intérêt exceptionnels. Pourtant, Dieu sait si en l'an de grâce 1957 le thème (le « fond du problème », aurait dit Graham Greene) de la vocation religieuse semble dangereux... et dépassé.

Dans l'ombre d'un sanctuaire vidé de pèlerins, deux hommes s'interrogent et croient se comprendre. L'un est un jeune prêtre déçu par le sacerdoce et qui jetterait volontiers son froc aux orties. L'autre a renoncé à entrer en religion pour se marier et l'a toujours regretté depuis. Allons-nous assister à un chassé-croisé ? Non, car la femme du prêtre manqué s'accroche à son amour avec une violence, une passion qui ne la feront pas reculer devant la tentative de suicide et la révolte ouverte en face d'un Dieu qu'elle considère comme un rival autant qu'un ennemi.

Mais la Providence veille, prenant la forme charnelle d'un vieil abbé qui ne sait opposer à l'argumentation pressante de ces esprits surchauffés que la forme muette de la prière. Et le miracle s'accomplit. Après les avoir laissé aller jusqu'au bord de l'abîme où ils étaient, les uns et les autres, prêts à se jeter, Dieu parle, enfin, à ses créatures. Désormais, chacun saura, en son for intérieur, où se trouve son devoir.

Ce sujet austère, inactuel presque, est cependant traité par Diego Fabbri avec une rigueur, une conviction qui forcent le respect et l'admiration. La scène, notamment, où les trois personnages égarés dans leur drame personnel s'affrontent, en présence du vieux prêtre, atteint la grandeur classique. Alors que chacun se déchire dans son enfer propre, l'abbé muet, impassible paraît incapable de la moindre réaction humaine. Il prie. Les autres s'exaspèrent et le jeune prêtre va jusqu'à le frapper. Le geste, sommet de la courbe dramatique, déclenche la prise de conscience et par-là, même, la conclusion. La pièce pourrait s'arrêter là : la crise est dénouée.

Admirablement interprétée par Lila Kedrova et Henri Nassiet, bien mise en scène par José Quaglio, fidèlement adaptée par Michel Arnaud, *Inquisition* est une œuvre qui honore le théâtre italien contemporain,,, et le Théâtre d'Aujourd'hui.

"Le Malade Imaginaire", *(Théâtre National Populaire)*

A peine revenue d'une tournée « triomphale » (comme il se doit) à travers l'Amérique du Sud, la troupe du T.N.P. a tenu à nous offrir sa nouvelle présentation du *Malade Imaginaire*. Elle ne pouvait effectuer sa rentrée, devant le public de Paris, de façon plus allègre et divertissante. Et cela, grâce à Molière, bien sûr, dont la pièce a gardé toute sa saveur première, mais aussi grâce à l'interprétation et la « régie » de Daniel Sorano. Sorano a composé un Argan, malade imaginaire, savoureux et presque caricatural. Il a su, par-dessus tout, imprimer à la comédie moliéresque un rythme étourdissant qui en fait ressortir la fantaisie, sans nuire, cependant, à sa profonde humanité.

Le Malade Imaginaire est la dernière pièce de Molière. Le rôle d'Argan a été le dernier qu'il ait interprété. Rapprochement tragique : c'est en accablant médecine et médecins de ses sarcasmes féroces qu'il a été pris par le mal qui devait l'emporter. Empruntant délibérément le style de la farce, *Le Malade Imaginaire* est cependant l'une des pièces dans lesquelles Molière a mis le plus de lui-même.

C'est l'œuvre d'un homme arrivé à la pleine possession de son art, de sa gloire et de sa souffrance. C'est une œuvre-aboutissement, une œuvre-testament.

Il est particulièrement difficile d'animer et, surtout, de renouveler la présentation d'une pièce si achevée, si connue. On court le risque de faire crier à la trahison, au sacrilège. Daniel Sorano a évité l'écueil. Si certains éléments féminins de la distribution (je pense aux interprètes de Béline et de Toinette) ne donnent pas toute satisfaction, l'ensemble fait, néanmoins, preuve d'une vie et d'une bonne humeur débordante.

Et puis, Sorano a su donner aux intermèdes, prévus par Molière entre chaque acte et généralement sacrifiés, la place qui leur est due. Utilisant la pantomime, le ballet, le chant, tout l'appareil comique traditionnel de la commedia dell'arte, il a fait de ces entractes animés de vrais divertissements de haut goût, agrémentés d'une musique spirituelle et bouffonne de Maurice Jarre et de somptueux costumes dus à Edouard Pignon.

Et la cérémonie burlesque de la fin, au cours de laquelle Argan est intronisé médecin, couronne superbement, dans la joie et le faste, une soirée qui s'inscrit parmi les plus brillantes réalisations du Théâtre National Populaire.



Bien qu'avec un certain retard, je ne veux pas manquer de signaler le nouveau succès du tandem Peter Ustinov-Marc-Gilbert Sauvajon, *Romanoff et Juliette*, au Théâtre Marigny. Il est vrai que nos lecteurs auront prochainement l'occasion de l'apprécier dans son texte intégral. Ceux qui ont aimé *L'Amour des Quatre Colonels* — et ils sont nombreux ! — ne pourront manquer de goûter et de savourer cette nouvelle version de *Roméo et Juliette*. Cette fois, les Montaigus et les Capulets sont les diplomates chargés de représenter, dans une républiquette de fantaisie, les Etats-Unis et l'U.R.S.S.

En dépit des barrières politiques, des conventions familiales, des préjugés idéologiques, Juliette Moulsworth et Igor Romanoff s'aiment. Voilà de quoi transformer le pays minuscule, où leurs papas sont ambassadeurs, en nouvelle poudrière internationale, prête à l'explosion ou la satellisation... Grâce à l'habileté manœuvrière d'un président, général mais pacifique, l'amour aura le dernier mot. Et ce sera un mot d'auteur, car le dialogue de Peter Ustinov-Sauvajon pétille et fuse à jet continu.

Réglé à la perfection par Jean-Pierre Grenier et joué de même par Jacques Morel, toute rondeur; Anne Doat, toute grâce; Jean-Marc Bory, toute émotion; Camille Fournier et Hélène Tossy, toutes maternelles, *Romanoff et Juliette* constitue un spectacle idéal pour les sorties de fin d'année. Pour les autres également...

A. C.

DANIEL SORANO INCARNE, A SON TOUR, ARGAN, « LE MALADE IMAGINAIRE », SUR LA SCÈNE DU PALAIS DE CHAILLOT. CHRISTIANE MINAZZOLI LE GUÉRIRA PLUS SUREMENT QUE TOUS LES DIAFOIRUS DU MONDE

(Photos FERNAND.)





OURNEMOUCHE. — *Nous, aux Iles, c'est le vin Espagne ou une goulée de Rikiki.* (Acte I.)

GUILLAUME. — *Tu as eu envie de me quitter ?* (Acte II, 1er tableau)

QUELQUES SCÈNES DE " LE CŒUR VOLANT "

ERTRUDE. — *En tout cas pas ma sœur. Gardez vos rentés pour ceux qui vous ressemblent.* (Acte I.)

VINCENT. — *Vous êtes venue quand même ?* (Acte II, 2e tableau)

(Photos BERNAND.)





l'Avant-Scène

N° 164

femina-théâtre

Directeur général : Robert CHANDEAU

Sommaire

●

LE CŒUR VOLANT
2 actes et 3 tableaux
de Claude-André Puget

●

LA COMÉDIE DU MIROIR
1 acte de Max Rouquette

●

LE THÉATRE DE A JUSQU'A Z
par Paul-Louis Mignon

●

LA QUINZAINE DRAMATIQUE
par André Camp

ON A PU LIRE DANS LES DERNIERS NUMEROS :

UN REMEDE DE CHEVAL,
Leslie Sands - Frédéric Valmain.

HENRI IV,
Luigi Pirandello.
Benjamin Crémieux.

LA TERRE EST BASSE,
Alfred Adam.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

PORTE DES LILAS,
René Clair.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

BILLE EN TETE,
Roland Laudenbach.

FIN DE PARTIE,
Samuel Beckett.

LA LEÇON,
Eugène Ionesco.

L'AMOUR DES QUATRE COLONELS,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

MONTEMOR,
Geneviève Baïlac.

LA MAMMA,
André Roussin.

Dans notre prochain numéro :

OURAGAN SUR LE CAINE
de Herman Wouk, adaptation de José-André Lacour
(Théâtre en Rond de Paris)

L'Avant Scène - Fémina Théâtre, 75, rue Saint-Lazare, Paris-9e - Tri. 86-82

Prix : France, 150 fr. • Etranger, 180 fr.

(*Voir conditions d'abonnement p. 28*)